UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04999936 0

OLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/discoursetpang02mons

DISCOURS ET PANÉGYRIQUES

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les deux volumes du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, intitulés : *Discours et Panégyriques*. Nous les avons jugés dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. MARIE-JOSEPH OLLIVIER,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :
FR. THOMAS BOURGEOIS,
Prieur provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

DISCOURS

ET

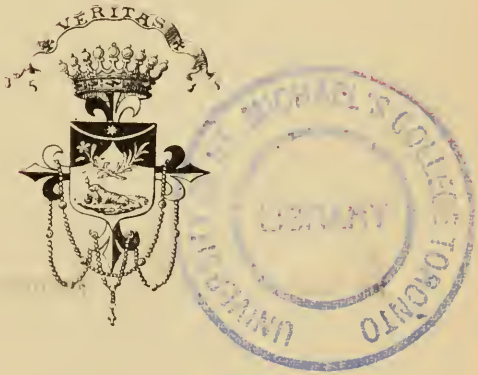
PANÉGYRIQUES

PAR LE

T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

SECOND VOLUME



PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1891

POUR L'IRLANDE

TRANSFERRED
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

POUR L'IRLANDE

Discours prononcé dans l'église de la Madeleine, à Paris, le 18 avril 1880.

In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat.
(II Cor., cap. VIII, 14.)

Éminentissime Seigneur [1],
Mes Frères,

La Macédoine ayant été éprouvée par une grande calamité, saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Mes Frères, je vous annonce la « grâce que Dieu a faite aux Églises de Ma- « cédoine. Elles ont abondé en joie dans l'é- « preuve souvent renouvelée de la tribulation, « et surpassé, par les richesses de leur simpli-

1. Le cardinal Guibert, archevêque de Paris.

« cité dans la souffrance, leur profonde pau-
« vreté... A cette heure, il faut que votre
« abondance supplée à ce qui leur manque, et
« que leur abondance soit le supplément de
« votre indigence spirituelle, afin que l'égalité
« se fasse entre vous[1]. »

J'emprunte aujourd'hui ces paroles du grand Apôtre, pour intercéder, auprès de vous, en faveur des Églises d'Irlande désolées par la famine. Leur grande foi les soutient dans l'épreuve, et elles attendent avec confiance les secours de votre charité.

Ce n'est pas la première fois que le peuple irlandais vous tend la main. Victime choisie par la Providence, il semble prédestiné à tous les martyres. De temps en temps, Dieu complique ses continuelles tribulations par quelque fléau, et sa douleur, habituellement rési-

1. Notam autem facimus vobis, fratres, gratiam Dei, quæ data est in Ecclesiis Macedoniæ : Quod in multo experimento tribulationis, abundantia gaudii ipsorum fuit, et altissima paupertas eorum abundavit in divitias simplicatis eorum... In præsenti tempore vestra abundantia illorum inopiam suppleat : ut et illorum abundantia vestræ inopiæ sit supplementum, ut fiat æqualitas.
(II Cor., cap. VIII, 2-14.)

gnée, éclate en touchantes supplications. C'est à la France qu'il s'adresse de préférence, car il sait que sa voix plaintive y est toujours entendue.

Déjà, à d'autres époques, des orateurs illustres se sont faits ses interprètes [1], et dans des discours mémorables ils ont raconté, pour émouvoir les cœurs, les origines glorieuses, les vertus, les combats, les souffrances, la piété, le dévouement, la mystérieuse mission du peuple irlandais. Je ne me sens pas capable de les égaler ; vous n'entendrez, mes Frères, qu'un simple appel de mon cœur ému à vos cœurs compatissants. En quelques mots, je vous dirai les droits de l'Irlande suppliante à votre charité : droit du malheur, droit de la religion, droit de l'affection, droit des services.

1. Mgr Dupanloup, Saint-Roch, 1861. — Mgr Mermillod, Sainte-Clotilde, 1862.

I

Pour les esprits froids et calculateurs, le malheur est un problème, quelquefois un scandale. Avant de songer à lui venir en aide, ils en cherchent l'explication ; s'ils ne la trouvent pas à souhait, ils accusent la Providence et se gardent bien de la remplacer. Le cœur chrétien ne s'attarde pas à de stériles et dangereuses spéculations. Là où il voit des malheureux, il se laisse entraîner et se met à l'œuvre pour combattre la misère, quelle qu'elle soit. C'est l'acte propre d'une vertu qui a ses racines dans notre nature : vertu charmante et salutaire que le Christ a surnaturalisée et élevée à sa plus haute puissance, en la pénétrant des effluves de son cœur adorable : on l'appelle la miséricorde.

Cette vertu, mes Frères, c'est la nôtre. La France a sans doute bien des défauts et bien des fautes, je dirai, même, bien des vices et bien des crimes à se reprocher ; mais on ne saurait,

sans injustice, lui refuser d'être, entre toutes et plus que toutes les nations, la nation miséricordieuse. Sans sortir de l'histoire contemporaine, nous voyons sa main bienfaisante s'ouvrir à toutes les grandes infortunes ; et, quand la piété ne suffit pas à satisfaire son cœur libéral, elle sait ingénieusement exploiter, au bénéfice du malheur, sa propre légèreté. Pestes, inondations, incendies, famines, tous les fléaux ; l'Inde, le nouveau monde, l'Autriche, l'Espagne, tous les pays ont, dans ces derniers temps, prélevé, tour à tour, sur sa compassion devenue proverbiale, d'énormes budgets. L'Irlande affamée ne sera pas oubliée. Déjà de généreuses souscriptions ont été ouvertes en sa faveur sur différents points de la France. Le diocèse de Paris va compléter aujourd'hui la sienne par une quête, qui, je l'espère, méritera d'être inscrite en chiffres majuscules dans les annales de la charité.

Du reste, mes Frères, si vous voulez égaler votre miséricorde à l'infortune qu'il s'agit de secourir, sachez qu'elle est immense.

L'Irlandais est pauvre : pauvre dans sa demeure, pauvre dans ses meubles, pauvre dans

ses vêtements, pauvre dans sa nourriture, mais son cœur religieux et son joyeux caractère portent bravement et gaiement la pauvreté. Volontiers, il chante avec le Psalmiste : « Les étrangers ont la bouche pleine de paroles de vanité et leur droite est remplie d'iniquité. Pourtant, leurs jeunes fils croissent autour d'eux comme des plantes nouvelles ; leurs filles sont parées et ornées comme des idoles ; leurs greniers sont si remplis qu'ils se renvoient de l'un à l'autre leur surabondance ; leurs brebis sont fécondes et sortent en foule de la bergerie ; leurs génisses sont grasses et puissantes. Il n'y a pas de brèches à leurs murailles, pas de passages pour le voleur de nuit ; on n'entend ni plaintes ni cris dans leurs cours, et l'on dit : Bienheureux le peuple à qui sont toutes ces choses. Eh bien, non : Bienheureux plutôt le peuple qui a le Seigneur pour Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus*[1]. » Mais la pauvreté se change par-

1. Erue me de manu filiorum alienorum, quorum os locutum est vanitatem : et dextera eorum, dextera iniquitatis. — Quorum filii sicut novellæ plantationes in juventute suâ. — Filiæ eorum compositæ, circumornatæ

fois en misère profonde, en horrible détresse, et alors nous entendons venir des rivages de l'Irlande désolée cette prière plaintive de l'infortuné Job : « *Miseremini, miseremini, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me*[1] : Ayez pitié de moi, ayez pitié, vous au moins qui êtes mes amis, car la main du Seigneur m'a frappée. »

Étrange destinée que celle de cette île riante et fertile, condamnée à la visite périodique d'un fléau qui dévore une partie de sa population, chasse l'autre de ses foyers et l'oblige à prendre le chemin de l'exil ! On en cherche les causes et l'on voit se dresser devant soi de formidables questions.

Est-il vrai qu'un grand et riche peuple, honteux de son apostasie, a rêvé et édicté jadis des lois odieuses tendant à l'extermina-

ut similitudo templi. — Promptuaria eorum plena eructantia ex hoc in illud. — Oves eorum fœtosæ, abundantes in egressibus suis : boves eorum crassæ. — Non est ruina maceriæ, neque transitus, neque clamor in plateis eorum. — Beatum dixerunt populum cui hæc sunt : beatus populus cujus Dominus Deus ejus. (Psalm. CXLIII.)

1. Job, cap. VI, 10.

tion de la race irlandaise fidèle à sa foi et à son Dieu ?

Est-il vrai qu'une poignée d'hérétiques a, pendant un siècle, traité le peuple irlandais en ilote et l'a soumis à toutes sortes de déshonneurs et de persécutions ?

Est-il vrai que ce peuple travailleur, qui sait si bien fertiliser la terre quand elle est à lui, se décourage sous la pression sauvage et tyrannique de maîtres qui exercent leurs droits avec une main de fer ?

Est-il vrai que l'éviction, pratiquée sans considération des droits acquis, paralyse l'initiative et les forces de la grande masse des tenanciers irlandais ?

Est-il vrai que l'absence des *landlords*, représentés par d'impitoyables gérants, que la spéculation qui absorbe au profit d'autres pays les ressources de l'Irlande, que la concurrence qui enlève ses matières premières à mesure qu'elles sont produites, que les prohibitions injustes, les taxes excessives, les impôts exhorbitants concourent à empêcher les réserves, à entretenir la misère et à pousser à l'émigration ?

Est-il vrai que les hommes d'État, pour excuser l'injustice des uns, l'insouciance des autres, osent affirmer, en présence des plus navrants spectacles, que l'on exagère les malheurs de l'Irlande?

Enfin, est-il vrai que la justice, si elle n'était enchaînée par des préventions et des haines séculaires, pourrait décréter une réforme politique, sociale et économique, qui ferait de l'Irlande le plus prospère des pays?

Mes Frères, je ne veux pas répondre à ces questions; car chaque réponse que je donnerais tomberait comme une goutte de fiel dans la coupe où ne doit couler aujourd'hui que le vin généreux de la charité. J'ai horreur de ce mélange. Donc point d'accusations, point de récriminations; soyons tout à la miséricorde.

Encore une fois, le malheur de l'Irlande est immense. L'horrible famine de 1847, qui fit périr plus de cinq cent mille personnes et chassa vers les rivages lointains de l'Amérique et de l'Australie près d'un million d'habitants, menace d'être égalée. Deux années plus que médiocres ont préparé la désastreuse

année de 1879, terminée par un si cruel hiver. Tous les produits qui servent à la nourriture du peuple ont misérablement avorté ; et, muni d'une réserve insuffisante, ce peuple aujourd'hui meurt de faim. Le cœur saigne à la lecture des lettres et des rapports qui peignent ses souffrances de l'heure présente et ses angoisses en face de l'avenir. A chaque ligne, on lit ces mots sinistres : « misère affreuse », — « misère croissante », — « misère partout », — « détresse extrême », — « détresse inexprimable », — « tout ce qu'il y a de plus terrible à voir ». — « Plus de travail, plus de crédit. » — « C'est par centaines de mille qu'il faut compter ceux qui ne peuvent plus vivre que des secours de la charité dont les ressources s'épuisent. » — « Les mères se privent de leur nourriture pour ajouter à celles de leurs enfants. » — « Des hommes, hier beaux et forts, fiers de leur indépendance, sont forcés par la misère de leur famille de se soumettre aux humiliations de la mendicité. » — « On les voit, pâles et honteux, faire le siège des bureaux d'assistance. » — « Des milliers d'enfants retirés des écoles grelottent

et se lamentent près du foyer sans feu, n'osant plus sortir parce qu'ils sont à peine vêtus. » Partout on entend sonner le tocsin de la pitié épouvantée et comme le glas des populations que fait trembler déjà l'implacable fièvre de famine[1].

Et demain ! demain ! que sera-ce demain ? — Car les comités sont à bout d'expédients et de ressources, et les semences de l'année ont été dévorées par ces légions d'affamés qu'il faut empêcher de mourir. Demain, ce sera la fièvre de famine avec toutes ses horreurs ; demain, la fuite tumultueuse d'une foule qui s'empressera vers l'exil ; demain, l'hécatombe de ceux qui n'auront pas le moyen de fuir.

Il faut prévenir ce demain, mes Frères ; et vous le pouvez si vous êtes généreux. Ayez compassion du peuple qui vous implore. Il me semble le voir accourir en foule sur les rivages de son île désolée. Hommes, femmes, enfants couverts de vêtements en lambeaux,

1. Proceedings of the Mansion House committee for the relief off distress in Ireland. 1880. (Lettres des évêques et des curés.)

tendent vers vous leurs bras amaigris et crient : *Miseremini ! Miseremini !* Pitié ! Pitié ! Ah ! vous n'auriez pas le cœur français, si vous n'étiez touchés de cette navrante misère !

II

Mais vous êtes plus que Français, mes Frères, vous êtes catholiques. Ce titre permet à l'Irlande de faire valoir sur votre compassion et sur votre bienfaisance un droit sacré qui renforce le droit du malheur. « Faisons le bien à tous, » disait l'apôtre saint Paul : « *Bonum facientes, faciamus ad omnes ;* mais surtout aux serviteurs de la foi : *Maxime ad domesticos fidei*[1]. » Or, je ne connais pas de peuple qui mérite mieux que le peuple irlandais ce glorieux nom de serviteur de la foi. Depuis qu'il l'a reçue de Patrice, son apôtre, il l'a conservée sans tache, et en a constam-

1. Gal., cap. VI, 10.

ment exprimé les splendeurs dans la pureté de ses mœurs.

Nation chaste et fidèle, l'Irlande partage, avec d'autres peuples, l'honneur de ne s'être jamais séparée de l'unité de l'Église ; mais une gloire qui lui appartient en propre, c'est d'être demeurée catholique sous les coups d'une longue et horrible persécution, pendant qu'une grande nation, réputée pour sa fermeté, s'infligeait auprès d'elle le déshonneur de l'apostasie. L'Angleterre a misérablement cédé à la tyrannie des pouvoirs prévaricateurs qui lui demandaient, par le scandale, la menace et la violence, le sacrifice de sa foi et de sa conscience ; mais ni les proscriptions, ni les morts sanglantes, ni la pression des lois draconiennes, ni les confiscations, ni la misère n'ont pu triompher de l'héroïque fidélité du peuple irlandais. Ah ! il y a longtemps que l'ostracisme qui pèse sur lui serait levé si, dans un accès de désespoir, il eût rendu les armes et se fût écrié : « Je renonce à l'Église catholique, apostolique et romaine. » — Mais non, il a patiemment souffert, et, dès qu'une période d'apaisement a permis à son Église

dépouillée de se reconstituer, il l'a généreusement dotée de ses libres offrandes. Ce peuple, libéral et magnifique dans sa pauvreté, c'est lui qui fait vivre ses évêques et ses prêtres. Il les aime comme on aime des pères, il est toujours prêt à répondre à leurs appels, et je ne sais rien de plus touchant que de le voir se priver, même du nécessaire, pour que ses églises soient belles et son Dieu dignement servi. Plus il souffre, plus il est pieux et dévoué à ses saintes croyances. C'est près des autels qu'il se console de ses malheurs; c'est là qu'il puise la force de résister à la plus terrible des tentations.

La faim est parfois une cruelle et perfide conseillère. Quand on en souffre, quand on en voit souffrir ceux qu'on aime, quand on est le nombre et la force, on est tenté de prendre ce que la bienfaisance tarde trop à donner. Aussi, voyons-nous chez les peuples, dont la religion a fléchi sous le poids de l'indifférence et de la corruption, les troubles, les émeutes, la violence, les rapines et, quelquefois, le meurtre, compliquer et aggraver les fléaux. La foi robuste de l'Irlandais contient dans son cœur

endolori l'explosion des passions sauvages qui déshonorent d'autres nations. Il sait se résigner à rester sur la croix en pensant à son Sauveur. Ces jours derniers, je lisais avec admiration, dans la lettre d'un évêque, ces simples et touchantes paroles : « La plupart de nos pauvres gens n'ont, en temps ordinaire, que le strict nécessaire et ne peuvent rien mettre de côté pour les mauvais jours. Ces mauvais jours sont venus; ils les supportent avec un courage héroïque. Pas une plainte, depuis le jour où ils commencent à souffrir jusqu'au jour où ils succombent. Et, à leur éternel honneur, on ne peut leur reprocher aucune voie de fait contre les personnes et les propriétés[1]. »

Mais il est une épreuve plus délicate et plus dangereuse pour la foi de l'Irlandais : c'est la séduction qui exploite sa misère. Les païens ont dit : « Le malheureux est une chose sacrée : *Res est sacra miser*. » Eh bien, le croiriez-vous, mes Frères, cette chose sacrée, un prosélytisme abject, qui se dit chrétien, ne

1. Lettre de Mgr Delany, évêque de Cork.

sait pas la respecter. Il y a des hommes assez oublieux de toute pudeur et de toute honnêteté, pour essayer d'arracher à la souffrance et au désespoir une apostasie, en échange d'un vêtement et d'un morceau de pain. Mille et mille fois, ces tentatives honteuses ont été renouvelées contre les catholiques irlandais, surtout à l'heure où les grandes calamités semblaient rendre plus facile et plus assuré le succès de ce satanique apostolat; mais, Dieu soit béni! à part quelques exceptions promptement châtiées par le mépris public, ces tentatives ont toujours et partout été repoussées avec horreur.

Si quelques esprits malveillants croient pouvoir attribuer l'inébranlable fidélité de l'Irlande dans sa foi au fanatisme de l'ignorance, qu'ils se détrompent.

Intelligent et poète par nature, l'Irlandais connaît le chemin de l'école. Chez lui, le niveau de l'instruction populaire est aussi élevé, plus élevé, peut-être, que chez aucun des peuples les mieux doués à cet égard : il sait lire et écrire, mais il ne s'instruit que pour se confirmer dans sa sublime et inviolable fidélité.

Fidèle à la foi, le peuple irlandais en est l'apôtre. J'ai soupçonné plus d'une fois que Dieu ne lui refusait la prospérité temporelle, et ne l'obligeait à quitter ses foyers, que pour jeter sur les plages les plus lointaines des témoins véridiques et de purs adorateurs de son Christ. C'est dans un pareil dessein que le peuple juif fut autrefois dispersé par les catastrophes providentielles qui ont embaumé l'ancien monde de ses traditions et de ses promesses. Les terres conquises par l'hérésie étaient destinées à ne jamais connaître qu'un christianisme mutilé. L'Irlandais fugitif y arrive avec sa famille, et le catholicisme prend pied là où il fixe sa demeure. Un groupe attire à lui les épaves des calamités périodiques qui désolent la mère patrie ; les bourgs et les cités se fondent, une religieuse population s'y multiplie, et voilà que l'Australie et le nouveau monde se peuplent d'églises, dont les statistiques enregistrent chaque année la merveilleuse croissance.

Le peuple pauvre continue donc dans l'exil l'œuvre des douze pauvres à qui le Christ a promis la conquête de l'univers. Mais, en se

dispersant, il demeure attaché aux flancs de la nation ingrate qui a renié la foi de ses pères. Nouvelle miséricorde de Dieu ! L'Angleterre, aveuglée par l'erreur, aurait voulu exterminer l'Irlande, et c'est à elle qu'elle doit, en grande partie, le mouvement de conversion qui la ramène à ses vieilles traditions religieuses. Non seulement l'Irlande a prié pour ses persécuteurs et fait prier ses souffrances, elle a parlé par la bouche d'un homme rempli de cette force d'âme et de ces généreuses aspirations que Dieu n'accorde qu'aux libérateurs des peuples, doué de cette prodigieuse éloquence qui agite et contient les foules, émeut les pouvoirs et leur arrache, non par la violence, mais par une irrésistible persuasion, des concessions inespérées qui délivrent la vérité captive. Vous avez nommé, mes Frères, le grand O'Connell. C'est à lui que le catholicisme doit son bill d'émancipation, acte sérieux et sincère qui honore le peuple anglais, et qui, en assurant au catholicisme la liberté, a ouvert la porte par où se sont précipitées une foule d'âmes depuis longtemps fatiguées des fluctuations du protestantisme. Quelle moisson de convertis re-

cueillis depuis un demi-siècle par les ouvriers évangéliques de la Grande-Bretagne ! Loin de se ralentir, le mouvement se précipite et nous permet d'espérer qu'un jour on verra l'Angleterre mettre, au service de sa foi reconquise, et l'opiniâtre volonté avec laquelle elle poursuit ses desseins, et la prodigieuse habileté qu'elle apporte en toutes ses entreprises, et son ardeur voyageuse, et son audace, et son influence et sa richesse. Alors l'Irlande, affranchie de toute oppression et de toute servitude, pourra s'écrier avec l'Apôtre : « J'ai combattu le bon combat, j'ai rempli ma mission, j'ai conservé la foi, il ne me reste plus qu'à tendre le front à la couronne que me doit le juste Juge[1]. »

Peuple fidèle, peuple martyr, peuple apôtre, une nation catholique comme la France, une nation dont la plus belle gloire est l'apostolat, ne peut pas te laisser languir quand tu implores son assistance. Elle doit être heureuse de marier en ta faveur la foi et la charité.

1. Bonum certamen certavi, cursum consummavi,

III

Il y a, mes Frères, dans l'aumône que je vous demande pour l'Irlande, plus qu'un acte de miséricorde et de confraternité religieuse. Le peuple irlandais nous est uni par les doux liens d'une vieille affection qui, dans le malheur comme dans la prospérité, fait battre son cœur à l'unisson du nôtre. Cette affection est fondée sur la sympathie de caractère.

Comme le Français, l'Irlandais est vif, ardent, imaginatif, expansif, généreux et même un peu batailleur. Il parle volontiers et avec éloquence, et les impétueuses saillies de sa gaieté le mettent promptement d'accord avec notre joyeux tempérament. J'en ai fait l'expérience. Loin de mon pays, j'ai passé des jours charmants que je n'oublierai jamais

fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex.
(II Tim., cap. VI, 7, 8.)

dans l'intimité de mes Frères irlandais. Il en est un dont le souvenir m'est plus doux au cœur[1]. L'Irlande est moins fière de sa grande éloquence que je ne suis heureux de son amitié. S'il était à ma place, il ferait valoir mieux que moi, en faveur de son cher peuple, le droit de l'affection.

Cette affection, fondée sur la sympathie de caractère, s'est développée dans des circonstances douloureuses et touchantes qui ont mis en rapports plus intimes les deux nations. N'eussions-nous pas été dans son voisinage, l'Irlande serait venue nous chercher jusqu'aux extrémités de l'Europe pour se consoler et se fortifier, lorsque sévissaient contre elle les lois odieuses et barbares de la persécution. L'Angleterre taillait en grand dans le catholicisme; et, après les massacres hideux qui épouvantèrent le peuple, elle arma sa législation de rigueurs inouïes.

Elle décréta la mort contre quiconque refusait de prêter au souverain, roi ou reine, le serment de suprématie religieuse, — contre

1. R. P. Burke.

quiconque se faisait absoudre par les bulles du Pape, — contre quiconque défendait la juridiction du Saint-Siège, — contre quiconque déterminait un sujet anglais à abandonner la religion établie, — contre quiconque aidait, conseillait ou recevait chez soi un nouveau converti, — contre tout prêtre séculier ou religieux, — contre quiconque protégeait, cachait, recevait un prêtre ou un religieux : — la mort! la mort! la mort!

Et pour des crimes moindres : la confiscation, le bannissement, la prison, les amendes, les inhabilités. Enfin, tout acte catholique était prévu, tout acte catholique était puni.

Comment protéger sa foi ? Comment élever la jeunesse? Comment former des prêtres sous la pression de ce code draconien ? Heureusement la France était ouverte et offrait aux proscrits irlandais une généreuse hospitalité. Les jeunes nobles vinrent prendre rang dans nos armées et partager nos gloires militaires ; les prêtres d'outre-mer vinrent fonder, près de nos établissements d'éducation, des séminaires et des collèges. Paris, Bordeaux,

Nantes, Saint-Omer, et d'autres villes élevèrent des milliers de jeunes gens qui remportèrent dans la patrie l'amour de la terre hospitalière où leur esprit avait grandi, avec leur courage et leur foi. Cet amour, devenu contagieux, est entré dans le cœur du peuple, et maintenant il s'exprime par des émotions sympathiques qui mettent l'Irlande tout entière de moitié dans nos joies et dans nos douleurs.

Nous en avons eu la preuve, mes Frères, lors de la funeste guerre de 1870. Pendant que les autres peuples regardaient d'un œil indifférent ou calculateur la lutte gigantesque de la France et de l'Allemagne, l'Irlande se sentit frappée au cœur, comme si sa propre vie eût été menacée. A chaque annonce de nos désastres, elle souffrait et gémissait comme nous. Partout une tristesse profonde et une fiévreuse préoccupation. On allait aux nouvelles avec autant d'empressement que si l'ennemi eût été aux portes de Dublin; et, pour satisfaire cette inquiète affection qui ne voulait pas que nous fussions vaincus, il fallait, à certains jours, tirer jusqu'à trois ou

quatre éditions des feuilles publiques. Le moindre succès était transformé en triomphe. Bref, le peuple irlandais s'était si bien identifié avec la nation amie, qu'il disait : *nous*. *Nous* ne sommes pas à bout de ressources ; *nous* en sortirons ; *nous* sommes vaincus ; *nous* sommes perdus !

Et comme il détestait nos ennemis ! La musique, qu'il aime avec passion, lui était odieuse lorsqu'elle était jouée par des Allemands. Chanteurs et instrumentistes ambulants lui semblaient autant d'insulteurs publics, et ces malheureuses gens furent obligés de s'éclipser, tant que dura la guerre, pour ne pas s'exposer à l'universelle réprobation.

Et quand la paix fut faite, quand la France, recueillant ses forces épuisées, commença à effacer les traces de ses désastres, quel soulagement, quel concert de vœux et d'acclamations sympathiques ! — Un jour, un Américain montrait une série de vues projetées, qu'il avait intitulée de *Londres à Calcutta*. La salle où il opérait était immense et la foule curieuse s'y entassait. Froide et silencieuse, elle laissait passer sans les applaudir les plus

belles villes et les plus beaux sites; mais quand Paris déploya devant elle son vaste et imposant panorama, avec ses monuments, ses remparts et ses forts mutilés, les *hurrah* éclatèrent comme la foudre; et l'orage redoubla lorsque l'Américain annonça que, le jour même, les cinq milliards de notre rançon venaient d'être payés. Tout ce peuple était ivre de joie, comme s'il se fût agi de sa propre rédemption.

Ces émotions témoignent d'une affection profonde et fidèle; mais nous avons de meilleures preuves de cette affection, mes Frères, ce sont les services de l'Irlande.

IV

L'amour vrai se traduit par des services: l'Irlande n'a point failli à cette loi. Dès que l'hospitalité l'eut mise en rapports plus intimes avec nous, elle voulut la payer de son sang. Ses nobles proscrits entraînèrent après eux leurs vassaux, et l'on vit se former, dans

les rangs de notre vaillante armée, la brigade irlandaise, fameuse par sa turbulence, plus fameuse encore par ses exploits. « Toujours et partout fidèle : *Semper et ubique fidelis.* » Telle était sa devise. Et, de fait, elle a suivi, toujours et partout, la fortune de nos armes et versé généreusement son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe. Nos rois l'ont applaudie. Crémone, Fontenoy, Laufeld, trois victoires auxquelles elle a puissamment contribué par son entrain et sa valeur. Dissoute par la révolution soupçonneuse et ingrate, elle s'est reformée en 1803, sous le titre de légion, conduite par les officiers de l'ancienne brigade, incorporés à notre armée ; et, jusqu'en 1814, elle a bravement fait honneur à ses vieilles traditions. L'Italie, l'Espagne, la Russie l'ont vue rivaliser d'héroïsme avec les régiments français.

Tout compte fait, plus de cinq cent mille Irlandais ont été tués au service de la France. Plusieurs de leurs chefs nous ont légué leurs descendants devenus nos compatriotes. Je voudrais les citer tous, ces vaillants, à l'ordre du jour de notre reconnaissance ; mais j'ai

peur que ma langue inexpérimentée ne mutile leurs noms en essayant de les prononcer. Vous pouvez les lire dans notre histoire et sur nos arcs de triomphe. Parmi eux, on compte trois maréchaux de France : Thomond, Clarke et un autre, dont j'ai entendu murmurer le nom glorieux, en traversant les plaines de Magenta[1].

Au service du sang, il faut joindre le service de l'assistance dans le malheur. Plusieurs fois secouru par la France, le peuple irlandais

1. Maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta.

Voici la liste de ceux qui se sont illustrés au service de la France :

GÉNÉRAUX, COLONELS ET OFFICIERS DE LA BRIGADE IRLANDAISE (1690-1792)

Sarsfield, Berweck, Montcashel, O'Brien, Dillon, Sheldon, Bulkely, Butler, Walsh, Lee, O'Connor, Fitz James, O'Donnell, O'Mahony, Mac Carlhy, Taaffe, de Wall, Maréchal de Thomond, Mac-Mahon, de Tuite, Harty de Pierrebourg, Nagle, Kilmane, O'Keeffe, Plunkett, O'Mahony, O'Moran, O'Connell, Clarke, Nugent, O'Shee, Lynch, Mac Dermott, D'Alton, Carroll, Keating, Wolf Tone, etc., etc.

GÉNÉRAUX, COLONELS ET OFFICIERS DE LA LÉGION IRLANDAISE (1803-1814)

Dalton, Mac Shechy, Lynch, Corbet, Byrne, Swiney,

nous a prouvé qu'il possédait la mémoire du cœur. Aux inondés de la Loire, du Rhône et de la Garonne, aux incendiés de Limoges, il a libéralement envoyé son aumône. Mais c'est pendant notre dernière guerre, surtout, qu'il s'est signalé par son empressement à secourir le peuple ami. Il serait venu, en armes, à nos côtés, s'il n'eût été contenu par les lois sévères de la neutralité. Ne pouvant ajouter à nos forces militaires l'appoint de son courage, il a mis au service de nos malades, de nos blessés, de nos provinces désolées par le passage des armées, toute sa générosité et tout son dévouement.

Le 14 octobre 1870, l'ambulance irlandaise arrivait au Havre ; quelque temps après, elle

Lawless, Mac Dermott, Barker, O'Connor, Maguire, O'Brien, Hoyne, Ware, Allen, Plunkett, Murphy, Mac Nevin, O'Mahony, Harty de Pierrebourg, Dillon, Perndergat, Tone, etc., etc.

GÉNÉRAUX, COLONELS, OFFICIERS DANS L'ARMÉE FRANÇAISE OU EN RETRAITE, D'ORIGINE IRLANDAISE

Mac-Mahon, O'Farrell, O'Brien, O'Neill, Dillon, Mac Dermott, Swiney, Harty de Pierrebourg, O'Kelly, Cantillon de Ballcheigue, O'Connor, O'Gorman, O'Reilly, Power, de Butler, de Tuite, etc , etc.

était sur le champ de bataille de Loigny, relevant les blessés, pansant les plaies, accomplissant des prodiges consignés dans les ordres du jour de l'armée de la Loire. Chevilly, Orléans, Artenay, Châteaudun sont pleins encore de son souvenir. Au Nord, à l'Ouest, au Centre, on se rappelle les instruments de chirurgie, le linge, les vêtements, les chaussures, les viandes conservées, les farines, les semences, l'argent distribués par les soins du comité irlandais.

L'illustre évêque dont la voix s'est éteinte, et qui, dans une circonstance semblable à celle qui m'amène aujourd'hui au milieu de vous, plaidait la cause du peuple irlandais, Mgr Dupanloup, du haut de la tribune française, a voulu rendre un public hommage à la généreuse amitié du peuple qui lui envoyait 200,000 francs pour son diocèse dévasté par la guerre. Vous-même, Éminentissime Seigneur, vous avez conservé dans votre noble cœur la mémoire des bienfaits qui vous sont venus de l'île amie, lorsque vous étiez archevêque de Tours, et je ne crains pas d'être démenti si je dis que la fête de charité que

vous avez daigné présider aujourd'hui est aussi la fête de votre reconnaissance.

Les sommes considérables que l'Irlande nous a envoyées pendant les mauvais jours, où les a-t-elles prises ? Dans la bourse de ses riches seulement ? Non, mes Frères.

Le peuple, le petit peuple nous a donné des témoignages de sa compatissante affection. On raconte encore en Irlande mille traits touchants. Ce sont de pauvres gens qui engagent leurs vêtements, afin de pouvoir ajouter quelques pièces de monnaie à la souscription française ; c'est cette femme du peuple qui, au moment de mettre son repas sur le feu, vide le pot de fer qui le contient et va le vendre pour avoir à nous donner deux schellings, et combien d'autres épisodes de ce grand mouvement de la charité irlandaise qu'on ne peut entendre sans verser des larmes d'admiration.

Voilà le peuple que la famine dévore et que la mort menace !

O noble et cher pauvre ! Qui ne serait touché de ta misère et de tes douleurs ? Approche avec confiance, approche et ne rougis pas de nous tendre la main. Tes droits nous

imposent un devoir qu'il nous est doux d'accomplir. Nous sommes Français, ta misère et tes souffrances parlent plus éloquemment que tous les discours à nos cœurs généreux et compatissants ; nous sommes catholiques, ta foi nous convie à une œuvre de confraternité religieuse qui réjouit notre foi ; nous sommes tes amis, ta vieille et fidèle affection ne peut pas être trahie ; nous sommes tes obligés, nous saurons payer nos dettes comme tu as payé les tiennes. Par les miséricordieuses entrailles du Dieu que tu aimes avec une sainte passion, je prie, je conjure ceux qui m'écoutent de mettre tout leur cœur dans l'acte de charité que je leur demande pour toi. Entendez-vous, mes Frères, je compte sur votre cœur ; ne calculez pas vos bienfaits, je vous en supplie. Oubliez ce que vous avez donné et ce que vous devez donner encore, portez, s'il le faut, le coup de grâce à votre aumônière. Par une grande, une immense miséricorde, assurez-vous la miséricorde de Dieu pour les jours sombres qui, peut-être, viendront bientôt. Par une générosité sans précédent, resserrez les liens d'amour qui

vous unissent au peuple irlandais. Vous pouvez être certains que vous retrouverez, à la première visite de l'adversité, tout le bien sorti de vos mains bienfaisantes, entre les mains de l'Irlande reconnaissante.

ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

DISCOURS

POUR LA

CLOTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE L'ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

prononcé dans la chapelle des Dames de la Retraite
à Paris, le 30 mai 1882.

Bonum facientes... non deficiamus.

MES FRÈRES,

Je n'ai point l'intention de faire un long discours, je viens seulement vous adresser quelques paroles d'encouragement, qui seront le commentaire du texte de saint Paul que vous venez d'entendre : « Nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance. »

I

Faire le bien, c'est la mission et le devoir du chrétien, car le chrétien doit représenter dans

ses mœurs Celui de qui il a reçu toutes sortes de biens. Aussi, peut-on dire que ça été, depuis l'origine du christianisme, le signe caractéristique des enfants de Jésus-Christ, de répandre autour d'eux le bien, de faire le bien. Saint Paul le constatait, et l'on peut suivre à travers tous les siècles l'histoire de la charité chrétienne.

Parmi les biens faits et à faire, vous avez choisi, mes Frères, une part glorieuse, je pourrais presque dire la plus glorieuse, parce qu'elle est comme l'appendice de l'œuvre maîtresse à laquelle le christianisme doit son origine, l'œuvre de l'apostolat, et qu'elle travaille d'une manière plus directe et plus prochaine que toutes les autres œuvres au salut des âmes.

Dieu, qui a créé le monde par sa parole, a voulu qu'il fût sauvé par sa parole. Cette parole s'est incarnée : *Verbum caro factum est.* Elle s'est fait entendre aux hommes ; mais combien rapide fut son passage ! Pendant trois années seulement, et dans un tout petit coin du monde, Jésus-Christ a parlé. Cela ne pouvait suffire au grand dessein qu'il avait conçu

de sauver le monde par la diffusion de la vérité. Aussi a-t-il rassemblé autour de lui ses apôtres avant de quitter la terre, et leur montrant, d'un geste souverain, le monde qu'ils devaient évangéliser : « Allez, dit-il, enseignez toutes les nations : *Euntes, docete omnes gentes...* » Après que l'Esprit-Saint leur eut ouvert la bouche, les apôtres parlèrent : *Repleti sunt Spiritu Sancto et cœperunt loqui.* Ils parlèrent non seulement dans la Judée, mais jusqu'aux extrémités du monde. On a pu leur appliquer ce que le Psalmiste dit du langage des cieux : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.*

Le christianisme, dans ses premières années, a vécu de la parole *parlée* des apôtres ; mais, peu à peu, cette parole s'est fixée et est devenue le livre adorable qui complète la Bible, et que nous appelons le *Nouveau Testament.* Ce livre nous suffirait complètement, si nous avions tous la même puissance de réflexion et la même éducation intellectuelle ; mais, pour se mettre à la portée de nos faiblesses et de nos ignorances, il a besoin d'être commenté par

la parole *parlée* et par la parole *écrite*. Ce commentaire a été fait par les saints Pères dont nous possédons les œuvres. — A ces œuvres maîtresses, combien d'autres se sont ajoutées dans le cours des siècles, œuvres plus humbles, dont le but est de mettre la vérité à la portée des plus petites intelligences! Ces œuvres se sont multipliées, grâce à cette admirable invention qui a supprimé les labeurs de l'écriture à la main, et qui, dans quelques jours, fait l'ouvrage d'un siècle.

Je ne me perdrai pas en de longues considérations sur l'utilité et la puissance du livre. Je ne vous dirai point comment il est inférieur à à la parole, parce qu'il n'a à son service ni le prestige du geste, ni les éclairs du regard, ni les entraînements du cœur, ni les sympathies de la voix, ni les tressaillements de la vie qui font passer une âme dans les âmes, un cœur dans les cœurs et réalisent, parfois, cette communion fraternelle qui fait vibrer sous un même souffle des milliers de vies rendant un même son, et redire les mêmes échos de la vérité dite par un seul et répétée par tous. — Ressources d'émotion, de communication, de

spontanéité, de soudaineté, de magnétisme, d'électricité qui assurent à l'éloquence un empire immédiat et un triomphe instantané, le livre n'a point tout cela. Je ne vous dirai pas non plus comment le livre, inférieur par certains côtés à la parole, l'emporte cependant sur elle parce qu'il est la parole universelle, perpétuelle, la parole fixée que l'on peut réfléchir et méditer cent fois pour s'en mieux pénétrer. Tout cela a été admirablement expliqué par le vénérable fondateur de votre Œuvre, dans un de ses plus beaux discours[1]. Je vous y renvoie, car je craindrais de le gâter en l'analysant, et je demande pardon à son auteur d'offenser ainsi sa modestie par le témoignage public de ma respectueuse affection et de ma sincère admiration.

En décrivant la puissance du livre, il nous a dit comment le livre éclaire, console, fortifie, provoque d'héroïques résolutions; comment il a converti Augustin ; comment il a adouci les souffrances des rois et des reines

1. Le R. P. Félix, de la Compagnie de Jésus : *Discours sur le Livre.*

tombés des splendeurs du trône dans l'ombre d'un cachot, comment il a fait d'Ignace le père généreux d'une des plus puissantes familles religieuses dont s'honore l'Église.

Mais vous ne l'ignorez pas, mes Frères, si le livre est puissant pour le bien, il ne l'est pas moins pour le mal. Le diable, qui entend ses affaires, a su s'emparer de la parole fixée, et il la manie avec une infatigable audace et une perfide habileté pour pervertir les âmes.— Tourmenté par la toute-puissante parole du Sauveur, il se jetait jadis dans le corps des pourceaux. Aujourd'hui il a changé de fantaisie, sans changer tout à fait de domicile ; il a envahi les mauvais écrivains. Vous avez leurs ouvrages sous vos yeux, mes Frères. Il n'est pas besoin de fouiller profondément notre société contemporaine, pour y constater les ravages d'une presse impie et abjecte. Non seulement elle s'applique à démolir les dogmes, les mystères et les pratiques de notre sainte religion, mais les vérités fondamentales, sans lesquelles un homme n'est plus un homme et tombe ravalé au rang des brutes sans raison, sans espérance et sans avenir, ne

sont pas à l'abri de ses coups sacrilèges. Aux questions formidables qui tourmentent notre nature touchant son origine, ses devoirs, ses destinées, elle répond par les négations monstrueuses de Dieu, de l'âme, de la vie future, enveloppées dans de prétendues explications scientifiques auxquelles se laisse prendre la bêtise humaine. Elle dépravе l'histoire comme la métaphysique, et elle s'efforce d'écraser sous le poids du mensonge les faits les plus certains, comme les plus pures renommées. Ajoutez à cela les excitations séditieuses, les peintures ignobles, les invitations libertines à la corruption et à la débauche.

Hélas ! ce n'est pas seulement aux raffinés que s'adresse la mauvaise presse, mais à l'âme naïve et sans défense du peuple. L'impiété et la pornographie, colportées par la propagande à bon marché, le poursuivent jusqu'au fond des ateliers, et même jusqu'au fond des campagnes, où il avait toujours vécu sous la tutelle sacrée de la religion, et en face des éloquents spectacles de la nature. Non contente de travailler à poursuivre des adultes, elle ne respecte même plus les âmes d'enfants.

Est-il donc étonnant, mes Frères, qu'une âme religieuse se soit émue d'un si grand scandale et d'un si grand désastre intellectuel et moral, et qu'elle ait entrepris d'opposer à la puissance de la presse, la puissance même de la presse, à l'action pernicieuse et subversive des mauvais livres, l'action salutaire et édificatrice des bons livres? C'est de cette pensée qu'est née l'Œuvre de Saint-Michel. Son fondateur lui a donné pour patron le céleste vainqueur du démon, parce qu'il s'agit de combattre dans la société les influences diaboliques servies par la mauvaise presse.

Je n'ai point à vous entretenir longuement du but et des statuts de votre Œuvre : vous les connaissez mieux que moi. Je me permettrai seulement d'insister sur un point, afin de m'inscrire, au nom de vos directeurs, contre une prétention de certains esprits exigeants, qui, se plaçant surtout au point de vue de ce qu'on appelle aujourd'hui les classes dirigeantes, jugent trop exclusivement, à ce point de vue, la valeur des publications de l'Œuvre. A les en croire, ces publications ne sont pas d'assez haute volée, et ne donnent pas aux

esprits cultivés toutes les satisfactions désirables. Il faudrait en relever le niveau, et répudier les ouvrages dont la trop grande simplicité n'offre aucun attrait à ceux qui ont le goût du grand et du beau.

Oh! les délicates personnes! Je ne les blâme pas, mais je leur ferai remarquer ceci : Répudier les ouvrages simples, c'est oublier qu'une œuvre de bons livres, pour combattre l'immense et universelle influence de la presse démoralisatrice, doit surtout être une œuvre populaire. Que l'on contente certains esprits plus exigeants, en leur servant des mets intellectuels plus raffinés, rien de mieux; mais, c'est l'âme du peuple qu'il faut atteindre; et cela ne se peut qu'en mettant toutes choses à la portée de sa simplicité et de son ignorance. Donc, faire de la philosophie populaire, de la théologie populaire, de l'histoire populaire, de la science populaire, de la littérature populaire; avoir soin que tout soit pénétré d'une doctrine irréprochable et d'une morale saine, et enveloppé d'une forme attrayante; préserver le peuple des mauvaises lectures, en multipliant les bons livres faits pour lui et en les

mettant à sa portée par le bon marché, et, s'il le faut, par la gratuité; combattre l'action, réparer les ravages de la presse impie et corruptrice, en apprenant au peuple, par des ouvrages simples et traitant de toutes les matières capables de l'intéresser, à respecter Dieu, à connaître ses œuvres et ses bienfaits, à croire les vérités qu'il a révélées, à pratiquer les vertus qu'il demande de nous, à estimer son âme, à s'attacher à ses devoirs, à tendre plus haut que cette terre où tant de misères l'assiègent, à travailler à son salut; encourager tous ceux qui se sentent le goût d'écrire pour le peuple et les soustraire, par cet encouragement, à la tentation de chercher le succès dans le scandale, et de sacrifier à la spéculation l'honneur de leur conscience et la dignité des lettres; bref, faire de votre Œuvre ce qu'elle doit être, un auxiliaire de l'apostolat chrétien : voilà, mes Frères, le bien que vous avez à faire, et, je le dis à votre louange, le bien que vous avez déjà fait, depuis que l'Œuvre de Saint-Michel existe.

II

Permettez-moi de vous dire encore quelques mots sur la seconde partie du texte que j'ai cité en commençant : « *Non deficiamus :* Faire le bien sans défaillance. »

Vous connaissez ce proverbe : *Tout nouveau, tout beau;* on peut l'appliquer à toutes les œuvres de zèle et de charité. Quand on les entreprend, l'imagination trop empressée se promet de prompts et d'éclatants succès, et rêve de merveilleuses transformations. C'est une féerie de bienfaisance. Malheureusement, la réalité ne répond pas à ces magnifiques ambitions, et nous apprend à compter avec les obstacles. Mise en présence de ces obstacles, l'imagination déçue se plaint, murmure, et pousse notre âme sur les pentes du découragement. On trouve que le bien désiré ne se fait pas assez vite, que les résultats sont médiocres, si on les compare à l'activité dépensée et aux sacrifices accomplis ; on ferme l'oreille

aux sages encouragements de la raison, qui sait apprécier les difficultés de toute entreprise destinée à triompher d'un grand mal ; on est aveugle, on est sourd, on est injuste, et l'on finit par prononcer sur une œuvre, commencée avec enthousiasme, cette funèbre sentence : Mieux vaut mourir que végéter.

Je ne pense pas que vous en soyez-là, mes Frères, Dieu me garde de vous adresser aucun reproche, puisque je suis ici pour vous encourager ; mais, permettez-moi de vous demander, discrètement et amicalement, s'il n'y a pas parmi vous quelques âmes inquiètes, qui trouvent que l'œuvre à laquelle elles se sont intéressées ne marche pas au gré de leurs désirs ? Voilà seize ans qu'elle existe, elle aurait dû faire, pendant ces seize ans, d'immenses progrès, à ce qu'il semble, couvrir toute la France de ses comités auxiliaires, créer une propagande active, universelle, comme celle de la mauvaise presse ! Au lieu de cela, elle n'exerce encore qu'une action restreinte, malgré le zèle déployé par ses fondateurs et les sommes considérables qui ont été dépensées. Je n'invente point ces observations, je les

ai entendues, et elles se terminaient par cette question peu courageuse : Faut-il continuer ?

Il y a, mes Frères, dans ces observations chagrines, de l'impatience, du dépit, de la lassitude, trois causes de défaillance contre lesquelles vous devez vous tenir en garde.

Aux impatients, je dirai : Vous connaissez mal les lois de progrès du bien. Le bien, comme les grandes forces vitales de la nature, procède lentement et avec mesure ; tandis que le mal, comme les grandes forces de destruction, agit instantanément. Contrarié par les passions humaines, le bien ne peut donc pas triompher aussi facilement que le mal, qui trouve dans nos mauvais instincts une trop facile complicité. — Vous ne verrez jamais les bonnes et grandes œuvres atteindre du jour au lendemain leur plus haut degré de perfection. Il faut savoir attendre avec patience l'heure propice de leur développement, hâter cette heure par la prière, sans jamais reprocher à Dieu les retards de sa Providence.

A ceux qui se dépitent, je dirai : On n'entre-

prend point une œuvre de charité pour trouver des satisfactions d'amour-propre. Une prompte et brillante réussite flatterait la vanité, mais la vertu y aurait-elle son compte? Et puis, n'est-ce pas une immense consolation pour une âme chrétienne, de penser qu'elle a pu contribuer au salut de quelques âmes? N'y en eût-il qu'une centaine préservées du mal, arrachées à l'erreur et à la corruption par l'Œuvre de Saint-Michel, ce serait un magnifique résultat, quand bien même on aurait dépensé pour cela des millions, car une âme vaut mieux que tous les trésors de la terre.

A ceux qui se lassent, je dirai : Regardez donc Celui qui a passé en faisant le bien. Il s'est lassé, dit l'Église dans ses chants, à la recherche des âmes ; et, bien loin de se plaindre, il a consommé l'œuvre de notre salut par le suprême sacrifice de sa vie. Imitez-le, soyez constants dans l'œuvre de lumière et de vérité que vous avez entreprise, quoi qu'il vous en coûte.

Enfin, et c'est par là que je termine, à tous je dirai : il ne faut jamais abandonner une position conquise, on court le risque de ne pas

pouvoir la reprendre. Votre position est conquise; gardez-la avec courage; tenez pour certain qu'elle peut devenir le point de départ des plus admirables conquêtes. La funeste licence donnée à la mauvaise presse ne durera pas toujours, il faut bien l'espérer. Lorsque des lois salutaires arrêteront le débordement des publications impies et immorales qui pervertissent la société, vous serez en mesure, si vous avez conservé votre situation, de donner à votre Œuvre l'immense extension que vous désirez pour elle aujourd'hui. Débarrassée des obstacles qui ralentissent présentement sa marche, vous la verrez réaliser vos plus beaux rêves d'apostolat; et la bénédiction de Dieu qui la conserve, dans les circonstances critiques que nous traversons, récompensera vos efforts et vos sacrifices par les plus magnifiques résultats.

C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

L'AUTEL

L'AUTEL

Discours prononcé dans l'église Saint-Étienne de Fécamp, à l'occasion de la consécration du Maître-Autel, le 26 septembre 1882.

Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.

Regarde, et fais selon l'exemplaire qui t'a été montré.

(Exode, cap. xxv, 40.)

Éminentissime Seigneur[1],

Mes Frères,

Pourquoi l'Église a-t-elle institué les solennelles et touchantes cérémonies des consécrations ? Quel est son but en nous conviant autour d'une table de pierre ou de marbre, qu'elle purifie, qu'elle illumine, qu'elle bénit, qu'elle sanctifie ? Veut-elle simplement nous

1. Son Éminence le cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen.

donner une religieuse distraction, et contenter notre curiosité par le spectacle gratuit de ses pompes sacrées ? Non, certes. L'Église a des vues plus élevées, et ses moindres actions tendent toujours à quelque grand et noble résultat. La consécration à laquelle nous avons assisté est une prédication en acte qui a pour but de raviver notre foi ; notre foi en la Trinité sainte, au nom de laquelle tout est béni et sanctifié ; notre foi en Jésus-Christ, Pontife suprême, autel vivant, victime immolée pour le salut du genre humain ; notre foi en l'efficacité de sa médiation et l'excellence de son sacrifice ; notre foi à la présence réelle de son humanité glorifiée dans ce que nous appelons le sacrement de l'autel ; notre foi à l'existence et aux ministères du monde angélique, convié par de pieuses adjurations à venir rendre hommage à nos sacrés mystères ; notre foi aux mérites et à l'intercession des saints, dont les reliques, déposées dans la pierre de l'autel, sont comme le berceau où doit naître sacramentellement notre divin Sauveur, la croix vénérable sur laquelle il doit être mystiquement immolé.

Quels nobles enseignements! Cependant je ne m'y arrêterai pas. Un côté plus pratique de notre grande fête m'attire davantage. L'autel, prédication adressée à notre foi, est aussi un exemplaire plein de sublimes leçons pour notre vie chrétienne. Étudions ensemble cet exemplaire pour nousy conformer : « *Inspice, et fac secumdum exemplar quod tibi monstratum est.* »

Considérons, premièrement, notre ressemblance avec l'autel consacré ; secondement, le respect que nous devons avoir de notre consécration.

Je ne commencerai pas le développement de ces deux pensées, mes Frères, sans accomplir un devoir qui s'impose à notre piété filiale.

Éminentissime Seigneur, vous avez bien voulu rehausser l'éclat de la fête qui nous réjouit et nous édifie, par la dignité de votre pourpre et la sereine majesté de vos années ; vous l'avez rendue plus touchante par l'aimable bonté de votre cœur. Recevez nos respectueuses et affectueuses actions de grâces, et daignez bénir ma parole, afin que j'achève dans les âmes le bien que vous y avez commencé.

I

Saint Augustin instruisant ses fidèles d'Hippone leur disait : « Mes Frères bien-aimés, chaque fois que nous célébrons la fête d'un autel ou d'une église, si nous apportons à cette fête une religieuse et diligente attention, nous verrons que ce qui se fait dans les temples construits de main d'homme se complète en notre édification spirituelle[1]. » L'Église, en effet, ne sanctifie les autels et les temples que pour les rendre dignes de la majesté du Dieu qu'on y vénère et des mystères qu'on y célèbre. Mais, bien plus intimement que les autels et les temples, notre être tout entier est en rapport avec la majesté de Dieu et les saints mystères par lesquels on l'honore. Chaque

1. Quotiescumque, Fratres carissimi, altaris vel templi festivitatem colimus, si fideliter ac diligenter attendimus.... quidquid in templis manufactis agitur totum in nobis spiritali ædificatione completur. (*Serm.* 253, *de Temp.*)

fois, donc, qu'un chrétien est témoin d'une consécration, il peut et doit se dire : Le temple, c'est moi ; l'autel, c'est moi.

Oui, chrétien, l'autel, c'est toi ; toi, d'abord, car ta consécration a précédé celle des tombeaux et des tables destinés à recevoir les oblations et les sacrifices de la loi nouvelle. J'ai eu tort d'appeler l'autel un exemplaire ; c'est plutôt un mémorial : mémorial des sacrements augustes par lesquels l'Église nous purifie, nous sanctifie, nous unit à Dieu, et consacre à son culte notre âme, notre corps, notre vie. Comparez : vous retrouverez dans la consécration de l'autel, avec leur signification profonde et leurs religieuses harmonies, tous les signes sacrés de la consécration progressive du chrétien.

L'autel est une matière que l'Église va chercher dans les entrailles du monde profane. Cette matière a contracté la souillure que s'est infligée le roi de la création par sa révolte insensée contre la volonté de Dieu. Elle a été pénétrée, comme lui, des influences maudites de l'esprit du mal, qui envahit toute créature au moment où l'homme abdiqua sa royale

domination. Il faut la purifier. C'est pour cela que le Pontife bénit l'eau mêlée de cendres, de sel et de vin : eau de pénitence, de sagesse et d'amour. Avec cette eau, il trace sur le marbre le signe de la croix : signe du sang répandu pour la rédemption de toute créature, fleuve immense dont les flots ont la vertu « de purifier la terre, les mers, le ciel, le monde entier : *Terra, pontus, astra, mundus, quo lavantur flumine.* » Après avoir tracé le signe de la croix, le Pontife demande à Dieu « d'abreuver de l'abondance de sa propre sainteté la matière impure que les hommes destinent au sacrifice céleste, et que leur travail a polie sans la purifier : *Ut lapidis hujus expolitam materiam, supernis sacrificiis imbuendam, ipse tuæ ditari sanctificationis ubertate præcipias*[1]. » Ce n'est pas assez : pendant que le chœur chante le cantique des pénitents et demande au Christ, humilié comme l'hyssope, d'asperger le lieu de son sacrifice et de le laver de toute souillure, l'eau sainte ruisselle,

1. *Pontifical,* Oraison, première partie de la Consécration.

jusqu'à sept fois, sur toutes les parois de l'autel, comme pour faire pénétrer dans le moindre de ses atomes la vertu de son baptême[1].

Le voilà pur ; il faut le sanctifier encore. Cette pierre inerte et purement passive peut recevoir les bénédictions de Dieu ; mais elle ne peut lui rendre, en retour, aucune vertu. Il lui en faut cependant, afin que s'unissent au sacrifice du Dieu qui s'immole les sacrifices de l'humanité. Eh bien, ces sacrifices seront représentés par les reliques de ceux qui ont combattu le bon combat, et répandu leur sang pour Jésus-Christ. L'autel qui les reçoit ne fait plus qu'un avec eux, et devient en quelque sorte leur corps très saint. Il s'orne de leurs vertus et de leurs mérites, afin de les offrir à l'adorable Victime qui va bientôt renouveler le sacrifice du Calvaire. Cette union est scellée et consacrée par des onctions de paix, au nom du Père et du Fils et de l'Esprit-Saint, et alors, l'autel est si pur, si vénérable, si sacré, qu'on l'encense et qu'on l'illumine[2].

1. *Pontifical,* Consécration, première partie.
2. *Ibid.*, Consécration, deuxième partie.

Autel ! autel ! n'es-tu pas assez saint ? Non, non ; encore, encore. Les mystères que je dois porter sont si grands, si augustes, si redoutables !

Après l'huile des catéchumènes et le saint-chrême, après les onctions qui achèvent mon baptême[1], encore des onctions ! « O Dieu, confirme ce que tu as fait en moi : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.* » Le Pontife vient d'invoquer sur moi l'Esprit-Saint : « *Descendat, quæsumus, Domine Deus noster, Spiritus tuus sanctus super hoc altare ;* pénètre-moi davantage de ta force ; unis, par une dernière onction, ma table à mes fondements, et consacre, par cette union, la perpétuelle stabilité de ma sainteté[2]. »

C'est fait : l'autel est saint. Qu'on le pare de sa robe virginale ; qu'on le couronne de ses luminaires. « Accourez, lévites, entourez l'autel du Seigneur, revêtez-le de ses blanches robes, et faites entendre un hymne nouveau, non plus le cantique de la pénitence, mais le joyeux

1. *Pontifical*, Consécration de l'Autel, troisième partie.
2. *Ibid.*, *id.*, quatrième partie.

alleluia ; car le Seigneur est admirable dans ses saints, et saint en toutes ses œuvres. Groupez-vous, peuple, autour de cette nouvelle Sion ; embrassez-la et chantez sur ses tours : *Magnus Dominus et laudabilis nimis*, le Seigneur est grand et au-dessus de toutes louanges[1]. Venez, prêtre ; il est temps de commencer l'action sacro-sainte que tant de bénédictions ont préparée ; et vous, Seigneur Jésus, consommez par les mystères de votre présence et de votre sacrifice la consécration de votre autel.

Chrétiens, vous avez déjà fait, j'en suis sûr, l'application de ces merveilleux symboles, et vous vous êtes reconnus dans l'autel sanctifié. Votre baptême, votre confirmation, votre gloire et vos joies eucharistiques, tout est là. Plus que la matière profanée, vous aviez reçu le contre-coup de la chute de votre premier

1. Circumdate, levitæ, altare Domini Dei ; vestite vestimentis albis, estote et vos canentes hymnum novum dicentes, alleluia. Mirabilis Deus in sanctis suis, et sanctus in omnibus operibus suis. Circumdate Sion et completimini eam, narrate in turribus ejus. Magnus Dominus et laudabilis nimis. (*Pontifical,* Consécration, cinquième partie.)

père ; et plus qu'elle, vous aviez besoin d'une purification. Morts à la vie surnaturelle, il vous fallait recevoir de l'eau et de l'Esprit-Saint une nouvelle naissance[1], afin de rentrer en grâce auprès de la majesté divine outragée, et de renouer avec elle vos relations brisées par le péché. Enfants impurs, esclaves de Satan, l'eau sainte a coulé sur vos fronts, et, du même coup, le sang de la Rédemption a inondé vos âmes et régénéré tout votre être. Ce ne sont pas les vertus des saints qu'on vous a communiquées pour vous rendre dignes de Dieu ; mais, transformés par la grâce, vous avez été remplis de vie divine et pénétrés de celui qui est la sainteté même. Cette pénétration, l'Église l'a exprimée sur vos membres par des onctions, et vous êtes sortis du baptême ornés de toutes les saintes habitudes qui devaient s'épanouir plus tard dans votre vie chrétienne. Un sacrement de perfection a achevé votre consécration. Comme l'autel, vous avez dit : *Confirma hoc, Deus, quod ope-*

1. Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei. (JOAN., cap. III, 5.)

ratus es in nobis ; et, la main étendue sur vos têtes humiliées, le Pontife a invoqué l'Esprit-Saint : Esprit d'intelligence, de science, de sagesse, de conseil, de force, de piété, de crainte de Dieu, dont les dons complétaient vos vertus ; onction spirituelle dont la pénétrante efficacité et la plénitude étaient représentées par l'huile embaumée qu'on étendait sur vos fronts. Vous étiez alors parés des dons de Dieu, de vertus agissantes et de mérites acquis, illuminés de toutes les splendeurs de la vie chrétienne.

La présence du Christ immolé n'a point manqué à la consommation de votre consécration. Mais quelle différence entre l'autel de pierre et l'autel vivant que vous êtes ! L'autel touche le Christ : le chrétien l'embrasse et se l'incorpore ; l'autel sert de trône au Christ : le chrétien se nourrit de sa chair et de son sang ; l'autel est honoré de la majesté du Christ : le chrétien est pénétré de sa vie ; l'autel ne répond à l'immolation du Christ que par les mérites empruntés de l'immolation des saints : le chrétien rend à la divine victime sacrifice d'amour pour sacrifice de sang ; l'autel reste ce qu'il était

quand le Christ a passé : le chrétien se perfectionne en unissant sa vie à celle de son Rédempteur ; l'autel, pulvérisé par l'âge, mêlera, un jour et pour jamais, sa cendre oubliée aux ruines que fait le temps : le chrétien, vaincu par la mort, redemandera à la poussière des tombeaux les éléments de sa chair sanctifiée par les embrassements de son Dieu et préparée par l'Eucharistie aux gloires de la résurrection. Oh ! que saint Augustin a bien dit : « *Quidquid in templis manufactis agitur, totum in nobis spiritali ædificatione impletur* : Ce qui se fait dans les temples bâtis de main d'homme est imparfait ; tout se complète en notre édification spirituelle. »

Chrétiens, vous êtes des autels vivants, des autels consacrés, les premiers autels de Dieu et de son Christ. Qu'avez-vous fait de votre consécration ?

II

Si j'interrogeais le marbre docile qui, ce matin, a été abreuvé des bénédictions du ciel, il me répondrait : — « Tant que je subsisterai, je serai fidèle aux grâces que j'ai reçues. Dieu m'a communiqué la sainteté ; je la garderai fidèlement, et j'en imposerai le respect à ceux qui s'approcheront de moi. Dieu m'a ordonné de répandre autour de moi ses dons ; je n'en serai point avare. Toujours prêt à recevoir, je serai toujours prêt à donner. Le fardeau des biens célestes ne me fera jamais ployer ; et les hommes de bonne volonté n'auront jamais à me reprocher de les retenir. Il se peut que je sois profané ; mais, de toute la force que j'ai reçue de la nature et de ma consécration, je résisterai aux profanateurs. Qu'ils ne me croient pas une matière impuissante qu'on peut souiller et briser impunément. Pendant que leurs mains scélérates me feront voler en éclats, de ces éclats sortiront des foudres invi-

sibles qui iront frapper leur âme impie et la marqueront du signe de la malédiction. Exécrés des hommes à cause de leurs sinistres exploits, retranchés de la communion des chrétiens, ils marcheront, courbés sous le poids de l'anathème, au honteux et éternel supplice que Dieu réserve aux sacrilèges. Et moi, je n'aurai point perdu tout l'honneur de ma consécration. Des mains pieuses recueilleront mes tristes débris, et les hommes de foi les baiseront avec respect. »

Vous avez entendu, chrétiens! Autels vivants, vous devriez parler comme l'autel de pierre. Le pouvez-vous? Allons, répondez-moi : Qu'avez-vous fait de votre consécration ?

Pour l'honneur de l'Église, il y a encore, surtout dans les contrées où se sont conservées les habitudes chrétiennes, un certain nombre d'âmes innocentes qui gardent longtemps les grâces de leur consécration, et célèbrent avec joie le mystère de leur union avec le Christ immolé, lui rendant fidèlement sacrifice pour sacrifice. Près de ces autels vierges, j'en vois d'autres plus nombreux, que le péché souille aujourd'hui, et que la péni-

tence réconciliera demain. Mais, après cela, combien d'autels depuis longtemps violés et profanés! — Horreur! la profanation n'est pas venue du dehors; l'autel s'est profané lui-même. Si Dieu permettait à nos regards de pénétrer jusqu'en ces profondeurs humaines que les sacrements ont sanctifiées, que verrions-nous chez la plupart d'entre vous, chrétiens ?

Nous verrions les signes de votre consécration, les caractères augustes qui attestent que vous appartenez à Dieu et que vous êtes destinés à son culte. Ces caractères, quoi que vous fassiez, vous ne les effacerez pas. Dieu veut qu'ils subsistent éternellement, pour mieux faire ressortir le sacrilège dont vous vous êtes rendus coupables en faisant de vos âmes des autels nus et vides. Où sont les lumières de la foi?... Éteintes. Où sont les ornements de la grâce et des vertus?... Enlevés. Sur ces tables dépouillées on ne voit plus monter au ciel l'encens de la prière; on ne voit plus descendre la sainte victime, ni s'échanger les sacrifices. Le souffle glacé de l'indifférence et de l'oubli a passé par là. Plus rien ! Plus rien! Plus rien !...

Je me trompe, il y a quelque chose : un monstrueux renversement de religion qui met des idoles à l'endroit même que Dieu avait consacré au culte de sa très sainte Majesté, et, autour de ces idoles, d'abominables adorations, de plus abominables sacrifices. Osez donc dire, chrétiens, que vous n'avez pas d'idoles; moi, j'oserai dire que vous mentez. Je les vois, fières du culte que vous leur rendez; j'entends leurs voix tyranniques vous demander le sacrifice de vos biens les plus chers : sacrifice de votre foi, de vos éternelles espérances, de vos affections légitimes, de vos vertus, de vos bons instincts, de votre repos, de votre santé, de votre vie. Encore, encore, disent-elles, à mesure que vous les contentez. Apporte toujours : *affer*, *affer*.

Toi, c'est l'orgueil et l'ambition que tu as mis à la place de Dieu, et, pour les satisfaire, tu t'efforces d'oublier les principes de ta religieuse éducation. Si tu ne peux les oublier, tu les déguises pour flatter les misérables qui promettent de t'ouvrir le chemin des honneurs. Humilié devant le peuple que tu trom-

pes, tu t'avilis devant les pouvoirs dont tu espères les caresses : voilà ta religion.

Toi, c'est la richesse que tu adores; c'est à Mammon que tu sacrifies la paix de tes jours, le repos de tes nuits, tout sentiment de miséricorde, d'humanité, de justice, et jusqu'aux derniers restes de ton honnêteté.

Toi, c'est la chair que tu as fait monter sur ton autel ; et cette divinité féroce dévore ton cœur prostitué à des amours infâmes, la substance des tiens qui te sert à payer ces amours, l'honneur de ta famille, tes sens usés par l'abus des plaisirs, ta vie prématurément flétrie et pleine de honteuses douleurs.

Ah! Seigneur! j'ai vu l'abomination de la désolation sur vos autels vivants ! C'est quelque chose de semblable à ces spectacles sacrilèges, que donna naguère la néfaste révolution qui profana vos temples de pierre, alors que, sur les autels dépouillés, on vit trôner la raison représentée par des femmes perdues, et des adorateurs lascifs offrir leurs hommages à ces divinités officielles.

Ne vous révoltez pas, mes Frères, de cette comparaison; elle n'est que trop justifiée par

l'impiété d'une foule de chrétiens oublieux de leur consécration. Faut-il maudire ces autels si indignement soustraits à leur sublime destination ? — Dieu m'en garde. Leur consécration, longtemps outragée, n'a pas perdu sa divine vertu, tant qu'ils peuvent se réconcilier avec nos saints mystères. Pécheurs, « voici pour vous le temps favorable, le jour du salut : *ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis !* » Tournez-vous vers cet autel, tout humide encore de l'eau sainte et de l'huile de sa consécration, et apprenez de lui le respect de vous-mêmes. Qu'il vous soit un exemplaire, ou plutôt un mémorial de ce que vous devez être pour Dieu.

Le Pontife chantait ce matin : « Dieu saint, tout-puissant, éternel et clément, nous te bénissons, et nous demandons que cet autel soit pour toi comme celui que le juste Abel, précurseur de la passion, consacra par son sang ; comme celui que te dédia notre père Abraham, et sur lequel le grand-prêtre Melchisédech préluda au sacrifice triomphal de la loi nouvelle ; comme celui sur lequel le père des croyants plaça son fils Isaac, figure de ton

doux Fils, agneau immolé pour le salut du monde ; comme l'autel d'abondance qu'Isaac consacra près du puits, symbole de ta profonde vérité ; comme la pierre où Jacob appuya sa tête, et d'où il vit, en son sommeil prophétique, l'échelle mystérieuse que gravissaient les anges ; comme l'autel que Moïse, après l'avoir purifié pendant sept jours, appela le saint des saints[1]. »

Que signifie cette prière, chrétiens ? Que veulent dire ces comparaisons ? Elles veulent dire que vous, qui êtes, plus que la pierre sanctifiée par les bénédictions de l'Église, les autels de la loi nouvelle, vous résumez en votre consécration ce qu'il y a de plus saint dans la suite des âges religieux qui ont précédé l'ère de grâce inaugurée par le Christ ; que tout ce qui n'était que figure dans les autels de l'ancienne loi est en vous une sublime réalité ; que, par conséquent, vous vous devez le respect pratique de vous-mêmes, lequel consiste non seulement à éviter les

1. *Pontifical*, Préface de la Consécration de l'Autel, dernière partie.

souillures et les profanations du péché, mais à vous élever par la pureté de vos mœurs, la splendeur de vos vertus, la sainteté de vos œuvres, la ferveur de votre amour, la générosité de vos sacrifices, jusqu'à la hauteur des mystères dont vous êtes le suprême rendez-vous, et du Dieu incarné qui daigne s'approcher de vous, entrer dans vos âmes, leur communiquer la vertu de sa passion, et les provoquer à de nobles et saints retours. *Sit ergo in hoc altari innocentiæ cultus :* Autels vivants, soyez donc voués au culte de l'innocence ; *immoletur superbia*, que sur vous la superbe soit immolée ; *iracundia juguletur*, que la colère soit égorgée ; *luxuria omnisque libido feriatur*, que la luxure et toute passion soient frappées sans pitié ; *offeratur sacrificium castitatis et... innocentiæ*, chrétiens, que votre vie soit un perpétuel sacrifice de chasteté et d'innocence[1].

Voilà, mes Frères, les leçons qui nous sont données par le marbre consacré ; mais nous

1. *Pontifical*, Préface de la Consécration d'un Autel, dernière partie.

avons encore quelque chose à lui demander. Ce n'est pas pour lui-même qu'il a été abreuvé des dons de Dieu : c'est pour nous. L'Église nous y promet, avec la vertu des sacrements, la réalisation de nos désirs : *ut hic sacramentorum virtus et votorum obtineatur effectus*[1]. Autel, écoute donc nos vœux et répands les grâces dont tu as été comblé. Répands-les sur l'illustre et vénéré Pontife qui t'a consacré ; confirme en lui les dons qu'il a reçus de Dieu : la foi vive, la paternelle douceur, la prudence du gouvernement, la sagesse du conseil, la noblesse du caractère ; et ajoute de longues années à celles dont il porte si vaillamment le fardeau. Répands tes grâces sur le pasteur de cette paroisse, à qui tu dois ta splendeur ; que le zèle de la maison de Dieu dévore longtemps son âme si vraiment sacerdotale, et qu'il trouve dans tous les cœurs qu'il sollicite un écho à son inépuisable charité. Répands tes grâces sur tous les fidèles pour qui tu es un centre religieux, afin que, correspondant eux-

1. *Pontifical*, dernière Oraison de la Consécration d'un Autel.

mêmes aux grâces de leur consécration terrestre, ils méritent d'être un jour éternellement consacrés par la gloire et la béatitude des cieux. Ainsi soit-il.

L'ORGUE

L'ORGUE

Discours prononcé en l'église Saint-Godard de Rouen,
le 8 mai 1884,
pour l'inauguration du grand orgue.

Laudate Dominum... in organo.
(PSALM. CL.)

MES FRÈRES,

Vous n'êtes point conviés, dans cette église, à une fête profane qui n'aurait d'attrait que pour vos sens; votre pasteur veut que la solennité de ce jour profite à vos âmes. Voilà pourquoi je suis chargé, humble ouvrier de la parole sainte, de mêler aux flots d'harmonie, que vous prodiguent des artistes éminents, quelques mots d'édification. Je les demanderai au bel instrument que nous inaugurons aujourd'hui. Il est destiné à nous instruire

autant qu'à nous charmer; car l'Église sanctifie les lieux et les objets qu'elle consacre au culte divin; leurs services sont pour nous de pieuses et salutaires leçons. Tout parle dans nos temples : leur élévation, leur profondeur, leurs murs bénis, leurs fières colonnes, le sanctuaire, le tabernacle, l'autel, les ornements des prêtres et des lévites, la table de communion, les confessionnaux, la croix, les images, les lumières, les fleurs. L'orgue aussi a son langage; je vous prie de l'écouter.

I

Le monde est un vaste temple; Dieu l'a créé pour que sa gloire y fût chantée. Et, de fait, l'ensemble des créatures est une musique immense dont les phrases infinies se croisent, s'entremêlent sans se confondre, soumises aux lois du nombre, enchaînées par des rythmes savants, douées d'une admirable variété d'expression. Harmonies de la fixité et du progrès, des ressemblances et des contrastes,

des densités et des rayonnements, de la lumière et des ombres, des lignes et des couleurs, des mouvements et des sons, tout y est, tout pénètre jusqu'à l'intime de nos âmes par la porte des sens. On ne saurait dire lequel est le plus charmé; mais, à coup sûr, l'oreille reçoit sa large part de la musique de la nature. Nous n'entendons pas encore les sons profonds que rendent les sphères conduites par une main invisible sur les cordes de leurs ellipses, ni le concert de leurs mouvements variés, où les dissonances et les retards harmoniques relèvent la beauté de l'accord. Cette sensation est réservée, sans doute, à notre nature transfigurée par la résurrection, et nous révèlera le sens complet de cette parole du prophète : « Les cieux racontent la gloire de Dieu : *Cœli enarrant gloriam Dei.* » Mais à notre portée, déjà, que de voix diverses capables d'émouvoir notre âme, de l'attendrir, de l'étonner, de la terrifier, de la ravir, de la transporter de la sphère étroite qu'elle habite dans les régions sans rivages de l'idéal et de l'infini ! Voix des nuages, voix des montagnes, voix des vallées, voix des plaines, voix des déserts, voix des

forêts, voix des torrents, des ruisseaux, des fleuves et des mers, voix des vivants, vous chantez un hymne dont les strophes, tour à tour grandioses et gracieuses, ravissent nos âmes sans que nous en puissions bien entendre tout le sens, ni comprendre la secrète harmonie. Je prête l'oreille aux grondements de la foudre, aux bruits des cataractes qui tombent du ciel en pleurs, à la chute des avalanches et des torrents, aux rumeurs du vent qui fait chanter, comme les cordes d'une lyre aérienne, les branches des grands arbres, au bruissement des eaux qui cheminent lentement en caressant leurs rives, aux mugissements des flots courroucés qui se brisent sur les roches altières, à ces vagues soupirs de géant endormi que l'on entend sortir de profondeurs d'une mer tranquille, aux cris joyeux, aux vives et douces chansons, aux suaves mélodies, aux bourdonnements, aux murmures des êtres vivants qui, de la plaine, de l'air, des arbres, des brins d'herbe, saluent l'aube naissante et le jour qui s'en va; je tremble, j'admire, je rêve, je m'attendris, je pleure, je m'épanouis. Et pourtant il y a là des nombres

et des relations qui m'échappent; je ne puis dire comment ces sons, ces bruits et ces voix s'accordent ensemble pour toucher mon âme; mais qu'importe, j'ai entendu le grand orgue de la nature.

L'homme y tient sa partie, mes Frères, la plus noble et la plus expressive; ou, plutôt, l'homme domine par son chant, le chant de la création. Il a ses sons, ses nombres, ses rythmes, ses mouvements, ses mesures, ses expressions. Ce ne sont point de pures imitations de la musique du monde, c'est sa création, sa musique à lui, marquée du sceau de sa science, pénétrée de ses sentiments et de ses passions, exprimant ses aspirations. Dans l'ensemble des admirables règles qui gouvernent les voix de l'univers, il a choisi celles qui pouvaient s'adapter à son organe sonore et flexible. La mesure et l'accent ont d'abord assoupli et fait chanter son langage : c'est la poésie, première musique de l'humanité, racontant aux générations antiques leurs grandes et religieuses traditions. Mais l'accent n'offre à la voix humaine qu'un champ d'intonations limité, dont elle se sent pressée de

sortir. L'homme gravit, peu à peu, l'échelle des sons, détermine les stations où sa voix peut se prononcer sans offenser l'oreille, règle les intervalles, phrase les notes, étudie la construction et les renversements de l'accord, apprécie les effets variés des consonnances et des dissonances, combine les mouvements des parties qui chantent ensemble, rythme, mesure, nuance, crée enfin un langage nouveau ; pour l'oreille, sorte de peinture où la mélodie représente le trait et le dessin,—l'harmonie, les perspectives, les couleurs, les ombres, les lointains et les contrastes.

A l'aide de ce langage, l'homme peut exprimer, non l'idée pure, mais les sentiments les plus forts et les plus tendres : la joie, l'admiration, l'enthousiasme, la terreur, la tristesse profonde, la douce mélancolie, l'espérance, l'amour. S'il l'applique au culte de Dieu, il adore, il rend grâces, il implore, il affirme sa foi, livre son cœur et fait pleurer sa misère. Pas n'est besoin que d'autres voix se mêlent à la sienne. Qu'elle chante seule ou qu'elle éclate en chœurs harmonieux, la voix

humaine se suffit et est digne de célébrer la gloire de celui qui veut être béni par toute créature.

Cependant, mes Frères, l'homme a depuis longtemps cherché, hors de lui-même, des secours pour sa voix. Il a emprunté à la nature ses timbres, pour reposer, exciter, soutenir, renforcer son timbre magnifique. Aux vibrations indécises des corps il a imposé les lois qui règlent son organe, et, par le double concours de la science et de l'art, il a obtenu de faire chanter avec lui la matière inerte, dont les sonorités vagues se perdaient dans le concert de l'univers.

L'antiquité musicale n'a point ignoré le mélange harmonieux des instruments et des voix. Un des plus puissants et des plus zélés organisateurs du culte divin, le saint roi David, avait réuni, sous la conduite de précenteurs habiles, des milliers de lévites qui, devant le tabernacle, et, plus tard, dans les parvis du temple, chantaient la gloire et les bienfaits de Jéhova, l'histoire, les combats, les infortunes et les espérances d'Israël. Les psaltérions et les cythares, les flûtes et les hautbois, les tym-

bales et les trompettes sacrées accompagnaient ces chœurs magnifiques, que le peuple écoutait avec ravissement. Lui-même, emporté par le torrent de la musique sainte, mêlait sa grande voix aux hymnes royales et prophétiques dont il répétait les refrains : *Amen ! Alleluia ! Laudate ! Quoniam in sæculum misericordia ejus !* Il y avait des moments d'indicible ivresse, tout à coup interrompus par ce cri des précenteurs : Silence ! — Et les voix se taisaient, et les âmes recueillies, doucement bercées par les sons des instruments sacrés, montaient, montaient vers Dieu, avec la fumée des sacrifices, les vapeurs de l'encens et les vagues de l'harmonie. On comprend les tristesses d'Israël captif au souvenir de ces belles fêtes, et pourquoi il suspendait ses harpes muettes aux saules des rivages babyloniens, plutôt que de chanter des hymnes dont la musique impuissante et déshonorée eût déchiré son cœur.

Israël n'est plus, mes Frères ; mais la famille religieuse, qui a pris sa place sous l'amoureuse conduite de la Providence, est appelée à chanter des faits bien autrement grands que

ceux qui faisaient battre le cœur des enfants de Jacob, et à exprimer des sentiments bien autrement nobles et profonds que ceux qu'exprimait la musique de l'ancien temple. Le temps des espérances est passé ; nous embrassons la réalité promise. Nous croyons et nous confessons l'étrange et sublime épopée du Verbe incarné, qui se cachait jadis sous le voile des figures : nous sommes baignés dans les flots de son sang répandu pour le salut du monde, pénétrés de ses bienfaits, continuellement en présence de sa personne adorable, réellement et substantiellement contenue dans le sacrement de l'autel, invités à nous nourrir de sa chair, après avoir reçu de lui une vie nouvelle, l'inscription de son caractère, les dons de son Esprit-Saint et les pardons de son amour ; nous vivons sous la protection de sa mère et de ses saints, constamment provoqués par leurs exemples à la plus haute perfection ; nous avons la promesse de partager un jour son héritage éternel. Quels *Credo* pour confesser notre foi ! Quels *Alleluia* pour chanter notre admiration, notre reconnaissance et notre amour ! Quels *Miserere* pour nous anéantir,

pauvres pécheurs, devant tant de grandeur et tant de bonté! Quels hymnes, quels psaumes pour mettre nos sentiments en harmonie avec les mystères de notre vocation, de notre vie, de nos destinées chrétiennes ! Rien que la musique céleste, conduite par le divin précenteur, le Verbe fait chair, n'est digne de célébrer la gloire du Dieu des chrétiens.

Cependant, l'Église n'a pas renoncé à faire, ici-bas, un essai des cantiques qu'elle doit chanter au ciel. Dès son origine, à l'époque où elle était obligée de cacher ses mystères sous les sombres voûtes des catacombes, elle mêlait timidement ses chants à ses prières. Peu à peu sa voix s'est affermie, et, quand il lui fut permis de la faire entendre en des temples respectés, elle créa son chant liturgique, musique grave et sévère, dont la tonalité, les modulations et le rythme se distinguent des tonalités, des modulations et du rythme profanes, comme les temples des édifices vulgaires. Sans répudier le concours d'un art trop souvent prodigué à des plaisirs sensuels, mais qu'elle peut sanctifier, l'Église tient à son chant, parce qu'il demeure la plus

sincère et la plus touchante expression du sentiment religieux.

L'Église chante, et, conformément aux traditions sacrées, elle invite la nature à joindre ses voix aux voix humaines pour grandir le concert de la famille chrétienne. Comme elle a son chant propre, elle a ses instruments à elle, instruments déplacés et mal à l'aise, partout ailleurs que dans ses temples. Au dehors, c'est la cloche dont les timbres fondus ensemble et diversement ébranlés murmurent, autour d'une note principale, comme une infinité de sons ressemblant aux rumeurs qu'on entendrait sortir de la nature, si l'on pouvait se placer à une hauteur d'où on les percevrait comme un seul bruit; la cloche, voix tour à tour joyeuse et plaintive, se répandant autour du temple, pour y convier les fidèles qu'il attend. Au dedans, c'est l'orgue. Je dis l'orgue, mes Frères, car il est bien entendu que nous ne tenons pas compte de ces monstres de cuivre qui ont fait invasion dans les chœurs de nos églises, et qui, bien loin de soutenir et de soulager les voix, les excitent à des mugissements désespérés. Je ne

hais pas ces honnêtes instruments et ne leur veux aucun mal ; je me contente de souhaiter que leurs mœurs s'adoucissent, jusqu'à ce que l'orgue les ait remplacés partout. Instrument multiple, dont les sons distincts se produisent et se marient selon les lois que l'homme a extraites de la musique universelle, pour les appliquer à son chant, l'orgue était informe, maigre, monotone à ses commencements ; il a suivi les progrès de notre architecture religieuse, et, à l'époque où le génie chrétien anima la pierre, l'épanouit en fleurs, la fit monter vers le ciel, svelte, robuste et fière comme les grands arbres des forêts, à l'époque où nos cathédrales imitèrent ces temples de verdure que la nature remplit de si profondes et de si douces voix, l'orgue y entra, vaste, puissant, riche de sons et d'harmonie, chargé par l'Église de représenter, au culte divin, la musique du monde soumise à nos lois. Il ravissait les pieuses générations du moyen âge ; mais, depuis, quels admirables perfectionnements lui ont assuré sur tous les instruments une incontestable royauté. Merci au travail intelligent, je dirai presque au

génie, des artistes qui lui ont fait cette gloire.

L'orgue est debout entre le ciel, dont il semble attendre les inspirations, et la terre qu'il va faire chanter. Aucun instrument n'a son aspect imposant; aucun ne l'égale en étendue, en éclat, en puissance. Une multitude de voix sortent l'une après l'autre, ou toutes ensemble, de son vaste sein. On n'y entend point ces sons qui se passionnent sous les mains frémissantes de l'artiste et enfièvrent les sens; car il faut que l'âme tranquille se dégage de son enveloppe charnelle, pour monter vers Dieu par la prière. Mais que de bruits mystérieux, que de voix fortes, tendres, solennelles et charmantes! Sourds grondements de l'orage, mugissements de la tempête, profonds soupirs des âmes en peine, accents guerriers, mélodies tremblantes de la pastorale, cantiques célestes, écho lointain des chœurs angéliques, voix humaines, timbre frais, notes perlées, chansons pétillantes des oiseaux, j'entends tout cela; j'entends jusqu'aux bruits vagues et indécis de la nature, représentés par des dissonances fixes qui accompagnent timidement le son normal et se

laissent absorber par lui. Toutes ces richesses chantantes sont sous les mains d'un seul homme, dont l'âme passe en chaque jeu qui s'ouvre pour recevoir ses inspirations.

Orchestre sacré, je voudrais que l'on écrivit sur ton frontispice ces paroles du poète :

« Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum.... »

« Là, il y a une âme divine et une bouche qui va dire de grandes choses. »

Entendez-vous, Messieurs les artistes ? — L'orgue n'est point fait pour cette musique frivole qui trouble le recueillement et emporte l'âme, dans un torrent de distractions vulgaires, loin du Dieu qu'elle est venue adorer ; l'orgue ne se prête pas à ces compositions sensuelles, énervantes, presque lascives, qui s'emparent de la partie inférieure de l'être humain et éveillent en elle des passions qu'il faut laisser dormir en présence du tabernacle ; l'orgue répugne à ces harmonies tourmentées, dont les tours de force cherchent à surprendre l'attention, à produire l'étonnement et à donner en spectacle l'habileté d'un homme,

quand il faudrait ne penser qu'à la grandeur de Dieu. Libre à vous de prêter aux fêtes mondaines le concours de votre talent ; mais vous ne devez pas en apporter ici le souvenir, ni condamner l'instrument sacré, d'où ne doivent sortir que de religieux accents, à subir le contact de vos mains émues par de profanes réminiscences. Si l'orgue pouvait parler, il vous dirait : — Respectez-moi. Pour tout ce qui est d'un style pur, grave, large, profond, élevé, capable de toucher et d'attendrir, de faire couler de pieuses larmes, d'exciter à de saintes pensées, de soulever les âmes vers Dieu, je suis prêt à vous obéir ; mais tout autre style m'outrage et me déshonore ; car ma bouche aux mille voix ne peut dire que de grandes choses ; soyez l'âme divine qui me les inspire.

Oui, Messieurs, soyez les âmes divines de l'orgue : âmes formées à l'étude de ces grands maîtres, dont la religion a sanctifié le génie ; âmes ouvertes, par une vie honnête et pure, aux inspirations du ciel ; âmes pleines de foi et de sentiments chrétiens, sachant comprendre l'esprit de nos fêtes, interpréter nos

mystères et les traduire de manière à ce qu'ils soient plus respectés et plus aimés. Faites de nos temples les sanctuaires du beau et du saint ; de l'orgue le porte-voix de la création chantant la gloire de son auteur ; le pieux suppléant et le religieux excitateur du peuple chrétien, et, s'il se peut, un écho de la musique céleste.

Et vous, mes Frères, ne demandez pas à l'instrument béni ce qu'il ne peut vous donner sans trahir son office : une distraction pour vos âmes errantes et ennuyées, un passe-temps pour les heures que vous trouvez trop longues devant Dieu, des motifs que votre mémoire salue en passant d'un air de connaissance, des regains de vos plaisirs mondains. Ne prenez pas, en l'écoutant, ces attitudes de *dilettante* qui peuvent être une flatterie pour les maîtres de maison dont vous ornez les fêtes, mais qui deviennent une impertinence en présence du Maître divin, dont le temple est une maison de prières. Gardez pour le monde vos délicatesses et vos exigences musicales, et venez prendre ici des leçons de culte divin.

II

L'orgue chante pour vous apprendre à chanter ; pour vous inviter à joindre l'harmonie plus noble et plus expressive de vos paroles à l'harmonie des sons. Il accompagne, il soutient, il prolonge vos prières et vos cantiques, mais il ne les remplace pas. Si, lorsque vous assistez à nos offices, vous étiez constamment absorbés dans la contemplation des choses divines, je vous pardonnerais de vous taire ; mais, la plupart du temps, votre religion paresseuse se borne à des lectures superficielles, au-dessus desquelles voltige votre imagination préoccupée de toute autre chose que de Dieu et de son culte. Pourquoi ne pas prendre part à nos chants sacrés ? Ne savez-vous pas que la grande voix du peuple force les portes du ciel, et qu'il n'est pas de spectacle plus édifiant et plus entraînant que celui d'une assemblée chrétienne ébranlant les voûtes d'un temple par les cris enthousiastes de sa

foi et de son amour ? Il est vrai que l'habitude a imposé à la plupart des fidèles un silence craintif et presque honteux, comme si c'était une indécence de faire entendre sa voix dans une église; mais, cette habitude, je la réprouve, au nom des plus raisonnables et des plus saintes exigences du culte extérieur. Vous êtes ici pour prier quand on prie, pour chanter quand on chante. Ne dites pas que cela vous est impossible. Lorsqu'il s'agit d'apprendre et d'exécuter ces mélodies en vogue que le monde aime à entendre et à applaudir, vous avez une mémoire heureuse, une voix superbe, et, parfois, du sentiment plus qu'il n'en faut. Appliquez ces ressources à nos psaumes, à nos hymnes, à nos cantiques d'église, et venez les chanter à pleine voix et à plein cœur. Personne ne vous applaudira ; mais Dieu saura bien vous récompenser du concours que vous donnerez à la splendeur de son culte.

Mes Frères, il est une autre leçon que nous donne l'instrument sacré. Nous pourrions l'appliquer à toute société où doit régner l'ordre et l'harmonie. Instrument multiple, l'orgue obéit aux inspirations et au toucher

d'un seul artiste. Si tous ses jeux avaient une volonté et étaient libres de parler suivant leur fantaisie; s'il était permis à plusieurs virtuoses de s'emparer de ses claviers et d'y faire entendre, en même temps, leurs élucubrations musicales, quelle horrible cacophonie! C'est pourtant ce qui arrive dans les sociétés humaines. L'orgue bien compris pourrait peut-être nous dire quel régime convient le mieux au gouvernement des choses de ce monde... Mais n'insistons pas sur ce point délicat et rentrons dans le temple.

Quand les chants se taisent, et quand l'orgue seul remplit l'église de sa religieuse harmonie, il nous invite à rentrer en nous-mêmes et à nous considérer comme des orgues vivants dont tous les jeux doivent chanter la gloire de Dieu. Trop souvent, notre vie intérieure ressemble à une assemblée tumultueuse de mélomanes où chacun joue selon son caprice, et nos actes se heurtent comme autant de sons discordants. C'est un désordre. Nos facultés, nos vertus, nos passions elles-mêmes, sont autant de voix qui, semblables aux jeux de l'orgue, doivent se mettre d'accord dans le

concert spirituel de notre vie. Quel que soit le registre que nous tirions, il faut que la gloire de Dieu soit chantée! *Omnia in gloriam Dei facite*. Notre esprit doit chercher Dieu, connaître Dieu, croire en Dieu, penser à Dieu; notre volonté doit se soumettre à ses saints commandements, estimer ses conseils, suivre ses inspirations ; notre cœur doit l'aimer et aimer en lui toutes choses. Nos vertus naturelles, affermies par une longue pratique du bien, seront comme des jeux de fond qui soutiendront les modulations des voix célestes : la foi, l'espérance et la charité. Semblables aux jeux de mutation dont les dissonances timides, en se laissant absorber par le son qu'elles accompagnent, lui donnent plus de force et d'expression, nos passions réglées par la raison et par la grâce de Dieu feront mieux ressortir la puissance et l'éclat de nos saintes habitudes. Et, ainsi, s'accomplira en nous ce vœu du Psalmiste : « Mon âme, bénis le Seigneur et que tout ce qui est en moi chante son nom sacré : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.* »

Étendons ce vœu, mes Frères, et considé-

rons-nous tous ensemble comme un orgue sublime animé du même souffle de vérité et de charité, et traduisant les inspirations d'une âme vraiment divine. C'est à l'Église, surtout, qu'il faut appliquer cette parole du poète :

« Cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum.... »

L'artiste suprême, le Verbe incarné, Jésus-Christ fait parler les grandes voix de son orgue humain, les vertus et les œuvres de son Église, selon les règles éternelles qu'il a proclamées pendant les jours de sa chair. Le gouvernement paternel des pasteurs, l'humble soumission des fidèles, la science des docteurs, le dévouement des apôtres, la force des martyrs, l'inflexible justice, l'humilité, le détachement des confesseurs, la pureté des continents et des vierges, les admirables langueurs et les amoureux soupirs des contemplatifs, les universelles adorations de la foi, les innombrables manifestations de la charité fondant tous les cœurs et poursuivant toutes les misères, la fière résistance et le triomphe de toutes les

forces vives au milieu des persécutions : voilà la musique de l'Église. Quel concert magnifique ! Il remplit les espaces et les temps. L'immense variété des tons, des modulations et des mouvements, n'y détruit point l'unité harmonique, au contraire, elle la rend plus majestueuse et plus éloquente. Il faut ne rien comprendre à la musique des âmes pour n'être pas touché de ce concert et n'y pas reconnaître le jeu d'un artiste divin. Cependant, que d'âmes rebelles à sa sublime harmonie ! Pourquoi cela, mes Frères, oui, pourquoi ? Ah ! c'est notre faute. Nous sommes cause de l'indifférence et des mépris que condamne notre foi, en faisant entendre, trop fort et de trop près, les dissonances de nos vices et de nos péchés. Prenons garde : à force de détonner, nous lasserons la patience du Maître et nous pourrons être répudiés, comme ces jeux usés dont on ferme à jamais le registre, parce qu'ils ne parleraient que pour troubler l'harmonie. Le Christ ne veut dans son instrument divin que des voix dociles et concordantes. Rajeunissons donc nos vertus, rectifions nos œuvres et rendons-nous dignes de chanter au concert

du temps, pour nous préparer à l'éternel concert des cieux.

Et maintenant, orchestre sacré, la parole est à toi. Fais-nous entendre tes voix profondes, tes voix suaves, tes voix tendres, tes voix tremblantes, tes voix plaintives, tes voix joyeuses, tes voix éclatantes, tes voix d'homme et tes voix d'ange. Remplis d'abord ton devoir envers ceux à qui tu dois d'être si grand et si magnifique. Salue le Pasteur de cette église ; dis à tous, aujourd'hui, demain. toujours, combien il est doux, aimable, dévoué à la gloire de Dieu, à l'édification et au salut des âmes. Tes plus beaux chants ne valent pas les harmonies de sa vie sacerdotale ; les artistes qui tourmentent tes claviers sont moins savants et moins habiles qu'il ne l'est sur les claviers de son orgue spirituel : la religieuse paroisse à laquelle il sait si bien faire chanter les hymnes de la charité et de la piété chrétienne. Remercie l'âme généreuse qui se console de ses peines par des bienfaits et t'a donné tant et de si belles voix. Elle se cache, mais les accents pénétrants de ta reconnaissance sauront bien la trouver au milieu de la foule pour la féliciter

et la bénir. — Chante pour elle, et, après cela, chante pour la nature, chante pour le ciel, chante pour nous. Touche nos cœurs, excite notre religieux enthousiasme, soutiens nos voix, fais-nous chanter, apprends-nous à faire chanter notre vie, répète-nous, sans cesse, cette invitation du Psalmiste : « Louez le Seigneur sur l'orgue : *Laudate Dominum in organo.* »

NOCES D'OR

DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

NOCES D'OR

DE LA SOCIÉTÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Discours prononcé dans la Métropole de Paris,
le 6 mai 1883.

Simile est Regnum Cœlorum grano sinapis quod accipiens homo seminavit in agro suo; quod minimum quidem est omnibus seminibus; cum autem creverit, major est omnibus oleribus et fit arbor.
(S. MATTH., cap. XIII, v. 31 et seq.)

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR[1],
MONSEIGNEUR[2],
MESSIEURS,

Le Sauveur disait à ses disciples : « Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de sénevé que l'homme prend et sème dans

1. Son Éminence le Cardinal Guibert, archevêque de Paris.
2. Monseigneur Richard, coadjuteur de Paris.

son champ. C'est la plus petite de toutes les semences. Mais lorsqu'elle grandit, elle s'élève au-dessus de toutes les plantes qui l'entourent et devient un arbre. » Dans cette parabole, Jésus-Christ prophétisait les prodigieux accroissements de son Église, si petite et si humble en ses commencements, aujourd'hui si vaste et si glorieuse. On peut l'appliquer à toutes les grandes œuvres où s'écoule la vitalité de l'Église, et en particulier à la Société charitable dont nous célébrons présentement les Noces d'Or. Elle ne prévoyait pas, certes, les magnifiques développements qu'elle devait prendre dans le monde entier, lorsque, réduite à un petit nombre de jeunes gens, elle s'essayait à vivre. Mais, cinquante années se sont écoulées depuis son origine, et maintenant le grain de sénevé est devenu un grand arbre.

« *Jubilemus Deo!* Chantons à Dieu notre joie! » Tel est le cri de votre cœur, Messieurs, après ce cinquantenaire de généreux efforts et de faveurs divines. Ce cri fait tressaillir dans la tombe où ils dorment, ou plutôt dans les cieux où ils vous ont précédés, les milliers

de justes qui ont appartenu à votre Société. « Nous avons assurément une Conférence en Paradis, écrivait Frédéric Ozanam, car plus de mille des nôtres, depuis vingt ans que nous existons, ont pris le chemin d'une vie meilleure[1]. » Et combien depuis cinquante ans! Le ciel et la terre sont donc en fête. C'est bien, réjouissez-vous, faites votre jubilé! *Jubilate Deo!* Vous avez mille fois raison; car votre Société est grande et sainte, dans son but et ses moyens, et Dieu l'a consacrée pendant un demi-siècle par d'admirables bénédictions. C'est ce que je me propose de vous rappeler dans ce discours pour votre édification et votre encouragement.

1. Lettre au R. P. Pendola, 18 juillet 1853.

I

Au soir d'un des jours de mai de l'année 1833[1], sept jeunes gens, réunis dans le bureau d'un journal catholique, invoquaient l'Esprit-Saint, et s'associaient pour fonder ce qu'ils appelèrent une *Conférence de Charité* placée sous le patronage de saint Vincent de Paul. Leur intention n'était pas de discourir sur la nature, les mérites et les actes de la

1. C'est, d'après la *Vie d'Ozanam*, écrite par son frère, dans le bureau de la rédaction de la *Tribune catholique*, *Gazette du Clergé*, rue du Petit-Bourbon-St-Sulpice, 18, que se tint la première réunion, composée de MM. Bailly, propriétaire et principal rédacteur du journal, Paul Lamache, Félix Clavé, Auguste Le Taillandier, Jules Devaux, Frédéric Ozanam et François Lallier, étudiants, — auxquels vint se joindre, à la troisième réunion, M. Gustave Delanoue.

D'après une autre version, que nous tenons d'un des témoins et membres de cette première réunion, elle aurait eu lieu dans le domicile même de M. Bailly, 4, place Saint-Sulpice, et aurait été composée de MM. Bailly, Ozanam, Le Taillandier, Lamache, Chorand, Lallier, Delanoue et Devoille. M. Félix Clavé ne serait venu que plus tard.

grande vertu qui devait leur servir de point de ralliement, encore moins de discuter sur les divers moyens d'améliorer le sort de la classe pauvre. Attristés et fatigués des luttes et des controverses dans lesquelles ils s'étaient précédemment engagés pour défendre leur commune foi, ils cherchaient le repos de leur âme dans l'union des mêmes pensées et des mêmes aspirations chrétiennes, ils sentaient le besoin d'une amitié fortifiante qui les soutînt dans la pratique de leurs devoirs religieux, contre les périls de l'isolement.

« *Væ soli !* Malheur à celui qui va seul! » dit l'oracle divin. Malheur surtout au jeune chrétien qui, dans un siècle dont les agitations ont ébranlé l'édifice sacré des croyances, se trouve abandonné à lui-même, en ces grands milieux où l'erreur heurte à chaque instant sa foi mal affermie, où la corruption des mœurs offre à ses appétits de continuelles amorces, où le chassé-croisé de mille vies qui s'ignorent entre elles lui permet de cacher les écarts de sa liberté fougueuse. S'il n'est doué d'un de ces tempéraments exceptionnels contre lesquels tous les traits s'émoussent, et chez

lesquels la lutte surexcite et affermit la résistance, s'il n'est fortifié par une de ces grâces privilégiées que Dieu n'accorde, d'ordinaire, qu'à de hautes vocations, c'en est fait de sa foi, de sa vertu, de sa religion.

Ils comprenaient cela, les parents chrétiens qui, il y a cinquante ans, n'envoyaient qu'en tremblant leurs enfants à Paris, encore tout ému par une nouvelle révolution, pour y chercher, avec le complément de leur instruction, la clé des carrières libérales; et les fondateurs de votre Société, Messieurs, brusquement transportés, d'un foyer tranquille où la religion était honorée, dans la ville tumultueuse où toutes les institutions créées pour la jeunesse chrétienne avaient subitement disparu, sous le souffle de 1830, se sentaient plus exilés que les fils d'Israël sur les rivages Babyloniens, et se demandaient tristement si leur défiance, leur réserve, leur résolution de bien faire, malgré tout, pourraient longtemps les soutenir contre les faiblesses du respect humain, et les préserver de la contagion des mauvais exemples.

Dieu permit qu'ils se rencontrassent dans

des réunions qui n'avaient pour but que de stimuler chez eux l'amour du travail. De leur contact jaillit le dessein d'une fédération chrétienne appliquée à la défense de la foi. Mais les orages de la discussion sans entamer leur croyance en troublaient la sérénité. Pourquoi, tout en restant sur la brèche pour combattre les ennemis de l'Église, ne formeraient-ils pas une Société exclusivement composée d'amis chrétiens et toute consacrée à la charité? N'était-il pas temps de joindre l'action à la parole, et d'affirmer par des œuvres la vitalité de leur foi? — Tel était le désir qu'exprimait Le Taillandier et surtout Frédéric Ozanam. Ce désir devint bientôt une réalité.

Nos jeunes chrétiens n'étaient plus seuls. Ils se connaissaient, ils s'aimaient, ils pratiquaient ensemble leurs devoirs religieux, ils se soutenaient et s'édifiaient mutuellement. N'eussent-ils obtenu que ce résultat: de conserver leur foi, d'affermir en leur âme les précieuses résolutions de la liberté chrétienne, d'assurer à leur vie religieuse le plein exercice de ses droits et de ses devoirs, leur Société

eût pu s'appeler grande et sainte. Mais, convaincus qu'ils avaient besoin de Dieu pour cimenter leur union et persévérer dans le bien, trop délicats pour lui demander sa grâce sans rien lui donner, trop intelligents pour ne pas comprendre que la foi s'impose avec plus d'autorité quand elle se manifeste par le dévoûment, trop jaloux de l'intégrité de leur vertu pour ne pas la couvrir d'une haute protection, ils résolurent de servir Jésus-Christ dans ses pauvres et de mettre leur foi, leurs affections, leurs mœurs, leurs travaux, leur vie tout entière sous la sauvegarde de la charité. C'est par là, Messieurs, que votre Société vraiment grande et sainte en ses germes l'est devenue davantage en son large et magnifique épanouissement. C'est sur ce point que je vous demande permission d'insister.

Les intentions de vos fondateurs étaient pures; on vous a prêté depuis des ambitions humaines, et vous avez répondu par des faits qui, tous, nous révèlent un but éminemment moral, social et religieux, tendant, par un ensemble de services désintéressés, à la triple réconciliation du pauvre avec la

vie, du pauvre avec la société, du pauvre avec Dieu.

La vie est le bienfait suprême autour duquel se groupent les dons de Dieu, si grand bienfait que nous oublions parfois, pour en jouir à notre aise, celui de qui nous la tenons. Se sentir vivre, sans secousses et sans heurts douloureux, donner la vie, voir prospérer autour de soi la vie qu'on a donnée, c'est de toutes les félicités la plus désirable et la plus chère. Étrange mystère! La vie, un si grand bien, peut devenir tout à coup un grand mal, lorsque la misère se tient à toutes ses portes. Comment voulez-vous que l'homme, condamné à de perpétuelles privations, frappé dans tous les siens, tourmenté par l'instinct puissant de sa conservation, et ne rencontrant pour y répondre que le vide, non pas le vide de la jouissance, mais le vide du nécessaire, n'ayant en spectacle que les souffrances de sa famille, comment voulez-vous que l'homme ne se laisse pas choir sur les pentes du désespoir, et ne crie pas avec un illustre misérable : « Malheur au jour qui m'a vu naître! Malheur aux entrailles qui m'ont porté! Malheur à moi qui

n'ai fait des vivants que pour faire des misérables! » Et voilà pourtant où en arrive le pauvre. Impuissant à chasser la misère qui contredit à la vie, il hait sa vie et la porte comme un fardeau maudit; il voudrait voir sa maison dépeuplée, plutôt que d'y entendre sans cesse les gémissements de la faim; il fait avec sa conscience d'abominables compositions, pour ne pas multiplier le don chétif qu'il ne peut alimenter à son foyer; il profane les saintes lois du mariage, il s'oublie dans des unions sans pudeur et sans vertus, tant il a peur d'en recueillir les fruits douloureux; enfin, il hait la vie, il est dégoûté de la vie. Faites appel à son courage, à son honneur, à ses devoirs, il ne vous écoutera pas. Dites-lui que sa souffrance a été bénie et que Dieu la récompense quand elle a été généreusement acceptée, il ne vous comprendra pas. Vos avertissements et vos conseils tomberont, comme du fiel, sur son cœur endolori et ne feront que le rendre plus haineux et plus désespéré.

Mais répandez sur lui la rosée salutaire de l'aumône; qu'une main bienfaisante comble

le vide du nécessaire qui le désespère ; qu'un secours énergique le soutienne à l'heure des grandes calamités de la maladie et du chômage ; qu'une protection intelligente dirige son travail et ses affaires ; qu'on le rassure par de délicates précautions contre les éventualités qu'il redoute ; mais, encore, qu'on recueille ses enfants, qu'on les élève, qu'on les instruise ; alors les bons instincts se réveillent, l'intelligence du devoir sort des ombres de la passion, sa vie redevient un bienfait et, bien qu'il ne puisse se procurer que les austères jouissances du travail, le pauvre se réconcilie pourtant avec le don de Dieu. C'est le premier service désintéressé que lui rend la charitable Société de Saint-Vincent-de-Paul.

Il en est un autre plus élevé et plus glorieux, c'est la réconciliation du pauvre avec la société. Comme la misère fait haïr la vie, elle fait haïr aussi la société ; parce que, dans la société, le pauvre rencontre, à chaque instant, des contrastes qui l'offensent, l'insultent, l'écrasent, ne serait-ce qu'en faisant plus vivement saillir ses humiliations et ses souffrances. Non seule-

ment l'insolence du luxe et la scandaleuse prodigalité du plaisir, mais la richesse laborieuse, mais l'honnête aisance dans la tranquille médiocrité lui apparaissent comme autant de défis jetés à sa vie obscure et tourmentée. Les satisfaits oublient sans peine qu'il y a sous leurs pieds des abîmes où grouillent des légions de déshérités; les sages à qui rien ne manque philosophent à leur aise sur l'inégalité des conditions, mais le pauvre n'oublie rien; le pauvre n'a ni le temps ni le courage de philosopher. Il voit, et ce qu'il voit, il ne se l'explique que par un caprice du destin, s'il croit au destin, ou par l'injustice des hommes, s'il ne lui reste plus même ce dernier travestissement de la foi : la superstition. Du fond de sa vie désolée, il se prend donc à haïr ceux qui furent mieux partagés que lui, il convoite leurs biens, il médite leur ruine, et se tient prêt aux hideuses débauches de la force et de la violence. — Qui le guérira de cette haine ? Qui en arrêtera les redoutables manifestations ?

La bienfaisance publique ? — Elle ne lui fera pas défaut, je l'accorde. Mais facilement

le pauvre se persuadera qu'il a droit à tout ce qu'elle fera pour lui, parce qu'il est d'emblée un de ses administrés. Mais la bienfaisance publique, parce qu'elle est une administration, ne s'approchera du pauvre qu'avec des formalités gênantes et des allures de protection hautaine, qui ne diminueront rien de la distance à laquelle il se trouve rejeté. Dût-il en recevoir une complète assistance, il lui resterait encore quelque chose au cœur contre la société qui ne lui envoie que de loin les rognures de sa prospérité. Ce que le pauvre redoute par-dessus tout, c'est l'isolement, l'indifférence, l'oubli, le mépris, les apparences même du mépris. Il déteste moins à causé de ses privations qu'à cause de ses humiliations. Son cœur parle souvent plus haut que ses appétits, et il veut être dans le monde quelque chose de plus qu'un animal gênant à qui l'on jette un morceau de pain pour l'empêcher de mordre. Enfin, il veut avoir avec le riche des rapports qui l'honorent. N'est-ce pas son droit sacré ? Honte à ceux qui bornent les relations sociales à l'échange grossier de la matière. Le pauvre peut échanger avec le riche le plus pré-

cieux des trésors, le trésor de son cœur, rempli d'un amour reconnaissant, d'autant plus fort et fidèle qu'il faudra s'abaisser davantage pour venir le chercher.

Dieu soit béni ! Messieurs, cette noble exigence, ce droit sacré du pauvre ont été compris. Il lui fallait des amis respectueux et dévoués. Ces amis, depuis cinquante ans, la charité les multiplie parmi vous, et les réunit dans la commune pensée d'honorer le pauvre comme il doit et veut être honoré. Les conférences se rassemblent, non seulement pour donner de loin une aumône que chaque membre détache de son superflu, de son utile, de son nécessaire, mais pour épargner au pauvre l'humiliation de la mendicité, pour la prévenir, en distribuant à chacun le travail de l'assistance personnelle. Ils descendent tous des hauteurs de la science, du rang et de la fortune, ces chrétiens, et comme les pieux rois qui, jadis, offraient dans la grotte de Bethléem leurs présents et leurs hommages au divin roi des pauvres, ils viennent apporter, eux, dans de chétives et obscures demeures, avec le modeste secours de leur collecte, l'hommage désintéressé d'un

cœur ami Le pauvre, étonné de cette honorable condescendance, sent s'apaiser les flots de haine et de colère qui depuis longtemps tourmentent son cœur; il écoute les bonnes paroles qui l'encouragent, les salutaires conseils qui doivent diriger son travail et sa vie; il presse dans ses rudes mains les mains amies qui se tendent vers lui; et il aime mieux cela, croyez-le bien, que l'odeur des bureaux, les formalités de l'enregistrement, le bruit des appels, et cela le réconcilie avec la société qu'il avait prise en horreur.

Tout n'est pas fini cependant; le pauvre couve au fond de son cœur une haine plus hideuse et plus funeste que celle dont je viens de parler, la haine de Dieu; haine sacrilège, j'ai longtemps cru qu'elle était le privilège des anges foudroyés et des orgueilleux révoltés, mais j'ai été douloureusement détrompé depuis que j'ai vu de près la fureur impie des misérables, et que j'ai entendu leurs blasphèmes et leurs malédictions. O mon Père des cieux, vous que j'ai toujours trouvé si aimable, même quand vous me faisiez sentir les coups de votre justice, vous dont j'ai toujours

baisé les mains, même quand elles étaient armées de verges et de fléaux! O douce et chère providence qui vous penchez à chaque instant sur le monde et le remplissez de vos biens! O Dieu dont la nature chante par mille et mille voix les libéralités infinies! Le pauvre vous hait! Il vous hait: non pas à la manière des esprits superbes qui, dans l'enivrement de leur propre grandeur, croient pouvoir triompher de la vôtre et vous traiter en ennemi, non pas à la manière des cœurs corrompus, dont vous troublez, par le remords, les plaisirs infâmes, il vous hait comme un opprimé un tyran, comme une victime un bourreau, il vous hait et vous blasphème.

« Dieu est bon? c'est un mensonge, dit-il, un mensonge inventé par les satisfaits. O Dieu, si tu es bon, est-ce que je ne le saurais pas? Est-ce que tu n'aurais pas consolé depuis longtemps mon cœur meurtri, et rempli le vide affreux de mon existence? Tu fais jaillir à mes côtés la richesse et la joie, et tu dépeuples ma vie. Ta main de fer me broie sans pitié. Moi, ma femme et mes enfants, nous sommes les tristes jouets de ta capricieuse fu-

reur ; et il faut que je t'adore, que je t'aime, que je te bénisse ? Non, je ne le puis pas. » — Et le pauvre maudit. S'il se tait, c'est qu'il a perdu même la foi des réprouvés, et que, en regardant le ciel, il n'y voit plus que le néant.

Pardonnez-moi, Messieurs, je viens d'attrister vos cœurs chrétiens, mais le mien est plein de courroux, non pas contre le pauvre dont je respecte le malheur, mais contre les monstres qui ont enlevé à sa misère tous les refuges divins ouverts devant elle. On a corrompu le pauvre par des systèmes abjects et des théories meurtrières, devenues l'enseignement des masses ; on a dit de Dieu qu'il se tenait immobile dans la perfection d'une nature égoïste; on a dit de Dieu qu'il n'était pas ; on a dit de Dieu qu'il était le mal ; on a dit de la foi qu'elle était une faiblesse d'esprit et un entraînement superstitieux du cœur ; on a dit de la prière qu'elle était un acte stérile et qu'elle offensait la dignité humaine ; on a dit de la souffrance qu'elle était un non-sens, sans mérite et sans vertu pour des jours meilleurs ; on a dit du bonheur qu'il ne se trouvait que dans les jouissances passagères de cette terre ; enfin,

on a dit des absurdités et des infamies qui sont descendues dans le cœur du pauvre et ont fait de lui un impie.

Il était temps que vous vinssiez, Messieurs, car la bienfaisance, la plus féconde en ressources et la plus sagement administrée, ne peut remédier à un pareil malheur. Du reste, ce n'est ni sa prétention ni son but. Il fallait donc un ministère dont le but suprême fût la réconciliation du pauvre avec Dieu. C'est le vôtre, Messieurs. Son action est d'autant plus sûre que, n'étant point revêtus de la dignité du sacerdoce, vous ne heurtez pas les préjugés du pauvre qui ne peut vous accuser de faire un métier. Par le double hommage de l'aumône et de l'amitié, chaque visiteur du pauvre acquiert le droit de parler en chrétien et de faire appel à ce caractère sacré qu'aucune infortune, aucun crime ne peuvent effacer, même chez les plus misérables des hommes. Tout à l'heure le pauvre était injuste, mais une voix amie saura calmer l'orage de ses blasphèmes. « Cher ami, dira-t-elle, comment voulez-vous que Dieu vous bénisse si vous le maudissez, priez-le plutôt,

il se laissera toucher et répandra sur vous la rosée de ses dons. Ne vous plaignez pas de ses coups; car, hélas! qui donc n'a pas mérité, ne serait-ce qu'une fois dans sa vie, que Dieu le châtie? Vous avez le cœur bien gros, parce qu'il vous semble que votre Père des cieux vous traite plus durement que les autres; mais son propre Fils, son Fils éternel et bien-aimé, est-ce qu'il l'a épargné ? O mon ami, vous êtes pauvre, mais plus pauvre que vous était ce Jésus-Christ qui naquit dans une étable et n'avait pas une pierre où reposer sa tête; vous souffrez, mais plus que vous a souffert cet adorable Sauveur dont le corps n'était qu'une plaie et qui mourut pendu à un gibet entre deux scélérats, trahi par ses amis, maudit par son peuple, et abandonné par le ciel. Il était le Fils de Dieu, et vous êtes le fils d'un pécheur; il était innocent, et vous êtes coupable. Écoutez encore, ô mon ami, écoutez ces paroles tombées d'une bouche divine : Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux; bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés; un moment de souffrance nous prépare une éternelle gloire; la

douleur est une plante amère que Dieu bénit et transforme pour en tresser la couronne immortelle des cieux. »

Il se peut, Messieurs, que le pauvre résiste à vos touchantes exhortations, mais souvent son cœur s'émeut et ses bons sentiments éclatent ensemble par des paroles naïves et délicates comme celles d'un malheureux qui disait à son visiteur : « Oh! oui, Monsieur, j'ai été bien coupable, et Dieu est bien bon, puisqu'il a pris pour venir à moi votre bonne figure. »

Réconcilier le pauvre avec Dieu, avec la société, avec la vie, voilà donc, Messieurs, le but de votre charitable ministère. Si c'est là ce qu'on appelle des ambitions humaines, il serait à désirer que tous les cœurs en fussent remplis.

Vos moyens sont à la hauteur de ces ambitions.

II

« Ce n'est pas assez à l'homme de bien, dit Bossuet, de ne vouloir que ce qui est juste. Il craint de corrompre ses innocents desseins. Il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : Tu poursuivras justement ce qui est juste : *Juste quod justum est persequeris.* »

Telle est votre devise, bien qu'on vous ait accusés de tendre à votre but par une action souterraine, des pressions illicites, et des engagements intéressés, enfin, de former entre vous une société de franc-maçonnerie cléricale et jésuitique. Les faits répondent énergiquement à cette bouffonnerie ; comme ils proclament l'excellence de votre but, ils proclament également l'excellence de vos moyens, leur loyauté, leur générosité, leur sainteté, car ces moyens sont la publicité d'action, la liberté de coopération, l'esprit de foi et l'amour chrétien.

Qu'on cherche les ombres et le secret; qu'on s'entoure de mystère, qu'on crée des signes cabalistiques, qu'on invente des initiations étranges, propres à étonner et à séduire les esprits faibles, quand on veut faire le mal, cela se conçoit. C'est lâche; mais tout être assez sot ou assez dépravé pour s'engager dans l'apostolat du mal commence toujours par une lâcheté. Nous ne mépriserons jamais assez ces sociétés rampantes, qui attendent, pour nous dire ce qu'elles veulent, les jours de trouble et de confusion, pendant lesquels tout ce qui est bon, juste et saint, se trouve livré à la brutalité des passions déchaînées; ces sociétés qui recherchent la protection des ombres, se couchent à terre pour échapper à la vigilance des gardiens du droit, dépravent le langage pour couvrir leurs desseins, et ne se montrent hardies que lorsque leurs trahisons ont miné les pouvoirs qu'elles veulent abattre et corrompu les peuples qu'elles veulent asservir. Toute société qui se respecte, toute société qui prétend entrer dans la vie publique doit agir publiquement.

Or, Messieurs, ce qui nous frappe d'abord

dans votre ministère, c'est la publicité d'action. Votre Société a cinquante ans de vie, d'une vie publique, manifestée par des œuvres que tout le monde connaît, entrée par toutes les portes dans le domaine de l'histoire. Manuels, bulletins, comptes rendus, instructions, circulaires, budgets, rien n'a été soustrait ni aux regards jaloux de l'autorité, ni aux mains profanes de ceux qui sont étrangers à vos saintes œuvres. Tout a été écrit en bon français, sans abréviations inintelligibles, sans mystères typographiques.

Qui a fermé la porte de vos séances ? Qui s'est servi d'un langage que tout le monde ne puisse comprendre ? Je suis entré, tout le monde pouvait entrer avec moi ; j'ai entendu, tout le monde pouvait entendre avec moi ; j'ai vu des hommes, assis sans distinction de profession, d'initiation et de grade, unis dans la sainte égalité des frères ; ils se reconnaissaient à un signe, c'est vrai, mais ce signe je l'avais appirs sur les genoux de ma mère ; il me sert à reconnaître mes frères les chrétiens. Écoutez, voici ce qu'ils disaient, après s'être recueillis devant Dieu : « Au nom du Père, du

Fils et du Saint-Esprit ! Au nom du Père des pauvres et des orphelins, du tout-puissant protecteur des misères humaines ! Au nom du Fils, roi des pauvres, vêtu, pour nous exciter à la compassion, d'une pourpre sanglante, et abreuvé, par amour pour nous, des plus inénarrables souffrances ! Au nom du Saint-Esprit, amour éternel du Père et du Fils, inspirateur de toutes les bonnes œuvres et directeur suprême de la charité chrétienne. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, par le signe adorable de la Croix, nous nous reconnaissons comme des frères, rassemblés, au vu et au su de tout le monde, pour conspirer contre les misères qui désolent l'humanité. » — Et voilà la Société qu'on a accusée de ténébreux agissements !

Cependant, je dois l'avouer, il y a un mystère, un grand, profond et sublime mystère, où la Société de Saint-Vincent-de-Paul puise les forces qu'elle dépense dans son action publique ; c'est le mystère de ses festins.

A l'inverse de ces sociétés, soi-disant humanitaires, qui mangent et boivent à tant par tête, poussent des cris retentissants, portent des

toasts emphatiques à la régénération du peuple, à la liberté des nations, et cherchent à faire oublier, par le bruit et l'éclat de leurs banquets fraternels, les ténèbres dont elles enveloppent leur action politique, la religieuse Société de Saint-Vincent-de-Paul va manger et boire en secret à des tables sans faste, où Dieu remplit gratuitement les âmes de sa vie. Mêlés à la foule des fidèles, ou bien cachés dans les ombres d'une petite chapelle, ces conspirateurs sacrés viennent de recevoir... Quoi donc? — Rien pour leurs sens, tout pour leur âme. Sous un signe fragile et sans gloire, Dieu est venu, et maintenant, du fond de ces cœurs devenus plus fertiles en oracles que l'antique Saint des Saints, il parle, il console, il exhorte, il encourage, il pousse en avant. « Marche, dit-il, marche, parais, montre-toi, révèle par tes œuvres d'amour la présence perpétuelle et l'inépuisable bonté de celui qui passa jadis en faisant le bien. » Et ils marchent, ils paraissent, ils se montrent, ils opèrent sous nos yeux ; et plus grand est le mystère de leur force, plus éclatante est la publicité de leur action.

L'action est publique ; en même temps elle est libre. Chaque membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul s'engage, il est vrai, à coopérer de ses biens, de ses services et de son cœur : de ses biens, parce que, sans l'aumône, il est impossible de franchir le redoutable espace qui sépare la richesse de la misère ; de ses services, parce que l'assistance personnelle tempère cette sorte d'humiliation que l'aumône inflige à qui la reçoit ; de son cœur, parce qu'il faut gagner le cœur du pauvre et convertir ses haines et ses colères en amitié pieuse et reconnaissante. Mais c'est librement que chacun s'engage, librement que chacun donne. Pas de ces serments puérils d'abord, onéreux ensuite pour la conscience d'un honnête homme ; pas de ces intimidations auxquelles répond une docilité imbécile ; pas de ces pressions audacieuses qui spéculent sur la lâcheté humaine ; pas de ces liens dont on ne peut se dégager sans être accusé de violer sa parole ; pas de ces cotisations réglementaires qui deviennent une servitude ; pas de ces prélèvements qui épuisent les ressources avant qu'elles soient appliquées. Mais « restreindre

les frais au strict nécessaire, être avare de l'argent des pauvres, faire appel à la bonne volonté de tous » : telle est la loi. Vous voulez donner votre argent, vos services, votre cœur : entrez ! Vous êtes las de donner ; votre bourse, vos affaires, votre famille ne vous permettent plus d'être libéral, soit ; vous pouvez sortir. Toujours on se rappellera vos services ; jamais on n'inquiétera votre abstension.

Vous êtes libres, Messieurs, donc vous n'avez besoin ni de surveillance, ni de contrôle. Vous vous surveillez vous-mêmes, vous vous contrôlez vous-mêmes. La liberté de chacun est la plus sûre garantie de la moralité de tous, puisqu'elle donne à chacun le droit et le pouvoir de révéler ce qui offenserait sa conscience d'honnête homme et de chrétien. Il y a eu dans vos rangs bien des défections, des esprits chagrins ont discuté plus d'une fois l'opportunité de vos œuvres, et certaines manières de faire qui n'étaient pas de leur goût, jamais pourtant on n'a pu surprendre une accusation sérieuse contre l'esprit qui vous anime.

Quel est donc cet esprit ? Par quels motifs

vous décidez-vous à ces libéralités, trois fois salutaires et fécondes, dont doit bénéficier la Société? Quel charme vous séduit dans la misère dont vous êtes les patrons? Quel appât vous attire si infailliblement que vous ne sachiez rien refuser au malheur? Espérez-vous tirer bénéfice d'argent ou d'honneur de vos charités? — Impossible! Votre foi considère ce qui appartient aux pauvres comme une chose sacrée, et vous ne recueillez, la plupart du temps, dans votre ministère, que l'ingratitude de vos obligés, le mépris des impies, et les critiques des âmes lâches qui n'osent pas vous imiter. Et pourtant, il faut bien que vous soyez mus; tout mouvement suppose une cause. D'où vient donc le mouvement qui vous incline vers la misère et vous fait rechercher ses embrassements? — Je vais le dire et révéler ici un des plus touchants mystères de votre vie.

Dans l'ordre de la nature, et à ne consulter que les lumières du simple bon sens, le pauvre a droit à nos sympathies et à notre assistance. Ses abaissements, ses douleurs, ses vices, même, ne lui enlèvent rien des communes

prérogatives qui l'unissent à nous par des liens que nous ne pouvons briser sans crime. Il est de notre sang et de notre famille ; il appelle, comme nous, Dieu son père; il se rend avec nous, sur les chemins du même exil, vers la même patrie. Origine, nature, destinée, tout intercède en sa faveur. Ajoutez à cela une disposition providentielle qui veut que la bienfaisance répare l'inégalité des conditions, que ceux qui ont reçu plus que leur part remplissent auprès de ceux qui n'ont rien l'office du maître de tous les biens ; enfin, cette ineffable action de la souffrance qui fait éclore en tous les nobles cœurs l'attendrissement et la pitié; alors vous comprendrez cette parole célèbre d'un ancien : « Je suis homme, et je ne pense pas que rien de ce qui est humain puisse m'être étranger : *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* »

Vouloir être humain, cela peut paraître à certaines gens une généreuse ambition ; pour vous, Messieurs, c'est une ambition mesquine et vulgaire. Ce vague sentiment qu'on appelle humanité ne produit généralement que des considérations verbeuses, des élégies lar-

moyantes, des œuvres imparfaites, sans grand résultat pour la transfiguration morale et religieuse du pauvre. On a beau s'appeler philanthrope, toujours la misère offense les délicatesses de la nature et la tient à distance. Le pauvre ne triomphe d'un cœur d'homme que par un attrait divin, invisible à la raison ; mais alors, il est si fort de ses charmes qu'il s'empare des natures les moins impressionnables et les réduit en une sorte d'esclavage. Saint esclavage, par lequel l'homme s'immole au service de l'homme ! Saint esclavage, qui prosterne les grands aux pieds des petits ! Qui pourrait, je ne dis pas le comprendre, mais même le concevoir, sans l'esprit de foi ?

L'esprit de foi, telle est, Messieurs, la divine lumière qui descend d'en haut sur le pauvre et nous fait voir en lui ce qui se cachait dans le demi-jour de notre nature, je veux dire l'image vivante du Dieu qui s'est fait pauvre et souffrant pour nous. « Les pauvres, disait un des premiers organisateurs de votre Société, Frédéric Ozanam, les pauvres nous les voyons des yeux de la chair, nous pouvons mettre le doigt et la main dans

leurs plaies, et les traces de la couronne d'épines sont visibles sur leur front. Ici l'incrédulité n'a plus de place possible, et nous devrions tomber à leurs pieds, leur disant avec l'apôtre : *Tu es Dominus et Deus meus.* Vous êtes nos maîtres, et nous sommes vos serviteurs, vous êtes pour nous les images sacrées de ce Dieu que nous ne voyons pas, et ne sachant pas l'aimer autrement, nous l'aimons en vos personnes[1]. » C'est vrai, ô mon Dieu, Jésus, cher et doux martyr de nos iniquités, c'est vrai que nous ne vous voyons plus. Vous vous êtes soustrait à la pieuse avidité de nos regards, après les jours de votre courte apparition. Mais, soyez béni, puisque vous nous avez laissé vos chers pauvres, vos enfants de prédilection, vos images, vos sacrements vivants. En présence de ces christs à qui vous avez donné une onction plus que royale, en les choisissant pour vos représentants, nous ne dirons plus : « *Homo sum, et nihil humani a me alienum puto,* » mais : « Je suis chrétien,

1. Lettre à M. Janmot, peintre, à Rome, 13 novembre 1836.

et rien de ce qui est du Christ ne m'est étranger. »

Voilà l'esprit de foi. Or, en vertu des lois qui régissent les phénomènes surnaturels, de l'esprit de foi naît l'amour chrétien. Voir Jésus-Christ quelque part et ne pas l'aimer, ne pas se dévouer à son service, c'est impossible. Car Jésus-Christ, c'est la manifestation personnelle de l'amour de Dieu, le mémorial vivant, je ne dis pas assez, la somme de tous les bienfaits dont la libéralité divine a bien voulu honorer l'humanité. Jamais, mieux que par Jésus-Christ et en Jésus-Christ, nous ne pourrons comprendre ce profond axiome de la théologie. « *Summum bonum est sui diffusivum* : le souverain bien aime à se répandre. » Du faîte de notre intelligence jusqu'aux plus obscurs atomes dont se compose notre corps, nous sommes remplis des dons de Dieu. Ces dons il nous les a faits par son Verbe et en vue de la vie suréminente dont le Verbe incarné est l'auteur et le réparateur. Dieu se donne donc et nous ne lui donnerions rien ? Dieu se donne par Jésus-Christ, et nous ne répandrions pas à ses pieds quelque chose des biens que nous

tenons de son amour infini? Cela ne se peut pas, Messieurs, cela ne se conçoit pas. Aussi je vous entends dire d'une commune voix : « O Dieu, vous vous montrez à nous dans votre Christ, votre Christ se montre dans les chers pauvres qu'il a sacrés et recommandés à notre amour. Eh bien! nous les respecterons comme nous l'eussions respecté, s'il nous eût permis de vivre en sa compagnie; nous les aimerons comme nous l'eussions aimé, s'il nous eût été donné de contempler sa divine beauté; nous les traiterons comme nous l'eussions traité, s'il eût tendu vers nous ses mains sanglantes et appuyé sur notre cœur sa pauvre tête déchirée. Humiliations, mépris, sacrifices, rien ne nous coûtera, puisque tout est pour lui. Dirigé par l'esprit de foi, le ministère des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul sera un ministère d'amour tendre, délicat, généreux, dévoué, infatigable, universel, perpétuel. »

Après cela, Messieurs, je n'ai plus rien à dire de la grandeur et de la sainteté de votre Société. Ce qu'elle était dans son germe, elle l'a été dans ses développements, elle l'est dans son état actuel, grâce à votre bonne volonté

sans doute, mais, bien plus encore, grâce aux bénédictions de Dieu, dont il faut vous rappeler le souvenir, en quelques mots, pour mettre le comble aux joies de vos Noces d'Or.

III

Par l'acte créateur, Dieu fait sortir du néant ce qui n'était pas ; mais l'être qu'il évoque retournerait immédiatement au néant, s'il n'était saisi, au moment même où il paraît, par l'acte conservateur. Cet acte, Dieu le promettait à tous les vivants dont sa toute-puissante parole venait d'enrichir la nature lorsqu'il leur disait : « Croissez, produisez, multipliez-vous. » Depuis des milliers d'années, le monde vit de cette bénédiction.

Mais si les genres et les espèces en ont besoin, combien plus les institutions saintes que la grâce fait éclore dans le monde religieux pour le remplir de bonnes œuvres. Issus de la grâce, vous n'avez point été oubliés, Messieurs, et l'humble Société qui naissait, il y a cin-

quante ans, sous le patronage de saint Vincent de Paul, peut se glorifier aujourd'hui des bénédictions qui lui ont donné une triple fécondité : fécondité de multiplication, fécondité d'action, fécondité d'émulation.

Ce fut, comme je vous le disais tout à l'heure, un petit groupe de jeunes gens qui commença l'Œuvre des Conférences ; ils n'étaient que huit. Ils prirent le temps de bien se connaître et de bien s'aimer, et, forts de leur union, ils attirèrent à eux une foule d'âmes jalouses de conserver le précieux trésor de leur foi et des vertus chrétiennes, en le mettant sous la protection de la charité. Deux ans après la fondation, il fallut se dédoubler. Quatre Conférences furent établies. Aujourd'hui, Paris et la banlieue en possèdent plus de cent. Entre temps, la Société envoyait à la province des colonisateurs. Nîmes, Lyon, Nantes, Rennes, Dijon, Toulouse et combien d'autres villes imitaient la capitale, et trente années ne s'étaient pas écoulées que déjà votre Société comptait en France quinze cent quarante-neuf Conférences. Il faut peut-être décupler le chiffre pour bien se rendre compte de votre fécondité dans le

monde entier. Ce n'est pas en un romanesque voyage de quatre-vingts jours, mais en quelques minutes que j'ai pu faire le tour du globe et contempler partout les fruits de la bénédiction divine. J'ai vu dans un de vos rapports généraux le grain de sénevé, de 1833, multiplié jusque dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Rien de confus dans cette multiplication. Une sage organisation a su faire de votre Société une œuvre ordonnée comme sont ordonnées les œuvres divines, et donner à toutes ses ramifications un seul cœur et une seule âme. J'ai lu vos règlements, ainsi que les circulaires de votre conseil général, et je ne saurais vous dire, Messieurs, combien j'ai été émerveillé et touché à la fois, de l'élévation de vos vues, de la pureté de vos intentions, de la sagesse de vos dispositions, de la rectitude de vos conseils, de la force de vos encouragements, de la douceur de vos remontrances, de l'universelle sollicitude de votre charité.

Une si haute et si puissante direction ne pouvait manquer d'être bénie et d'assurer à votre Œuvre la fécondité d'action.

Vous ne vous êtes proposé, au début de votre ministère, que la visite des pauvres, et Dieu seul connaît tout ce qu'ils vous doivent en cela. Mais, dans son contact avec la misère, l'amour chrétien cède à des entraînements qui multiplient ses bienfaits ; vos modestes desseins ont été débordés. En parcourant vos annales du demi-siècle qui vient de s'écouler, j'y vois fondations de crèches et de salles d'asiles, patronages, instruction, éducation des orphelins, des écoliers, des savoyards, des apprentis, des enfants de manufactures, des ouvriers, des libérés ; pour eux, des vestiaires et des lingeries ; pour eux, des caisses d'épargne, de secours et de loyers ; pour eux, des fourneaux économiques, des dispensaires et des secours médicaux ; pour eux, des réunions pacifiques et joyeuses, la parole évangélique, instructive et moralisatrice, distribuée sous toutes ses formes ; le mariage, le travail, les affaires, la maladie, la mort, les funérailles des pauvres, devenus l'objet de vos tendres sollicitudes et de votre protection désintéressée. Et ce n'est pas tout. Chaque fois que les calamités publiques ont fait entendre leur grande voix, toute

votre Société s'est émue, et c'est par centaines de mille francs qu'elle a envoyé ses aumônes aux victimes des inondations du Rhône et de la Loire, de l'incendie de Limoges, des crises industrielles, des massacres de Syrie et des famines d'Algérie.

Assurément, Messieurs, vous n'avez pas fait par vous-mêmes tout le bien dont la misère est redevable à la charité chrétienne depuis cinquante ans, mais, s'il est vrai de dire que Dieu nous réserve une part dans le mérite des bonnes œuvres que nous aurons commanditées par nos exemples, la part de la Société de Saint-Vincent-de-Paul sera large et glorieuse, car une bonne partie des charités qui ont honoré ce siècle est due à sa féconde émulation. Cette émulation s'est fait sentir surtout parmi ses membres : que d'âmes chancelantes ont été affermies par elle dans la foi, que de vertus se sont conservées au contact de ses vertus, que de passions se sont assouplies et transformées sous le joug de la charité ; que d'hommes de toutes conditions et de tout âge, fortifiés par leur union, ont eu le courage de se montrer chrétiens ! Les lâchetés du respect humain

étaient, naguère, à l'ordre du jour. Rares épaves des naufrages révolutionnaires, les hommes restés chrétiens avaient besoin d'héroïsme pour pratiquer ostensiblement leurs devoirs religieux. Aujourd'hui cette pratique est devenue facile. L'opinion énergiquement bravée ne peut plus étouffer les imposantes manifestations de foi virile dont nos églises sont, si fréquemment, le théâtre. Confessons-le, Messieurs, c'est votre féconde émulation qui a préparé, en grande partie du moins, ce consolant spectacle.

Dieu vous a bénis, c'est évident. On ne fait pas sans lui de si grandes choses ; mais pour mieux nous convaincre de son intervention dans votre œuvre, il a voulu joindre à son action latente des témoignages publics de sa bienveillance. Ces témoignages sont les innombrables lettres et ordonnances des Évêques qui vous ont encouragés, les six brefs par lesquels le Saint-Siège vous a ouvert le trésor des indulgences[1], la haute distinction qu'il

1. Bref de Grégoire XVI, 10 janvier 1845. — Du même, bref supplémentaire, 12 août 1845. — Bref de Pie IX,

vous a accordée, en vous donnant un Cardinal protecteur, et surtout cette solennelle bénédiction que reçurent, de l'immortel Pie IX, toutes les Conférences du monde, prosternées à ses pieds dans la personne de leurs représentants [1].

« Fils bien-aimés, disait-il, allez au milieu du monde, de ce monde qu'on peut appeler un cadavre enseveli dans les ombres de la mort ; et après avoir pleuré sur les péchés de ceux qui l'aiment, après avoir prié afin que Dieu opère le plus grand des miracles, la conversion des pécheurs, tous pénétrés de charité, criez à la mort avec la voix de Jésus-Christ : Sors de ta tombe, et reviens de la mort du péché à la vie de la grâce, des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, de la fange du vice aux purs sentiers de la vertu.

« Afin que vous puissiez mieux accomplir

18 mars 1153. — Du même, 18 mars 1854. — Du même, 13 septembre 1859. — Du même, 6 décembre 1873.

1. Cette bénédiction a été donnée le 5 janvier 1855, veille de l'Épiphanie, à plus de quatre cents représentants des conférences, réunis dans la salle du Consistoire, au Vatican.

ces œuvres excellentes de charité, je vous bénis au nom du Père éternel, qui nous a aimés d'une éternelle charité.

« Je vous bénis au nom du Fils, qui nous a aimés jusqu'à verser la dernière goutte de son sang précieux, pour effacer de nos âmes la marque de notre éternelle damnation.

« Je vous bénis au nom du Saint-Esprit, et je prie le Père des pauvres, ce dispensateur des dons célestes, ce consolateur des affligés, de vouloir bien répandre sur vous un rayon de sa divine lumière, afin qu'éclairés et sanctifiés par cette lumière, vous puissiez ramener dans le droit chemin les âmes auxquelles vous prodiguez vos bienfaits, et qui se sont écartées des voies de la vertu.

« Je vous bénis au nom de la très sainte Trinité, et que cette bénédiction vous accompagne tous les jours de votre vie ; qu'elle s'étende sur tous ceux qui coopèrent aux œuvres de charité, soit à Rome, soit en Italie, soit en Europe, soit dans l'univers entier.

« Je vous bénis, pour le temps de votre course mortelle et pour l'heure dernière de votre vie,

afin qu'après elle vous soyez dans le ciel, bénis de Dieu pendant toute l'éternité.

« *Benedictio Dei Omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super vos et maneat semper.* »

Quel *Amen* vous avez répondu, Messieurs !

Cette touchante et magnifique bénédiction couronne votre apologie. Je ne puis plus rien ajouter à vos louanges. Aussi bien, il ne faut pas que ces Noces d'Or ne soient qu'une fête d'encens ; vous me permettrez d'y mêler un peu de myrrhe.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul a sans doute bien mérité de Dieu et de l'Église pendant le premier demi-siècle de son existence ; ses charités ont soulagé bien des misères et sauvé bien des âmes. Toutefois, je me demande si son action sociale a été aussi large et aussi profonde qu'on pouvait l'espérer. Il n'y paraît pas, à la démoralisation presque générale des classes laborieuses et indigentes. La formidable concurrence des Sociétés secrètes a refoulé vos généreux efforts, Messieurs, et, dans ces derniers temps surtout, nous avons

vu s'accentuer les haines que vous vous proposiez d'apaiser.

Pourquoi ce triomphe d'une influence maudite sur la vôtre ? Ah ! tout le monde le sait, vous avez eu vos jours d'épreuve ; les pouvoirs jaloux ont trouvé mauvais que vous fassiez le bien sans leur congé, et ne pouvant vous écraser, ils vous ont affaiblis par des tracasseries et des vexations. Personne n'ignore non plus que les excitations violentes et malsaines, qui visent les passions de la foule, ont plus de chances de réussir que les appels pacifiques qui s'adressent à ses bons instincts. Mais encore, pouvez-vous vous rendre le témoignage d'avoir toujours répondu comme il faut à la grâce de votre vocation ? N'avez-vous point mêlé quelquefois des vues trop humaines aux pures intentions qui devaient diriger votre ministère ? Ne vous est-il jamais arrivé de négliger l'intérêt spirituel des pauvres, but suprême de vos charités, et de vous contenter de leur distribuer des secours matériels ? Ne vous êtes-vous pas bornés à préserver vos médiocres vertus de toute grave atteinte, au lieu de développer en vous la perfection chré-

tienne ? Avez-vous assez demandé cette perfection à la prière et aux sacrements ? Vous vous êtes montrés chrétiens ; n'avez-vous pas eu peur de paraître trop pieux ? Préoccupés plus qu'il ne fallait de la laïcité de votre œuvre, ne l'avez-vous pas un peu trop fermée à des influences sacrées qui auraient pu diriger, stimuler et accroître votre zèle ? Assez forts pour ne pas succomber sous les coups de la persécution, n'y avez-vous pas trouvé prétexte à un ralentissement de générosité, au lieu d'y retremper votre courage ? Votre prosélytisme ne s'est-il pas attiédi ? Avez-vous, d'un esprit et d'un cœur assez larges, ouvert vos rangs à tous ceux qui auraient pu devenir vos coopérateurs ? Enfin, n'avez-vous pas manqué de cette sainte audace de l'esprit de foi et de l'amour chrétien, à laquelle Dieu ne refuse jamais son assistance, et qui, seule, pouvait résister efficacement à la funeste concurrence de l'esprit du mal ?

Il appartient à vos consciences, Messieurs, de répondre à ces questions. Vous comprenez bien, n'est-ce pas, que je ne fais ici aucune personnalité, et que je n'articule aucun repro-

che. Mon unique dessein est de vous engager à ne point déflorer les joies légitimes de vos Noces d'Or par une vaine complaisance qui paralyserait les efforts que l'avenir attend de vous, de réveiller en vous les énergies qui sommeillent, afin que vous entriez pleins de larges et vigoureuses ambitions dans une nouvelle cinquantaine. Votre œuvre n'est qu'ébauchée, le siècle l'achèvera. Nous ne serons plus là, pour célébrer votre centenaire, mais, du haut du Ciel où Dieu nous aura réunis, je l'espère, nous verrons le suprême triomphe de votre grande et sainte Société ; nous entendrons celui qui me remplacera dans cette chaire s'écrier : « Dieu a béni le dévouement des ouvriers de Saint-Vincent-de-Paul, la charité est victorieuse, la charité règne, la charité est maîtresse du monde : *Charitas vincit, charitas regnat, charitas imperat.* »

ŒUVRES DE CHARITÉ

DE CONSTANTINOPLE

ŒUVRES DE CHARITÉ DE CONSTANTINOPLE

Discours prononcé dans l'église
Saint-François-Xavier, à Paris, le 19 avril 1885.

Vince in bono malum.
Triomphez du mal par le bien.
(Rom., cap. xii, 21.)

Monseigneur[1],
Mes Frères,

Il n'y a pas de plus solennel, de plus intéressant, de plus édifiant spectacle que celui du grand combat de la charité contre tous les maux qui proviennent des défaillances de la nature, des caprices du sort, ou de la malice des hommes. Notre divin Sauveur a donné le signal de ce combat en nous disant : « Aimez-

1. Mgr Richard, archevêque de Larisse.

vous, » et ses apôtres en ont conduit les premiers engagements. « *Vince in bono malum :* Vaincre le mal par le bien, » c'était leur devise, et c'est encore le cri de ralliement des cœurs chrétiens, partout où l'Église a planté sa tente et rassemblé quelques-uns de ses enfants.

Je me perdrais dans le vaste récit des prouesses de la charité chrétienne, si je voulais la suivre sur tous les théâtres où son action est engagée : et, du reste, ce n'est point ce que j'ai promis aux aimables et pieuses personnes qui m'ont demandé le concours de ma parole. Elles m'ont montré, à l'extrémité orientale de l'Europe, une illustre et grande ville dont elles ont vu de près les misères, et où elles ont été témoins d'admirables dévouements.

Un dieu, disaient les anciens, a désigné lui-même l'emplacement de cette ville, aux bords d'une immense fissure qui unit deux mers, près d'une baie sinueuse qu'on a appelée depuis la *Corne d'or*, à cause de sa forme et de la richesse de son commerce, et en face des proches rivages de l'Asie, dont on aperçoit les collines couronnées de noires forêts et re-

vêtues d'un manteau aux riantes couleurs ; la nature et l'art en ont fait au dehors une des merveilles du monde. Coteaux doucement ondulés, havre spacieux où pénètre le courant du Bosphore, ondes bleues où se balancent des forêts de mâts pavoisés, où voltigent les caïques aux rames légères, où se baignent les albatros, citadelles aux blanches murailles, palais aux portes sculptées, cyprès aux vertes flèches, platanes gigantesques dont la chevelure luisante déborde par-dessus les murs qui cachent une partie de leur tronc, terrasses verdoyantes s'élevant en pentes insensibles jusqu'aux royales demeures dont on aperçoit les coupoles dorées, tours et vastes dômes des mosquées entourées d'un collier de coupoles plus petites, élégants minarets tout brodés de balcons, ville continue de maisons de plaisance dont les jardins de roses descendent vers la mer, et, par-dessus tout cela, un immense *velarium* d'azur pur et lumineux : c'est la belle Constantinople !

Entrons-y, le spectacle change. Nous passons des rues sales et populeuses des bazars aux rues solitaires et étroites, bordées de mai-

sons aux fenêtres grillées, qui semblent pauvres et abandonnées lors même que les riches les habitent. En maints endroits, des chaos de masures sordides dont le vieux bois est tout prêt à devenir la proie des incendies, des ruelles immondes que parcourent des meutes de chiens sans maître, et où gîtent les pourceaux. Là germent les maladies, là couvent les épidémies, là grouille la misère d'un peuple sans initiative, sans fierté et sans joie.

Voilà, mes Frères, le théâtre sur lequel je veux vous montrer, aujourd'hui, les soldats de la charité qui vous appellent à leur aide, et les œuvres de bien qu'ils ont à accomplir.

I

L'Orient, patrie de la vérité qui a régénéré le monde, est aussi la patrie des grandes erreurs qui ont déshonoré l'œuvre du Maître divin dont la parole devait être gardée comme un dépôt sacré. Gâté par la sophistique des an-

ciennes écoles philosophiques, habitué aux discussions mesquines et aux subtilités dangereuses, l'esprit grec se pliait difficilement au joug d'un enseignement dont il fallait accepter avec humilité l'austère et mystérieuse simplicité. Saint Paul, témoin de ses premières agitations, s'écriait : « Il faut qu'il y ait des hérésies : *Oportet hæreses esse*[1]. » Cette prophétie, hélas ! s'est trop bien accomplie. Dieu, ses perfections, sa vie, son œuvre, son Christ, ses saints et, finalement, son Église, tout a été la proie d'une âpre et inquiète activité constamment appliquée à dénaturer les dogmes.

La patience de Dieu, tant de fois mise à l'épreuve, s'est enfin lassée d'une si persévérante lutte contre la vérité. Les grands génies qu'il avait suscités n'ayant pu étouffer dans les flots de leur éloquence inspirée l'opiniâtre fermentation de l'erreur, il fit signe à la bête mystérieuse qu'avait entrevue, dans son apocalypse, l'exilé de Pathmos. L'Islam, éclos sous les feux du désert, se précipita sur les chrétientés infidèles. « Marchez, » disait Ma-

1. I Cor., cap. XI, 10.

homet à ses guerriers, « marchez, le ciel est devant vous et l'enfer derrière. » Et ils ont marché, fanatisés par les hallucinations du prophète, ivres de rêves ambitieux qui leur promettaient la conquête du monde, et résolus d'établir le règne du Coran sur les ruines de toutes les religions. L'Asie, l'Afrique, l'Europe, entendirent le galop de leurs ardents coursiers, d'immenses régions subirent leur joug de fer, et la patrie des hérésies, maintes fois ravagée par leurs incursions, dut leur céder enfin sa capitale déshonorée. On put croire que l'Occident tout entier deviendrait leur proie quand, à travers l'Europe épouvantée, on entendit retentir ce cri sinistre : Constantinople est prise !

Eh bien, non. Dieu, qui s'était servi de la bête, avait résolu de prendre contre elle la revanche de tous les maux faits à la chrétienté. Quel coup terrible elle reçoit dans les champs de Poitiers, où Charles Martel écrase l'armée d'Abdérame, lancée, comme une trombe, sur le dernier boulevard du christianisme ! Quelle lutte héroïque de la vaillante Espagne contre une domination de près de huit siècles; et,

vingt-neuf ans après la prise de Constantinople, quelle réponse à ce triomphe du croissant, par la prise de Grenade, dernière capitale des Maures sur la péninsule ibérique, et l'apparition de la bannière de Saint-Jacques, unie au gonfalon royal de Castille, sur la grande tour de l'Alhambra !

Mais l'Occident chrétien avait osé davantage. Au cri de « *Dieu le veut !* » il s'était élancé à la rencontre de l'Islam sur le terrain même de ses premières conquêtes, et jusque près de son berceau. Je n'ai point à vous raconter les exploits, les victoires et les revers des croisades. Il me suffira de vous dire que, si elles n'ont point détruit l'Islamisme, elles ont cependant brisé sa fougue, refroidi ses ambitions, circonscrit ses conquêtes, et, en lui imposant le respect de nos armes, elles l'ont rendu plus attentif aux progrès de notre civilisation.

Vous ne l'ignorez pas, mes Frères, la France s'est particulièrement distinguée dans les guerres des nations chrétiennes contre le mahométisme, et son nom est demeuré célèbre parmi les peuples qui furent témoins de la foi, du courage et de la générosité de ses preux.

Toutefois, sa plus grande gloire n'est point d'avoir fait trembler les fils de Mahomet, ni d'avoir fondé en Orient des principautés, des royaumes et des empires. J'oublierais volontiers tout le passé pour quelques jours du présent. — Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans ce présent? me direz-vous. — Il y a, mes Frères, que la France, malgré tout ce qui la déshonore aujourd'hui aux yeux de l'Europe et à ses propres yeux, reste investie d'une mission providentielle, pour continuer la revanche de Dieu contre l'Islam, non plus avec son épée, mais avec son cœur, ce cœur tendre, compatissant, généreux et dévoué dont le catholicisme a fait l'éducation. Ce ne sont plus des soldats qu'elle envoie sur les rives du Bosphore; les soldats ont fait leur temps : place aux Sœurs de Charité !

Elles ont été précédées, depuis longtemps, par des hommes héroïques dont l'audace, inspirée par l'amour, a souvent étonné le mahométisme. Les Frères de la Trinité et de la Merci, par le spectacle de leur charité envers les captifs, ont su toucher le cœur des maîtres barbares auxquels ils se livraient en otage,

lorsque les aumônes de la chrétienté s'étaient épuisées entre leurs mains généreuses. Mais l'amour de frère à frère n'était point assez fort pour faire capituler le mépris et la vieille haine de l'Islam contre le *giaour*. Il fallait que le musulmam lui-même devînt l'objet des prévenances et des tendres soins de la charité chrétienne, pour que, vaincu par la reconnaissance, il rendît à la sainte milice de l'Église et de la France catholiques l'hommage d'une respectueuse admiration.

Mes Frères, cette respectueuse admiration vous la rencontrerez dans les rues et sur les places de Constantinople, partout où se montre la Sœur de Charité. Tous les pauvres la connaissent et lui envoient mille bénédictions. Les matelots de toutes les nations, Anglais, Russes, Autrichiens, Italiens, se découvrent à son passage et saluent en elle l'espérance des jours mauvais. Le Turc s'incline devant cette vierge qui lui apparaît le visage découvert, comme sa mère et sa sœur, et parfois il se précipite à ses pieds, dans la rue, et baise le bas de sa robe. Pour les coquins, eux-mêmes, qui exploitent les incendies, si fréquents à

Constantinople, la Sœur de Charité est inviolable. Ils montent la garde autour des meubles, linges, vêtements, ornements et vases sacrés qui lui appartiennent, et jamais, après une de ces catastrophes, dont tout le monde pâtit, il ne manque le plus petit objet à son inventaire.

Qu'a-t-elle donc fait, cette humble femme, pour être tant respectée, admirée et aimée? — Elle a prodigué les trésors de son cœur plein de tendresse, de force et de grâce; elle a livré, la nuit comme le jour, sans jamais épargner sa peine, sans souci pour sa santé et jusqu'au péril imminent de sa vie, le grand combat de l'amour contre toutes les misères humaines.

A peine arrivées dans la capitale de l'empire turc, les Filles de Charité ont donné aux musulmans le spectacle, nouveau pour eux, de l'amour désintéressé, âpre à la poursuite du malheur et fécond en toutes sortes de bienfaits. Bientôt, à côté des écoles, qui instruisaient pour l'amour de Dieu plus de seize cents enfants, la seule mission de Constantinople entretenait des crèches, des salles d'asile, des

hôpitaux et des dispensaires qui secouraient annuellement cent treize mille pauvres ou infirmes, distribuaient gratuitement des remèdes à quatre-vingt-mille malades, et habillaient deux ou trois cents enfants indigents. Les années n'ont fait que multiplier le nombre des pauvres secourus et le saint travail de la charité, travail ordinaire et journalier, de temps en temps illustré par des actes héroïques qui ravivent l'admiration et la reconnaissance.

En 1865, le choléra sévit d'une manière effroyable à Constantinople. Les Turcs, moins enclins à ce vieux fatalisme qui laisse faire les fléaux, depuis qu'ils ont vu la science et l'amour chrétien lutter contre l'épidémie pendant la guerre de Crimée, organisent des ambulances à l'européenne, et en ouvrent toutes les portes aux Sœurs de Charité. Et voilà les saintes filles qui s'y précipitent et s'y dépensent sans ménagement, tant que dure le fléau. Tout malade est un frère pour elles, et l'Osmanli aussi bien que le chrétien reçoit de leurs mains virginales les soins les plus rebutants, de leurs lèvres aux douces paroles des encou-

ragements et des consolations. Le divan, émerveillé d'un si grand dévouement, croit ne pouvoir mieux le récompenser que par la décoration ; mais c'est en vain qu'on fait l'appel de celles qui se sont sacrifiées, personne ne veut de la gloire humaine, et toutes s'accordent à demander au sultan reconnaissant une maison pour les orphelins du choléra, c'est-à-dire le moyen d'étendre leur amour et d'augmenter leur travail.

Après le choléra, la guerre de 1877 qui chasse de la Bulgarie et de la Roumélie les populations musulmanes. Deux cent mille émigrants affluent vers la capitale et encombrent les rues de Stamboul, de Galata et de Péra. Les mosquées sont pleines des malades que l'épouvante, la fatigue, la misère, le typhus et la petite vérole noire ont abattus dans cette foule. Sainte-Sophie en reçoit jusqu'à dix mille, et les Sœurs de Charité sont seules à les soigner. La mort vient au-devant d'elles ; elles l'affrontent avec une intrépide insouciance. Onze succombent en quelques jours, les rangs s'éclaircissent, mais le courage grandit, et la sainte contagion de l'héroïsme

traversant les mers, des légions de Sœurs demandent à s'embarquer pour les lieux où l'on meurt. Écoutez, à ce sujet, les belles paroles d'un de nos anciens ambassadeurs prononcées à la tribune du Sénat[1].

« Messieurs », disait-il, « j'ai vu mourir,
« en peu de jours, onze Filles de la Charité,
« victimes de leur zèle religieux et français.

« Je fus ému de ces admirables morts, et
« ayant appris que, de nos ports du midi,
« d'autres Sœurs, en grand nombre, sollici-
« taient la faveur de venir remplacer celles
« des leurs qui étaient mortes, je priai le
« supérieur des Lazaristes, à Constantinople,
« de ne pas précipiter leur arrivée. Je crai-
« gnais de les voir débarquer, sans aucune
« acclimatation préparatoire, sous un ciel nou-
« veau, au milieu des maladies épidémiques
« et contagieuses, incapables de résister aux
« fatigues et exposées à succomber rapide-
« ment.

« Le supérieur des Lazaristes me répondit:
« — Monsieur l'ambassadeur, vous ne pou-

1. M. Fournier, sénateur, séance du 29 décembre 1882.

« vez pas me donner un pareil ordre. Vous « ne voulez pas priver nos Sœurs du seul bon- « heur auquel elles aspirent en ce monde, se « dévouer à ceux qui ont besoin d'elles et « mourir pour eux, s'il le faut.

« L'ambassadeur n'avait plus rien à dire. Il « était trop fier de ces Sœurs de Charité ac- « courant de France faire simplement, aux « dépens de leur vie, aimer et respecter leur « patrie. »

Il avait raison ce noble cœur d'être fier des filles héroïques que les autres nations nous envient. — « Si nous avions, comme la France, disait un ambassadeur de Russie[1], des Sœurs pour nos œuvres de charité et pour l'instruction de la jeunesse, il y a longtemps que l'Orient serait à nous. » Et le grand-vizir, s'adressant un jour au même diplomate dont je viens de citer les paroles : « Monsieur l'ambassadeur, dit-il, il faut que nous ayons aussi nos Sœurs de Charité. » — « C'est bien, Seigneur, lui fut-il répondu, mais où les prendrez-vous ? Ne croyez pas que la Sœur de Cha-

1. Le général Ignatiſef.

rité germe en toute terre et sous le climat de toutes les religions. Se détacher du monde, se dépouiller de soi-même, consacrer aux autres son esprit, son cœur, toute sa vie, se condamner à un perpétuel sacrifice et trouver dans ce sacrifice la joie et le repos de son âme, c'est une vocation. La religion de Mahomet, qui amoindrit la femme et la rapproche de l'esclave, est incapable de lui donner cette vocation. Croyez-moi, Seigneur, la Sœur de Charité est le produit d'une civilisation où le Christ inspire à la femme assez d'estime d'elle-même et de confiance en Dieu pour lui permettre d'aspirer à une vie héroïque et à de hautes destinées. Nous vous donnerons des Sœurs de Charité tant que vous en voudrez, mais vous n'en ferez jamais. La Sœur de Charité est une plante qui ne croît que là où coule le sang du Calvaire. »

Heureuse la France, si largement arrosée de ce sang divin et si féconde en vierges généreuses et dévouées! Celles qu'elle envoie au loin, comme celles qu'elle retient auprès de ses pauvres, ne se contentent pas d'avoir pour elles-mêmes la sainte passion des bonnes

œuvres, elles s'efforcent de la communiquer aux âmes chrétiennes qui les approchent. Les femmes du monde deviennent ainsi les auxiliaires et émules de celles qui ont quitté le monde pour être plus libres de faire le bien. En Orient, comme en France, l'association des Dames de Charité complète la noble et vaillante armée du dévouement. Elles étaient vingt-cinq, à Constantinople, quelques années après l'arrivée des Filles de Saint-Vincent-de-Paul ; aujourd'hui elles sont près de cent cinquante, Sœurs de Charité par le cœur, et marchant du même pas que les saintes filles qui les ont enrôlées sous la bannière où l'amour chrétien a inscrit cette devise : « Vaincre le mal par le bien : *Vince in bono malum.* »

Voilà, mes Frères, les soldats de la charité qui vous appellent à leur aide. Les voir, c'est assez pour être touché jusqu'au fond de l'âme, et être prêt à donner, sans demander pourquoi. Je veux pourtant que vous sachiez où doivent aller vos aumônes. Écoutez-moi encore quelques instants.

II

Les guerres, les épidémies, les catastrophes, les crises financières et, aussi, les passions humaines sont, en Orient, comme chez nous, les causes de la misère. Mais, chez nous, que d'institutions de bienfaisance enveloppent le pauvre et sont prêtes à pourvoir à ses plus pressants besoins! Confisquées et administrées par le pouvoir civil, les richesses, qu'avait amassées, jadis, l'amour prévoyant de l'Église forment partout des fonds de secours sur lesquels la misère a des droits, et la charité privée, toujours active, fait plus que doubler les ressources dont peuvent bénéficier les malheureux. Une longue et persévérante pénétration de l'amour chrétien a attendri les cœurs. Non seulement les riches donnent plus volontiers, mais les petites gens, eux-mêmes, savent compatir efficacement aux infortunes qui avoisinent leur médiocrité et, quelquefois, leur indigence.

Rien de semblable en Orient, où le fatalisme

musulman abandonne avec insouciance ceux qui souffrent aux caprices du destin. Enfants, orphelins, vieillards, malades, y sont plus pauvres que partout ailleurs : « si pauvres, m'écrivait une femme de cœur, que les pauvres de France me semblent riches. »

Permettez-moi, mes Frères, non pas de vous faire de la misère orientale un tableau général où l'imagination pourrait se donner carrière, mais de vous citer quelques traits que je tiens de témoins dignes de foi.

Une des plaies et des hontes de Constantinople, c'est l'abandon des enfants par les parents qui ne peuvent les nourrir ; abandon si complet qu'ils demeurent à la merci des plus terribles accidents, jusqu'à ce que la charité les recueille. « Quand nous nous levons le matin, dit une supérieure des crèches, notre première pensée est de regarder dehors, car souvent on dépose à notre porte de pauvres petits êtres qui, si nous arrivons trop tard, sont mangés par les chiens. Ces voraces balayeurs n'ont pas d'autre chenil que la rue, ni d'autre nourriture que ce qu'ils y rencontrent, mort ou vivant. »

Les enfants sont-ils gardés par leurs pauvres parents, hélas ! ce n'est souvent que pour endurer, au sein de la famille, le martyre des plus douloureuses privations. Depuis plusieurs années, surtout, le manque de travail amène lentement au foyer des pauvres gens la famine et de mortelles langueurs. « Nous avons été à même de constater leurs jeûnes forcés, » écrit une Sœur des écoles. « Tous les jours, quelques-unes des enfants qui fréquentent les classes se trouvaient mal, tout à coup, et tombaient comme mortes. Ranimées par nos soins et pressées de répondre à nos questions, les pauvres petites nous racontaient que, depuis deux jours, on n'avait pas mangé dans leur famille. Est-il étonnant que, désespérés par une misère qu'ils ne peuvent conjurer, les infortunés parents aient horreur de la vie, et qu'on voie se multiplier les tentatives de suicide et les disparitions mystérieuses ? »

Et les vieillards qu'on répudie comme des êtres inutiles !

Et les malades à domicile qui, privés d'un voisinage chrétien, n'ont d'autre perspective que de souffrir et de mourir abandonnés !

Et les jeunes filles sans travail, exposées aux séductions et aux attentats d'une population cosmopolite, qui ne voit dans la misère qu'une bonne occasion de triompher de la vertu !

Et les étrangers attirés à Constantinople par l'espoir de faire fortune, trahis par la chance, honteux de leur ruine, cachant sous des dehors décents d'inexprimables tortures, martyrs de la fierté, qu'on ne devine qu'à la pâleur livide de leur visage et aux défaillances qu'ils ne peuvent maîtriser !

Voilà bien des misères, mes Frères, dans la belle Constantinople. Les Sœurs et les Dames de Charité n'attendent pas qu'elles se révèlent, elles vont les chercher et les devinent. Mais, comme si ce n'était pas assez du travail que leur crée leur infatigable activité, la reconnaissance vient, de temps en temps, en accroître le fardeau. Je ne puis vous taire un trait charmant, qui confirme ce que je vous disais de la respectueuse gratitude et de la vénération des Turs pour nos religieuses.

Un musulman de la campagne, s'étant blessé grièvement, avait été porté par des passants à

l'hôpital français. Il y fut admis et soigné. Au bout de quelques semaines, sa fracture étant remise, il quitta la maison hospitalière pour retourner dans son village. Deux années s'écoulèrent. Les Sœurs ne pensaient plus à lui, lorsqu'un jour elles le virent revenir portant sur ses épaules un autre Turc blessé à la jambe. « Louange à Dieu ! s'écria-t-il, en saluant la supérieure, je t'apporte cet homme à soigner. Sache que là-bas je pensais à toi nuit et jour, priant Dieu qu'il fournît au pauvre Méhémet le moyen de reconnaître ton bienfait. A la fin, sa miséricorde a permis que ce pauvre homme, mon voisin, se cassât la jambe en tombant. Je l'ai chargé sur mes épaules, et je te l'amène pour que tu le guérisses, comme tu m'as guéri. N'est-ce pas bien ? »

Eh oui, mon brave Méhémet, c'était très bien. Le grand cœur des Filles de Saint-Vincent-de-Paul ne recule jamais devant une bonne action. Assistées par les Dames de Charité, elles ont rempli Constantinople de merveilles. Hôpitaux, crèches, asiles, écoles gratuites, ouvroirs, dispensaires, vestiaires, visites à domicile toujours accompagnées de

quelque don, ardente et discrète poursuite de la misère partout où elle se cache : voilà les œuvres de l'amour chrétien dans la capitale de l'Islamisme. A le voir agir, on se croirait en France ; mais, hélas ! l'insuffisance des ressources rappelle cruellement, parfois, qu'on est loin de cette terre généreuse où le fleuve de l'aumône coule à pleins bords.

C'est à ce fleuve que nous envoie la détresse présente des vaillants soldats de la charité ; vous ne nous refuserez pas, mes Frères, d'y puiser à larges mains. Ce que vous donnerez aujourd'hui ne sera que la trop juste récompense des saintes âmes qui représentent si noblement, sur une terre infidèle, la religion et la patrie. Les aider de vos aumônes, c'est non seulement faire œuvre de miséricorde et de reconnaissance, c'est faire œuvre apostolique et patriotique.

Œuvre apostolique, car, sachez-le bien, la charité est entrée plus avant que le glaive des croisés dans le cœur de l'Islamisme. Après l'avoir guéri de son impitoyable haine contre le nom chrétien, elle a changé en bienveillante et respectueuse protection la méprisante tolé-

rance avec laquelle il supportait l'exercice public de notre religion. Non seulement il nous laisse des libertés que nous n'avons pas sur une terre catholique, mais il veut prendre part à nos bonnes œuvres par de royales largesses, et il envoie ses soldats escorter, à travers les rues de Constantinople, la croix de Jésus-Christ et son adorable sacrement. Si jamais l'opiniâtreté du fanatisme musulman peut être vaincue, elle le sera, non par les menaces de la force, non par les discussions de la science, mais par les suprêmes efforts de la charité.

C'est aux œuvres de cette admirable vertu que nous devons cette estime et cette sympathie profondes qui nous sont traditionnellement acquises en Orient, depuis des siècles, et dont la France seule, entre toutes les nations, peut se glorifier. Le dévouement et l'héroïsme des Filles de Charité n'ont pas peu contribué, croyez-le bien, à raviver cette estime et cette sympathie ; et, selon la belle parole d'un de nos diplomates[1], « on peut être aussi

1. M. Fournier, discours cité plus haut.

fier et aussi ému en voyant circuler dans les rues de Constantinople la blanche cornette des Sœurs de Charité, devant laquelle tous les musulmans s'inclinent, qu'en voyant flotter sur le Bosphore le drapeau de la France qui, loin du sol natal, inspire d'inexprimables sentiments à ceux qui l'aperçoivent. »

Tout conspire donc, mes Frères, à toucher vos cœurs dans cette religieuse fête. Vous ne saurez rien refuser, je l'espère, aux pieuses dames qui tout à l'heure vont vous tendre la main, et, si j'augure bien, votre aumône sera deux fois plus large que pour toute autre œuvre de bienfaisance chrétienne, car vous allez donner pour le soulagement des malheureux, pour l'honneur de l'Église et pour la gloire de la France.

ŒUVRE DES ITALIENS

ŒUVRE DES ITALIENS

Discours prononcé dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, à Paris, le 15 juin 1885.

Bonum autem facientes non deficiamus... Dum tempus habemus operemur bonum ad omnes, maxime ad domesticos fidei.

Nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance... Pendant que nous en avons le temps, soyons bienfaisants pour tous, surtout pour ceux qui demeurent avec nous dans la même foi.

(GALAT., cap. VI, 9, 10.)

MESSEIGNEURS[1],

MES FRÈRES,

Je n'ai pas cru trouver de meilleurs et de plus saints encouragements, pour l'œuvre que je viens vous proposer, que dans l'épître du

1. Son Excellence Monseigneur di Rende, nonce apostolique à Paris, et Monseigneur O'Callaghan, évêque coadjuteur de Cork (Irlande).

grand Apôtre à ses chers Galates. Il les aimait d'amour tendre, les appelait « ses petits enfants : *Filioli mei,* » voulait qu'ils fussent prêts à toute sorte de bien, et leur écrivait, non par la main d'un secrétaire, mais « de sa propre main, » ses chaleureuses exhortations, comme pour les rendre plus solennelles et plus pressantes : « *Videte qualibus litteris scripsi vobis propria manu*[1]. »

Certes, je n'ai ni ses droits, ni son autorité pour vous prêcher le zèle et la persévérance dans les œuvres de charité; cependant, j'ose implorer votre bienveillant concours pour une œuvre commencée[2], qui réclame impérieusement aujourd'hui de plus larges développements. Il s'agit de venir en aide aux familles italiennes, et de les préserver du lugubre et funeste abandon qui pèse sur les étrangers que l'émigration amène dans les grandes villes, où l'on ne comprend ni leur

1. Galat., cap. VI, 11.

2. L'Œuvre des Italiens doit son origine au vénérable abbé Planchat. Elle a été reprise par le R. P. Pica, un de ceux qui aidèrent le P. Schouwaloff dans l'établissement des Barnabites en France.

langue, ni leur caractère, ni leurs besoins religieux. Soutenu par les nobles, aimables et pieuses instances qui m'ont été faites, je prétends que vous ne pouvez pas me refuser l'acte de charité que je viens vous demander. Prêtez-moi votre attention, je n'en abuserai pas.

I

N'est-ce pas une singulière audace, mes Frères, de réclamer votre concours en faveur d'une œuvre nouvelle pour la plupart d'entre vous, lorsque déjà, peut-être, vous êtes engagés dans une multitude d'autres œuvres de charité ? Il y en a pour tous les besoins et pour toutes les misères, en ce Paris, si séduisant à la surface, si hideux dans les abîmes, où pâtissent et s'éteignent des milliers de vies impitoyablement sacrifiées à la fièvre payenne de la civilisation. Un écrivain contemporain, à qui nous devons l'intéressante description des organes, des fonctions, de la vie et des convul-

sions de ce grand corps social qu'on appelle la plus belle ville du monde, a couronné dernièrement ses travaux par un livre émouvant où il raconte les prodiges d'une « bienfaisance anonyme », en laquelle nous reconnaissons, nous, la charité chrétienne. Je le remercie de sa loyale admiration pour « ces êtres charitables qui, renonçant par libre volonté à ce que la vie contient ou promet, recherchent la caducité, la maladie, l'infortune, afin de leur porter secours ; » qui, « loin de fuir les misères humaines, y plongent avec ardeur, ne reculant devant aucun dégoût, devant aucune fatigue, pour les mieux soulager ; » qui, « dans l'homme, ne s'enquièrent que du malade, dans le malade ne recherchent que l'incurable et vivent en contact avec le rebut de tous les maux, de toutes les impuissances, de toutes les infirmités. » Héros d'abnégation, volontairement voués « au labeur incessant dans les maladreries, à l'adoption des abandonnés, à cette sorte de maternité intarissable dont le dévouement ne se lasse jamais, et qui semble retrouver des forces dans son exercice même ; ...Sisyphes de l'amour, dont rien ne rebute ni

n'affaisse la vaillance..., tous tourmentés de l'unique désir de plaire à Dieu en aimant le prochain, du besoin de spiritualiser la vie en la sacrifiant aux malheurs d'autrui[1]. »

Il faudrait des volumes pour décrire tout le bien qui se fait dans ces maisons bénies où la charité travaille et lutte nuit et jour, « où l'œuvre de charité n'interpompt point l'œuvre de la prière, où l'on prie pour ceux que l'on sauve, pour qui maudit et pour qui persécute, où, dans l'être humain, on voit l'infirmité physique et l'infirmité morale cherchant à panser l'un et l'autre[2]. » L'auteur que je viens de citer n'a étudié que quelques-unes de ces maisons qui peuvent servir de type et d'exemple. Quelles merveilles de généreux amour et aussi quels bienfaits! — Ce sont de pauvres vieillards recueillis, nourris, soignés, bercés comme des enfants, tendrement consolés et doucement conduits au ciel par des vierges qui s'appellent leurs petites sœurs, mendient pour eux et se trouvent suffisamment récom-

1. Maxime du Camp, *La Charité privée à Paris* (*Avant-propos*).
2. *Ibid.*

pensées par un sourire et une prière. — Ce sont des fous que l'on apaise, des malades dont on guérit l'âme et le corps, des incurables dont on allège la souffrance et dont on prolonge la vie. — Ce sont des cancéreux que de nobles dames viennent panser chaque jour, lavant et oignant des plaies hideuses, sans détourner la tête, sans haut-le-cœur, mais fermement et dévotement, comme faisait le bon roi saint Louis. — Ce sont des phtisiques que les Sœurs de Marie Auxiliatrice s'efforcent d'arracher à la mort, ou qu'elles cherchent à rendre heureuses, au moins pendant les jours de leur longue agonie. — Ce sont de jeunes aveugles que de charitables voyantes appellent au grand honneur et au grand bienfait de la vie religieuse. — Ce sont des enfants vagabonds arrachés au crime et à la prison, et apprenant, sous une direction paternelle, à devenir d'honnêtes citoyens et de vaillants ouvriers. — Ce sont de malheureuses filles que le vice s'apprête à dévorer, et devant lesquelles s'ouvrent les portes de l'hospitalité du travail. — Ce sont des milliers de gens sans abri que recueille l'hospitalité de nuit.

Et toutes ces œuvres, qui ont eu les honneurs d'une apologie académique, ne représentent certainement pas le dixième des institutions et des libres services organisés, dans cette capitale, par la charité. Les crèches, les asiles, les écoles, les patronages, les orphelinats, les refuges, les vestiaires, les dispensaires, les hôpitaux même, rivalisent de zèle pour suppléer à l'insuffisance, et souvent pour corriger le mauvais vouloir de l'Assistance publique. Il n'y a pas que les congrégations religieuses qui se dépensent à la lutte de l'amour chrétien contre les misères humaines ; des légions de volontaires ajoutent à l'action régulière de ces bataillons sacrés l'appoint de leurs libres services. Vous en savez quelque chose, mes Frères, vous qui répondez si généreusement à tous les appels du malheur, vous qui allez visiter le pauvre dans les lieux sordides où il souffre, vous qui travaillez de vos mains pour le vêtir, vous qui avez créé et soutenez de vos deniers une multitude d'œuvres dont la seule nomenclature fatiguerait l'attention si je voulais l'entreprendre. Qu'il nous suffise de dire que rien n'a été oublié : ni la naissance du

pauvre, ni son enfance, ni son éducation, ni son mariage, ni sa famille, ni son travail, ni ses déplacements, ni ses infirmités, ni ses tentations, ni ses déshonneurs, ni les accidents qui éprouvent sa vie tourmentée, ni son agonie, ni sa mort, ni sa sépulture. Partout où il y a une infortune, la charité chrétienne se présente et dit : — Me voici ! Que voulez-vous que je fasse ?

Spectacle consolant, auquel j'applique mon âme anxieuse, lorsque je me sens par trop ému et par trop épouvanté par les scandales de ce Paris où l'impiété et le vice parlent si haut. Cette ville que ses désordres et ses folies ont rendue si tristement célèbre; cette ville qui attire à elle les peuples éblouis pour les enivrer du vin de sa corruption ; cette ville où l'on édite journellement les plus abominables blasphèmes contre Dieu, et les plus infâmes provocations contre la vertu ; cette ville qui encense les histrions et persécute les saints ; cette ville où l'on amnistie la révolte, et où l'on répond par des injures aux plus légitimes protestations du droit outragé ; cette ville qui souille la gloire par des apothéoses ridi-

cules, et déshonore le génie en faisant de sa dépouille mortelle le mannequin de manifestations impies ; cette ville où l'on chasse Dieu de son temple pour y mettre les restes bientôt oubliés d'une idole ; cette ville où l'on a peur de trop contenir le crime, et où les honnêtes gens semblent n'avoir plus d'autre ressource que le plaisir, pour compenser leur effacement et se consoler de leur impuissance; cette ville !... je ne puis m'empêcher de la regarder parfois d'un œil colère, je suis tenté de la maudire, et j'entends au fond de mon cœur indigné une voix qui gronde : Quand viendront donc les barbares ?... Mais un doux et saint cantique m'apaise. C'est la charité qui crie : « *Bonum autem facientes, non deficiamus :* Nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance. » C'est le chœur de toutes les infortunes assistées qui chante : « Pitié, Seigneur, épargne ton peuple : *Parce, Domine, parce populo tuo.* » Et alors oubliant tous les scandales où je viens de lire : *Damnation !* je n'ai plus d'yeux que pour les bonnes œuvres où je lis : *Rédemption !*

On a dit : « Paris peut attendre sans crainte

le jugement de l'histoire ; dans l'impartiale balance, le plateau de ses bonnes actions ne sera pas trouvé léger, car il y pèsera du poids de sa charité, de cette charité que le monde antique n'a point connue et dont, pour toujours, la religion chrétienne a pénétré les cœurs[1]. » — Je m'inquiète peu, mes Frères, du jugement de l'histoire, mon grand souci est le jugement de Dieu. La charité qui réjouit son cœur me fait espérer qu'il voudra bien nous pardonner nos fautes. Mais insistons auprès de lui ; rendons plus pesantes nos bonnes œuvres dans la balance de sa justice, en ajoutant une nouvelle miséricorde et un nouveau bienfait à l'avoir de la charité parisienne.

Ne vous récriez pas, je vous prie, contre cette invitation, comme si je commettais une indiscrétion. Si, courbés sous le poids des services d'amour chrétien auxquels vous êtes engagés, vous êtes tentés de me répondre, sur le ton du reproche : « Encore ! » je vous renvoie à Celui dont le cœur inépuisable ne se lasse pas

1. Maxime du Camp, ouvrage cité (*Post-scriptum*).

d'aimer, et dont les mains généreuses ne se lassent pas de répandre le bien. Dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, votre vie n'est-elle pas un abîme rempli de ses dons? Votre corps et toutes ses merveilles, votre âme et toutes ses belles qualités, votre naissance, votre situation dans le monde, vos biens temporels, vos affections, votre foi, vos vertus, vos consolations et vos secours spirituels, les jours qui vous sont accordés et les châtiments qui vous sont épargnés, malgré vos fautes, les éternelles espérances qui vous servent de réconfort dans l'épreuve, est-ce que tout cela n'est pas le fruit de l'infatigable libéralité de Dieu? Si vous aviez l'habitude, comme les saints, de vous rendre compte de son infinie bonté, à chaque instant vous rencontreriez un de ses dons dans votre nature et dans votre vie; vous vous écririez avec l'étonnement de la reconnaissance: — Encore! Encore! et vous diriez: — Puisque Dieu, principe de tout amour et de toute grâce, ne défaut jamais dans le bienfaire, « faisons, comme lui, le bien sans défaillance: *Bonum autem facientes, non deficiamus.* »

Cette parole de l'Apôtre, mes Frères, s'impose à nous avec d'autant plus de force que l'œuvre qui vous est recommandée est une de celles qui méritent les préférences d'un cœur chrétien. La dignité des œuvres de charité se mesure à la grandeur des maux qu'elles préviennent ou qu'elles guérissent, ainsi qu'à la grandeur des biens qu'elles assurent. Or, il n'est pas de plus grands maux que ceux qui atteignent l'âme dans la suprême dignité que lui confèrent la foi et la grâce, pas de plus grand bien que la conservation de la vie chrétienne dont dépend notre salut éternel. Ce n'est pas moi qui décide en cette question, mais l'Évangile où nous apprenons : « Qu'il ne sert à rien pour l'homme de posséder tous les biens s'il vient à perdre son âme. » Le monde ne pense pas comme l'Évangile, je le sais et je n'en suis point étonné ; il est de ceux dont l'Apôtre a dit : « L'homme habitué à la vie des sens n'entend rien aux choses spirituelles : « *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei*[1]. » Il est donc plus ému des ma-

1. I Cor., cap. II, 13.

ladies, des infirmités qui affligent le corps que des abandons et des tentations qui mettent l'âme en péril ; il estime que c'est une plus grande charité de panser des plaies saignantes que de préserver un chrétien de la perte de ses croyances et de ses pratiques religieuses. Laissons-le se tromper, et mesurons d'après l'Évangile la dignité des œuvres. Celle qu'on vous propose aujourd'hui est une œuvre apostolique, ayant pour but principal la conservation de la foi et de la vie chrétienne, le salut des âmes. A ce titre, elle mérite vos meilleures sympathies. Vous le comprendrez mieux, tout à l'heure, lorsque j'aurai répondu à quelques petites difficultés que peuvent m'opposer ceux qui ne sont pas encore résolus au *Non deficiamus* de l'Apôtre, c'est-à-dire à faire le bien quand même.

II

J'entends qu'on me dit : — Nous ne manquons pas de misérables qui ont besoin de toutes sortes de secours temporels et spirituels. Pourquoi aller chercher des étrangers ?

Nous n'allons point les chercher, mes Frères; ils sont venus, emportés par ce fatal courant d'émigration qui pousse les peuples besoigneux vers les pays fortunés, où ils espèrent trouver une vie plus aisée ou peut-être la richesse. Qu'ils se fassent illusion, qu'ils comprennent mal leurs véritables intérêts, c'est possible. Mais faut-il les abandonner, lorsqu'ils ont besoin de notre assistance ; et pouvez-vous leur opposer, comme une fin de non-recevoir auprès de notre charité, leur titre d'étrangers ?

Des étrangers !... Il n'y en a pas pour un chrétien. Tous ceux que le Christ a rachetés de son sang, tous ceux à qui il a donné son nom, tous ceux qu'il a marqués de son caractère,

tous ceux qu'il a sanctifiés par sa grâce, tous ceux à qui il a communiqué son Esprit, sont devenus, en lui, une seule et même famille de frères, et, selon l'énergique expression des Saintes Lettres, un seul et même corps : *Unum corpus*. Dans ce corps tous les membres se tiennent, aucun ne peut être privé de la communion des biens, ni du généreux échange des services. Écoutez le grand Apôtre. Il ne dit pas à ses chers Galates : « Faites le bien à vos parents, à vos amis, à vos compatriotes ; » mais, « faites le bien à tous : *operemur bonum ad omnes*, et surtout à ceux qui, par la foi, sont de la même famille, de la même maison que vous : *Maximè ad domesticos fidei.* »

Des étrangers !... mais, entre tous les chrétiens, qui l'est moins, pour nous, que ceux qui nous viennent des contrées bénies d'où sont partis la plupart des apôtres auxquels nous sommes redevables du grand bien de la vie chrétienne ? Qui l'est moins, pour nous, que les enfants d'un pays où la foi que nous professons s'est conservée plus pure et plus vivante que partout ailleurs ? Qui l'est moins, pour

nous, que les compatriotes du Père commun de la chrétienté, parlant la même langue que lui et portant dans leurs veines le même sang ?

Des étrangers !... mais ce titre, qui ne doit jamais rebuter un cœur chrétien, n'est pas fait, que je sache, pour rebuter un cœur français : ce cœur, si bienveillant par nature, si facilement touché par toutes les infortunes, si généreux dans ses expansions ; ce cœur qui, entre tous les cœurs des peuples chrétiens, est peut-être celui qui mérite le mieux les actions de grâces et les louanges que le grand Apôtre adressait aux Églises où il avait allumé le feu de la charité. — « Je rends grâces à Dieu pour vous, disait-il, de ce que votre charité abonde[1]. — Je connais l'empressement de votre amour et je m'en glorifie[2]. — Je n'ai pas besoin de vous écrire sur la charité fraternelle, car Dieu vous l'a enseignée et vous la pratiquez à l'égard de tous vos

1. Gratias agere debemus semper Deo pro vobis, fratres..... quoniam..... abundat charitas uniuscujusque vestrum in invicem. (II Thess., cap. I, 3.)

2. Scio enim promptum animum vestrum, pro quo de vobis glorior. (II Cor., cap. IX, 2.)

frères étrangers[1]. » Oh ! oui, mieux que ces révolutionnaires affolés qui proclamaient, dans l'intérêt d'une république universelle, la fraternité des peuples, nous autres, chrétiens et Français en même temps, nous pouvons chanter : « Les peuples sont pour nous des frères ! » Nos apôtres et nos Sœurs de Charité, partant à chaque instant pour des pays lointains, où ils vont prodiguer aux nations de toutes langues et de toutes couleurs les trésors de leur dévouement, nous apprennent, mieux que tous les raisonnements subtils et les manifestations bruyantes, que, pour un cœur qui a l'honneur d'être Chrétien et Français, il n'y a pas d'étrangers, dès qu'il s'agit de faire le bien.

Ne me dites pas qu'il faut y regarder à deux fois pour placer convenablement ses charités, que les Italiens (puisqu'il s'agit des Italiens), ont la tête chaude, les passions vives et la main prompte, que leurs mauvais coups sont inscrits, plus souvent qu'il ne faudrait, dans nos

1. De charitate fraternitatis non necesse habemus scribere vobis; ipsi enim vos a Deo didicistis ut diligatis invicem. Etenim illud facitis in omnes fratres in Macedonia. (I Thess., cap. IV, 9, 10.)

chroniques judiciaires. Qu'est-ce que cela prouve? sinon qu'ils ont besoin qu'on les entoure de secours spirituels et de salutaires influences. S'ils étaient tous des petits saints, nous n'aurions pas d'autre chose à faire que de nous recommander à leurs prières.

Et puis, ne les jugeons pas d'après ceux qui se signalent par leurs méfaits ; si l'on procédait ainsi à notre égard, dans les pays étrangers, nous aurions, je crois, une triste réputation. Il y a toutes sortes d'éléments dans une émigration ; les meilleurs et les plus nombreux ne font pas parler d'eux, ils travaillent et souffrent en silence. Tels sont les pauvres gens en faveur desquels se constitue l'Œuvre des Italiens. Sobres, peu exigeants, fidèles à leur tâche, ils n'ont point encore, comme l'ouvrier français, l'esprit et le cœur gâtés par l'irréligion, et, en général, ils ne demandent pas mieux que de continuer, loin de leur pays, les traditions de vie chrétienne qu'ils en ont apportées. Mais s'ils ne rencontrent point d'apôtres pour raviver leur foi, point de maîtres pour élever leurs enfants, point d'âmes charitables pour s'enquérir de leurs besoins corpo-

rels et spirituels pendant les jours terribles de la maladie, si tout les abandonne, n'abandonneront-ils pas eux-mêmes le Dieu, les croyances et les pratiques religieuses dont personne ne leur parle? Il faut conjurer ce grand danger. A cet effet, une charité intelligente et dévouée a imaginé de grouper les Italiens dans les quartiers où ils sont plus nombreux, autour d'un centre religieux où ils pourront trouver toutes sortes de secours : — des prêtres pour instruire, consoler, encourager, parler de Dieu, des saintes vérités de la religion et des devoirs de la vie chrétienne, — des écoles pour soustraire la jeunesse au vagabondage et l'élever honnêtement et religieusement, — des Sœurs et des Dames de Charité pour visiter les pauvres et les malades, les assister dans leurs besoins et leurs souffrances, leur parler, dans la douce langue qu'ils comprennent, de la patrie terrestre qu'ils ne verront peut-être plus et de la patrie céleste qui les attend.

Voilà, mes Frères, l'œuvre qui se recommande actuellement à votre charité. N'ai-je pas eu raison de vous dire qu'elle était digne des

meilleures sympathies de vos cœurs chrétiens, et n'ai-je pas le droit de vous demander pour elle, non seulement l'aumône passagère que vous allez donner tout à l'heure, mais des souscriptions régulières qui en assurent l'avenir?

Ce n'est pas moi qui vous sollicite en ce moment : ma chétive personne n'est que l'humble manteau dont se couvre un plus illustre solliciteur. Il est temps de vous le montrer, car sa présence au milieu de vous est le plus éloquent et le plus touchant des appels.

MONSEIGNEUR,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me choisir pour être l'interprète de votre grand cœur. Les succès de la diplomatie n'ont point étouffé, dans l'âme de l'homme public, la divine flamme de la charité. Elle y est entretenue par votre haute piété, et aussi par un admirable cœur de mère, aussi généreux qu'expérimenté dans l'art de faire le bien. Bénissez l'œuvre que vous avez conçue, bénissez-la au nom de l'illustre et saint Pontife dont vous êtes le représentant. C'est le plus grand des Italiens et le

père commun de tous ceux qui doivent s'aimer d'un fraternel amour. La charité de son cœur paternel va pénétrer le nôtre, et quand il nous aura dit, par votre bouche : *Benedicat vos Deus*, nous nous relèverons pleins d'ardeur pour l'œuvre qu'il bénit, et nous répéterons résolument avec l'Apôtre : « Nous qui faisons le bien, faisons-le sans défaillance : *Bonum autem facientes, non deficiamus.* »

LES ORPHELINS

DE NOTRE-DAME-DES-FLOTS

LES

ORPHELINS DE NOTRE-DAME-DES-FLOTS

Discours de charité prononcé le 15 août 1886, dans l'église Saint-Jacques de Dieppe.

Orphano tu eris adjutor.
(PSALM. X).

MES FRÈRES,

Toutes les œuvres de charité sont intéressantes, parce que toutes ont le même objet : Jésus-Christ représenté dans ses pauvres. Cependant il en est qui semblent mériter nos préférences, soit parce qu'elles nous offrent une misère plus grande à soulager, soit parce que ceux qui souffrent ont plus de charmes pour séduire, plus de droits à nos bienfaits.

Telle est l'Œuvre des Orphelins de Notre-Dame-des-Flots, dont j'ai à vous entretenir aujourd'hui.

J'espère que votre charité ne leur fera pas défaut, car leur âge, leur condition, le malheur qui les a fait orphelins, l'avenir qu'on leur prépare, tout conspire à vous intéresser à mes chers petits clients ; tout vous invite à vous montrer généreux à leur égard.

I

Et d'abord, mes Frères, il s'agit d'une œuvre d'enfants ; et, à mon avis, comme au vôtre, j'en suis certain, l'enfance est ce qu'il y a au monde de plus charmant. C'est la vie en bouton, c'est-à-dire dans sa première fraîcheur, la vie sans les ravages du temps, sans le trouble des passions, sans les flétrissures du vice, la vie avec toutes ses espérances. Lorsque je rencontre une fleur qui va s'entr'ouvrir, je m'arrête, je contemple et je rêve. Je me demande quelle sera sa forme, sa couleur,

quels fruits elle portera plus tard. Ainsi, devant un enfant, je me demande ce qu'il deviendra en grandissant, quels seront ses traits, sa parole, son sourire, son esprit, son cœur, ses vertus. Enfin, je vous confesse ma faiblesse, j'aime les enfants, même lorsqu'ils ont des défauts, car je ne puis les leur imputer; ces pauvres petits sont encore sous l'empire d'instincts auxquels ils ne peuvent pas commander. J'aime les enfants, et je suis sûr que vous les aimez aussi, que vous ne voudriez pas ressembler à ces êtres au cœur dur et égoïste dont on dit : Tristes natures, ils n'aiment pas les enfants !

Ne pas aimer les enfants, c'est manquer d'un trait de ressemblance avec Dieu, qui se montre si attentif, si soigneux, si bon, si paternel pour tout ce qui est petit, faible et fragile. Voyez comme sa douce Providence multiple les précautions et les délicatesses autour de tout ce qui commence à vivre : les germes, les fleurs, les petits oiseaux. Qu'elle est merveilleuse la demeure des graines, enfants des arbres et des plantes ! Avec quel art les chambres y sont distribuées ! Comme elles

sont remplies d'un suc qui nourrit le germe presque invisible ! comme les cloisons en sont ouatées avec soin, si la graine est frileuse ! comme les ressorts, les aigrettes, les ailes, les hélices sont tout prêts pour l'emporter dès qu'elle sera émancipée !

Et la fleur ! comme elle est chaudement protégée contre les brises trop vives ! Que d'enveloppes autour de sa corolle ! Que de boucliers pour recevoir les coups de la tempête jusqu'à ce qu'elle puisse les affronter !

Et les petits oiseaux ! quel tendre amour il y a pour eux dans le cœur de leur père et de leur mère ! Comme tout se prépare dans la nature pour les nourrir, quand ils auront brisé leur coquille : et l'insecte qui pullule, et la verdure qui soulève la terre et s'épaissit, et le grain qui tombe égaré sur le bord du chemin !

O Dieu des germes et des fleurs, comme vous devez aimer les germes et les fleurs de la vie humaine, les petits enfants de l'être privilégié que vous avez créé à votre image ! Oui, vous les aimez, leur innocence vous touche, et lorsque vos yeux sont fatigués par le spec-

tacle de nos vies déflorées, vous les reposez avec complaisance, j'en suis certain, sur l'âme pure des petits enfants.

Dieu aime les enfants, mes Frères. Nous n'en pouvons pas douter, quand bien même nous ne comprendrions rien aux intentions de sa Providence, car il nous l'a dit par la bouche de son Fils bien-aimé. Jésus aimait les petits enfants qui accouraient à lui attirés par sa bonté. Offensés de leur importunité, les Apôtres voulaient les écarter; mais lui, il les appelle. « Laissez venir à moi les petits enfants, dit-il : *Sinite parvulos venire ad me*[1]; » il les embrasse, il les caresse, il les baise; il les propose pour modèle à ceux qui l'écoutent; le royaume des cieux leur appartient; si on ne leur ressemble, on n'entrera point dans la demeure de son Père. Il faut imiter leur candeur et leur innocence, et surtout il faut les respecter. Malheur à celui qui scandalise les petits enfants !

Avant que le Sauveur eût parlé, l'homme était cruel pour le fruit de ses entrailles. Il y a

1. Marc., cap. x, 14.

eu dans la vie de l'humanité des jours maudits, des jours d'exécrable souvenir, pendant lesquels l'homme s'oublia jusqu'à la barbarie. Investi par des lois atroces d'un domaine absolu sur la vie de ses enfants, le père pouvait en disposer à son gré. Les trouvait-ils bien faits ? Il les relevait de terre et les baisait au front pour les adopter. Lui déplaisaient-ils? D'un mot, d'un geste, d'un regard il les répudiait, c'était leur arrêt de mort. Les poètes chantaient : « On doit à l'enfant le plus grand respect : *Maxima debetur puero reverentia*[1]; » mais le païen laissait chanter les poètes et n'écoutait que les suggestions de son égoïsme. Il avait la loi pour lui. « Père, disait-elle, si ton enfant ne promet pas d'être un homme robuste et un citoyen utile, tue-le bien vite : *puerum pater, cito necato*[2]. »

Ces mauvais jours sont passés. La nature humaine s'est imprégnée de la tendresse et de la miséricorde du Sauveur, et maintenant il y a partout des cœurs pour aimer les petits enfants, partout des chrétiens qui disent avec le

1. Juvénal.
2. Loi des XII tables.

Fils de Dieu : *Sinite parvulos venire ad me*, partout des âmes qui considèrent, non seulement comme le plus sacré des ministères, mais comme le plus grand des arts, la culture de l'enfance. — « Le peintre, le statuaire, dit saint Jean Chrysostôme, ne peuvent égaler par leurs admirables ouvrages celui qui sait façonner par ses leçons l'âme des enfants : *Omni certe pictore, omni certe statuario, cæterisque hujusmodi omnibus excellentiorem hunc duco, qui juvenum animos fingere non ignoret*[1]. »

II

L'enfance est intéressante par elle-même, mes Frères; mais combien plus quand elle manque de ses naturels soutiens! Que nous passions indifférents près d'un enfant qui jouit de tous les bienfaits de la famille, de l'amour et des soins de son père et de sa mère, cela se conçoit ; il n'a rien à demander, rien à attendre

1. *Homil.* LX, in cap. XVIII, Matth.

de notre miséricorde. Mais l'enfant dont la famille a été dévastée par la mort, l'orphelin, l'abandonné, qui ne serait touché de son malheur, surtout si la famille à laquelle il appartient est pauvre et obscure? Car l'orphelin des familles opulentes ne manque pas de tuteurs et de conseils qui tiennent à honneur de le faire bien élever. Mais l'orphelin du pauvre! Le voilà solitaire au foyer domestique, même lorsque la mort n'a encore frappé que celui qui est la force et la tête de la famille. Tant que le père est là, sa main robuste arrête la pauvreté sur les pentes de la misère; la femme, moins inquiète des premières nécessités de la vie, peut prodiguer aux enfants les soins dont une mère seule a le secret. Que le père vienne à disparaître, tout le poids de la famille retombe sur la mère. Si son amour ne faiblit pas, est-ce que ses forces peuvent répondre à tous les besoins? Hélas! non. Elle s'épuise à gagner le pain de chaque jour; les préoccupations et les angoisses rendent plus accablantes les fatigues de son travail. Elle voit avec terreur qu'une femme pauvre ne peut pas faire face à tous ses devoirs. Lasse, découragée de son

impuissance, elle murmure, elle reproche à Dieu de ne l'avoir pas faite riche, afin qu'elle pût être mère. Si elle peut donner aux corps, tant bien que mal, leur pâture, elle oublie de donner aux âmes leur pain immatériel. Dans cette famille mutilée où il n'y a pas, où il ne peut pas y avoir d'éducation, les corps végètent pendant que les âmes s'affaissent, l'ignorance et la grossièreté préparent petit à petit tous les vices.

Mais c'est bien pire encore lorsque l'enfant est privé tout à coup de ses deux appuis. Qui le recueillera, qui prendra soin de sa vie abandonnée? Des parents? Des étrangers un moment touchés d'une si grande misère? Mais où prendront-ils cette tendresse délicate qu'il faut dépenser autour d'une vie qui s'épanouit? N'estimeront-ils pas qu'ils ont beaucoup fait s'ils empêchent l'orphelin de mourir de faim? N'auront-ils pas hâte de se payer de leurs avances par une prompte exploitation de ses forces? Auront-ils grand souci de son avenir, s'ils peuvent établir au plus vite la balance de leur profits et pertes? Après tout, ce n'est pas leur enfant, il deviendra ce qu'il pourra. Son

esprit, son cœur, son instruction, son éducation, sa foi, il n'en est pas question ; c'est bien assez que l'on ait sauvé son corps.

Ce n'est point ainsi, mes Frères, que vous entendez la charité, j'en suis convaincu. Vous auriez pitié d'une fleur sans soutien, d'une couvée abandonnée, combien plus des pauvres petits orphelins ! Il ne suffit pas de les arracher à la mort; il leur faut de pieux asiles où ils entendront parler de Dieu, de la grâce, du devoir, de la vertu; il leur faut des parents d'adoption pleins de la charité de Jésus-Christ, qui développeront en eux par l'éducation le sentiment religieux, l'amour du vrai et du bien, formeront leur esprit et leur cœur, les prépareront à une vie laborieuse et honnête, et les conduiront, dans la modestie et la simplicité, jusqu'aux portes des carrières obscures, mais, utiles, que sanctifient l'amour de Dieu et l'habitude du sacrifice.

Un de ces asiles de charité a été ouvert, en cette ville, pour les orphelins de Notre-Dame-des-Flots. Pour ne point alarmer la modestie de ses fondateurs, je ne dirai point par quelles merveilleuses industries et par quels prodiges

de dévouement il s'est établi et développé. Il y a quatorze ans, il n'y avait que douze enfants; aujourd'hui ils sont près de quatre-vingts, tous bien vivants, m'écrivait-on dernièrement, et de fort bon appétit. Votre charité est leur principale ressource. Elle ne peut pas leur manquer; car ces enfants, déjà si intéressants par leur âge et leur condition, le sont davantage encore par le malheur qui les a faits orphelins.

III

Ce n'est point par un de ces accidents vulgaires dont personne ne garde le souvenir que les pupilles de Notre-Dame-des-Flots ont été privés de leurs naturels soutiens, mais par une de ces dramatiques catastrophes dont on conserve la date, et dont les marins se racontent à leurs foyers les détails navrants.

La mer, dont vous venez chercher les brises et les caresses, ne vous apparaît guère à vous, hôtes passagers de ses rivages, que sous ses

aspects grandioses et bienfaisants. Ses vagues arrivent d'un invisible lointain, emportent l'âme qui les contemple par delà l'horizon et font rêver à l'infini. Ses abîmes sont pleins de vies et de mystères. Il y croît des forêts étranges et gigantesques, on y entend souffler les monstres. Aussi variés et plus nombreux peut-être que les oiseaux et les insectes qui peuplent la terre et les airs, des myriades d'êtres agiles et industrieux se meuvent et travaillent dans le liquide élément où ils ont pris naissance. A ce monde immense, nos vies à nous font chaque jour des emprunts qui les soutiennent, les fortifient et les guérissent de leurs maux, tandis que le soleil y boit à pleins rayons des flots de vapeurs légères qui se condensent dans les hautes régions de l'atmosphère, voltigent sur les ailes des vents et deviennent pluies, neiges, sources, ruisseaux, rivières, fleuves, bains salutaires et fécondes artères qui rafraîchissent le globe et renouvellent ses forces génératrices. Oui, la mer est grandiose! la mer est bienfaisante! Pourquoi faut-il que nous ayons à souffrir de ses trahisons?

La perfide! elle aiguise en nos âmes aventureuses l'amour de l'inconnu; elle nous promet au loin des trésors; elle nous invite à visiter les îles qu'elle berce dans ses flots et les rivages qui lui servent de ceinture, elle s'offre de nous y porter. Voyez comme elle tend le dos à notre humeur voyageuse et à nos téméraires expéditions. Elle est le grand chemin ouvert, dans tous les sens, aux migrations des explorateurs, des commerçants et des nations besoigneuses qui écoulent par là leur trop-plein; elle est le champ fertile où des légions de travailleurs vont chercher leur vie et celle de leur famille; elle est au pêcheur ce que la plaine est au laboureur. On la traverse, on la fouille, elle se laisse faire.

Mais attendez. Ses eaux, aujourd'hui tranquilles et lisses comme une glace où se mire le ciel, s'émeuvent, se troublent, s'agitent, se gonflent, se tourmentent bientôt sous le souffle de la tempête dont elle est la gémissante esclave. Quels mugissements et quels bonds, grand Dieu! Malheur à celui que la tempête a surpris! Les plus solides navires ont peine à

traverser les chaînes mobiles de collines et de montagnes, tour à tour soulevées et écrasées par la fureur des vents. Comment la barque du pêcheur y pourrait-elle résister ? Elle est montée, il est vrai, par des hommes audacieux et intrépides, depuis longtemps habitués aux trahisons de la mer. On les attend au rivage. Les voilà, là-bas ! Hardi ! hardi, pêcheurs ! vos femmes et vos enfants vous tendent les bras. Les voyez-vous, luttant comme des géants contre la violence des rafales et les fougueux caprices de la lame ? Ils approchent, ils vont entrer... Mais non, le flot les ravale et les ramène au large. Cris d'épouvante, prières, sanglots, la tempête étouffe tous les bruits dans ses clameurs, tandis que la barque désemparée s'abandonne à ses convulsions. Elle avance, elle recule ; elle ballotte, elle tourne ; elle se renverse, elle se redresse ; elle monte sur la cime des vagues et disparaît dans l'abîme ; elle touche, elle craque, elle s'effondre. Plus rien !... Plus rien que l'écume du gouffre qui l'a engloutie ! Plus rien que des épaves et des cadavres qu'on ira recueillir demain sur le rivage, si la mer ne les a pas emportés pour

les ensevelir à jamais dans ses insondables profondeurs.

Hélas ! mes Frères, il n'est pas de port où l'on ne garde le souvenir de quelque catastrophe de ce genre ! Si on ne la voit pas des yeux, on peut se la représenter tout entière dans ces mots sinistres : « Perdus en mer ! » que l'on envoie de loin aux familles des marins qui attendaient un joyeux retour. Si tout un équipage ne périt pas dans la tempête, c'est un homme, jeune encore, qui débarque, exténué d'avoir lutté avec trop d'ardeur contre les éléments, frappé à mort par les cruelles intempéries qu'il a bravées, et qui vient s'éteindre à son foyer, à l'âge de la force et à l'heure où l'on a le plus grand besoin de son bras robuste. Après lui, il ne reste plus qu'une femme désolée, que mine le chagrin, et que désespère l'impuissance où elle se trouve de nourrir et d'élever les pauvres petits que son mari lui a laissés ! Ah ! bénis soient ceux qui ont eu la généreuse pensée de recueillir ces orphelins, et de leur créer une famille adoptive où la charité chrétienne répare les cruautés du sort.

IV

Mais, ces chers enfants, comment seront-ils élevés? Il semble, mes Frères, que ceux qui ont eu pitié d'eux devraient leur inspirer la haine de l'élément perfide qui fut la cause de leur malheur, et les préparer à des carrières tranquilles où l'on n'a à redouter que la visite des vulgaires infirmités qui éprouvent la vie humaine. Il semble que ces enfants devraient être garantis par leurs souvenirs contre la pensée d'affronter des aventures et des dangers dont leurs pères ont été victimes. Eh bien! non. Le sang de race les tourmente, et toute leur jeune ardeur se tourne d'instinct vers la mer, comme s'ils espéraient y prendre une revanche. Regardez-les. Comme ils sont fiers du vêtement qu'ils portent et qui les désigne à la périlleuse carrière de la marine! Entrez dans leur orphelinat et assistez à leurs exercices. Vous les verrez, assouplis de bonne heure à la discipline, obéir au commandement,

grimper et voltiger dans les cordages, se tenir debout et marcher sur les vergues, s'exercer à la manœuvre du mousse, en attendant celle du matelot. Sur les murs de leurs salles d'études, ils lisent les noms de ceux de leurs frères aînés qui se sont déjà distingués dans la carrière. On leur raconte les exploits des grands hommes de la marine, et on leur apprend à vénérer la glorieuse mémoire des héros qui, d'un bout du monde à l'autre, ont illustré notre pavillon.

Un dessein patriotique préside à cette virile éducation. Une nation, fière de son premier rang, nous regarde d'un œil jaloux, et ne voit pas sans un cruel plaisir fléchir notre puissance maritime. Au nord et au midi, d'autres peuples cherchent à nous devancer. Prise entre ces deux émulations qui conspirent à son abaissement, la France a besoin de marins pour tenir son rang dans l'empire des mers. Que n'y a-t-il dans tous nos ports des écoles où se forment les pupilles de la marine ! Ce serait, certes, une des plus heureuses créations de notre siècle. La ville de Dieppe y a songé : elle a bien mérité de la patrie.

Mais l'éducation professionnelle du marin ne se borne pas aux exercices d'une manœuvre alertement et régulièrement exécutée. Un éloquent prélat[1] vous le disait l'année dernière : « Pour être marin, on ne doit craindre ni la peine ni la mort... Il faut avoir l'âme forte et vaillante... Or, il n'y a que la religion, il n'y a que la main de Dieu qui puisse façonner des volontés et des caractères d'une trempe magnanime... Le marin surtout, parmi les durs labeurs et les hasards de son existence, a besoin de croire et d'espérer. » De croire au Dieu qui le voit, le conduit et le protège en sa vie tourmentée; d'espérer en Dieu qui peut, à chaque instant, recevoir son âme; de croire et d'espérer en la bonté des hommes qui auront pitié de sa famille abandonnée, s'il vient à disparaître.

Je ne vous dirai pas, mes Frères, comment ce besoin de foi, d'espérance et de confiance, est satisfait dans l'éducation donnée par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul aux orphelins de Notre-Dame-des-Flots ; je n'entrerai

1. Monseigneur Thomas, archevêque de Rouen.

pas dans le détail des solides et austères vertus auxquelles on habitue leurs jeunes âmes. Mais il est une chose que je ne puis taire, parce que j'en ai été ravi : c'est la merveilleuse alliance des deux qualités qu'on trouve rarement unies dans une même âme. L'éducation virile, qui engendre dans l'âme des orphelins de Notre-Dame-des-Flots la force audacieuse et l'inébranlable vaillance, les pénètre en même temps d'une religieuse tendresse de cœur qui les suit partout et dont ils envoient, de tous les points du monde, les plus touchants témoignages aux religieuses dévouées qu'ils appellent leurs mères. Permettez-moi de vous lire deux lettres que j'ai choisies entre celles qui m'ont été confiées. C'est la littérature du cœur... L'une est de Madagascar :

« Ma chère Mère,

« Voici le 1er janvier qui approche. Je viens donc vous souhaiter une bonne année de grâce, de bénédiction et de santé.

« Je demande au bon Dieu de vous laisser bien longtemps sur la terre pour tous les pauvres petits orphelins, ceux que vous avez

recueillis et élevés comme moi, et tous les autres que vous recevrez encore dans notre chère maison de Notre-Dame-des-Flots. C'est souvent, ma chère Mère, que je pense à vous et aux bonnes Sœurs qui vous ont aidée à m'élever. Je demande à Dieu de bien garder l'Orphelinat où j'ai été si heureux pendant les huit années que j'y ai passées. Ce serait un grand plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles... Si le bon Dieu me ramène sain et sauf, comme je serai heureux de vous revoir, et ma Sœur Madeleine qui nous faisait si bien la classe, et tous les petits que je retrouverais, sans doute, bien changés et bien grandis !

« Ma bonne Mère, comme il est tard, je finis de vous érire, et non de vous aimer, en vous assurant que je continue à me bien conduire et à donner de la satisfaction, autant que je le peux, à mes chefs.

« Votre fils dévoué et reconnaissant. »

L'autre lettre est de Liverpool, après un long voyage :

« Ma bonne Mère,

« Voici le grand jour de votre fête qui ap-

proche. Je veux être l'un des premiers de vos enfants à vous la souhaiter, et à vous remercier de tout ce que vous avez fait pour moi et pour mes petits camarades. Quoique éloigné de vous, je pense au sermon et à la quête qui donne du pain à la famille. Je pense plus encore aux fatigues et au mal que vous vous donnez, ma pauvre Mère, pour trouver des quêteuses. J'ai toujours peur que vous ne tombiez malade, car vous en avez lourd sur les bras. Je demande donc pour votre fête au bon Dieu qu'il vous donne la santé.

« Quand je me rappelle, ma bonne Mère, dans quelle misère j'étais lorsque vous m'avez pris, je sens que c'est à vous et aux bonnes Sœurs que je dois ce que je suis. Aussi, je vous assure, ma chère Mère, que je vous serai toujours reconnaissant. Je vous le prouverai par ma conduite, et je vous assure aussi que vous aurez toujours la plus belle place dans mon cœur...

« Ce qui m'a fait le plus de plaisir pendant mes voyages, c'est d'avoir vu des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Nous les avons débarquées à Panama : elles étaient six. Aussitôt

que j'aperçus la chaloupe qui les amenait à bord de l'*Obock*, je descendis promptement pour les aider, et mon capitaine m'autorisa à les servir. Si vous saviez, ma Mère, comme j'étais content! Je leur parlai de vous et de ma Grand'Mère[1]. La Supérieure vous connaissait toutes deux. En quittant le navire, je demandai la permission de les accompagner à terre : la Supérieure voulut me donner une pièce pour récompenser mes petits services. Vous pensez bien, ma Mère, que je ne l'acceptai pas. Je lui dis que j'étais un enfant élevé par les Sœurs, et bien trop heureux de pouvoir lui être utile.

« Au revoir, ma bonne Mère; mon capitaine m'a chargé de vous présenter son respect, et m'a autorisé à vous dire qu'il continuait à être content de moi.

« Veuillez m'écrire, s'il vous plaît, à Liverpool. Mon respect à ma Grand'Mère et à toutes les Sœurs.

« Votre enfant respectueux. »

1. *Grand'Mère* est une religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, Supérieure des Sœurs du bureau de bienfaisance et des crèches.

Certes, voilà des lettres charmantes qui valent de l'or. J'espère que vous les payerez tout à l'heure ce qu'elles valent.

Chères Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, vous voilà jugées par vos fruits. Combien je vous remercie de votre courage, de votre sollicitude et de votre dévouement dans la tâche maternelle que vous avez entreprise. L'admiration des hommes est une trop petite récompense pour vos grands cœurs ; je demande à Dieu qu'il vous comble de ses bénédictions et de ses grâces.

Merci encore aux administrations intelligentes qui comprennent votre œuvre et la soutiennent de leurs sympathies et de leur bienveillant concours.

Merci à tous les bienfaiteurs passés et présents. Et à vous tous, mes bien chers Frères, merci par avance pour la grande charité dont vous allez faire preuve, en assurant aux orphelins de Notre-Dame-des-Flots le pain de cette année. Votre aumône aura sa récompense, car ces enfants prieront pour vous, et Dieu se plaît à exaucer la prière de l'innocence.

Écoutez. C'était pendant une effroyable tem-

pête ; la mer furieuse ballottait un vaisseau sur lequel flottait l'étendard du vice-roi des Indes, le grand et pieux Albuquerque. L'équipage, plongé dans une muette épouvante, attendait la mort, car les écueils de la rive étaient proches. La voix du commandant, étouffée par les clameurs de l'orage, n'arrivait plus aux matelots. Debout, près du grand mât, il priait. Tout à coup, un craquement se fait entendre, le vaisseau a touché, il va sombrer. Albuquerque aperçoit un enfant, que la lame renverse et qu'elle emporte à la mer. Il le saisit, l'enlève au-dessus de sa tête, et, le montrant au ciel : « O bon Jésus, dit-il, si les pécheurs ont mérité votre colère, par votre grande bonté ayez pitié de ce petit innocent, et faites-nous miséricorde à cause de lui. » Ce cri de la foi fut entendu. Soudain l'orage s'apaisa, le navire en détresse, miraculeusement soutenu sur les flots, put arriver au port.

Hélas ! la vie humaine est pleine de tempêtes : tempêtes dans les cœurs, tempêtes dans les familles, tempêtes dans la vie publique. Vous que la tempête tourmente, prenez entre les bras de votre charité un de nos chers petits

orphelins et montrez-le au ciel. L'amour et l'innocence toucheront le cœur de Dieu, et Dieu vous donnera sa sainte paix, que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

LES ORPHELINS

DE SAINT-VINCENT-FERRIER

LES

ORPHELINS DE SAINT-VINCENT-FERRIER

Ostende, église des Frères-Prêcheurs,
5 août 1889.

(Même discours que le précédent, avec la finale suivante.)

IV

J'ai l'honneur de pouvoir appeler mon frère en religion l'homme providentiel qui fonda dans cette ville l'orphelinat pour lequel j'implore votre charité. Vous le connaissez, mes Frères; le R. P. Joseph-Marie Callens a laissé, non seulement à Ostende, mais dans toute la Province dominicaine de Belgique d'impérissables souvenirs.

Le noviciat de la Sarte-lez-Huy a vu s'épanouir les qualités aimables de son cœur, les ardeurs de son âme passionnée pour le bien, son zèle pour la maison de Dieu, la simplicité avec laquelle il s'oubliait lui-même, et les généreuses préoccupations de sa charité toujours inquiète de ce qui pouvait être utile au prochain.

Le couvent de Louvain lui doit en grande partie les vastes et magnifiques installations qui lui ont mérité d'être choisi, il y a quelques années, pour le siège d'une assemblée générale de l'Ordre de Saint-Dominique. Pour le bâtir, il se fit mendiant; parcourant toute la Belgique, franchissant ses frontières, supportant, gaiement et pour l'amour de Dieu, les fatigues et les humiliations du quêteur. Les chemins qu'il a parcourus, les mille portes qu'il a franchies retentissent encore de sa naïve et confiante invocation à la douce patronne de la Province dominicaine de Belgique : — « Rose, ma petite sœur, faites que je sois bien reçu à cause de vous : *Rosa, soror nostra, bene sit propter te ;* » et bon nombre de donateurs se souviennent encore de l'ai-

mable et gracieuse habileté avec laquelle il ouvrait leurs bourses.

Dans le couvent de Tirlemont, où il fut élu prieur à l'âge de vingt-huit ans, les six années de son gouvernement furent fécondes en œuvres utiles et en heureuses transformations.

Enfin, dans cette ville, qui fut le dernier théâtre des exploits de sa charité, il a doté son Ordre d'un nouveau couvent et de l'une de ses plus belles églises.

Mais le besoin d'action et l'ardeur de la charité dont l'âme religieuse du Père Callens était dévorée ne se pouvaient satisfaire au service de ses frères. Il se répandait au dehors en sages conseils, en bienveillante assistance, en secours spirituels, surtout auprès des familles pauvres. C'est en les visitant qu'il rencontra cette poignante misère des enfants orphelins dont je viens de vous faire la peinture. Son cœur tendre et généreux en fut navré; mais il n'était pas homme à se contenter d'une pitié transie qui ne sait que souffrir des maux d'autrui. Il consulta, à la fois, Dieu et son grand courage, et il crut entendre une

voix lui dire : « Tu seras le secours de l'orphelin : *Orphano tu eris adjutor.* »

Sa résolution fut bientôt prise. Il lui suffit de quelques semaines pour ouvrir un asile provisoire à ceux des enfants dont la misère était plus criante, et pour se procurer, non loin de la mer, un vaste terrain sur lequel il arrêta le plan de son orphelinat.

Il voulait faire vite, car ceux qui souffrent n'ont pas le temps d'attendre, et, en interrogeant sa fragile santé, il lui semblait entendre la menace d'une fin prochaine. Il voulait faire grand, afin que tous les orphelins pussent trouver dans son asile, avec le pain de chaque jour, les bienfaits de l'éducation chrétienne, de l'instruction primaire et professionnelle : tout ce qu'il faut pour armer solidement de jeunes natures d'hommes destinés à la lutte du travail, dans un monde où la foi et la vertu courent de si grands risques.

Dans les rêves de son âme féconde en projets, le Père Callens voyait déjà s'élever les divers quartiers que devaient habiter les enfants et les adolescents, les classes et les ateliers d'apprentissage, la chapelle, le couvent

des mères chargées de soigner tout ce petit peuple, les habitations des maîtres et du directeur, l'étable, la basse-cour : tout un ensemble de constructions propres à loger commodément trois cents personnes, et à répondre à tous les besoins spirituels et matériels.

Pour réaliser ce rêve, il se mit à l'œuvre avec cette impétueuse et sainte énergie qui lui faisait mépriser toutes les fatigues et porter, à la fois, le poids de mille sollicitudes, si bien qu'en moins de deux ans la moitié de son plan avait pris un corps. C'est alors que Dieu vint lui dire : — « En voilà assez pour toi ; il est temps de partir. » — Et il partit, avec la résignation et la douce sérénité d'un saint, laissant à la Providence le soin d'achever l'œuvre qu'il avait si vaillamment commencée. — « Je meurs volontiers, disait-il, à la dernière heure, j'accepte la mort pour satisfaire à la justice de Dieu et pour le bien de l'orphelinat. La Providence, qui m'a toujours si admirablement assisté, protègera ce cher orphelinat... Mon Dieu, je vous l'abandonne. »

Le peuple l'a pleuré comme on pleure un bienfaiteur insigne ; mais les prudents auraient

pu l'accuser de témérité, et lui reprocher d'avoir préparé, en escomptant trop hardiment l'avenir, une crise financière où pouvait sombrer sa grande et belle œuvre. Ah ! plût à Dieu que toutes les crises financières eussent de pareilles causes ! Il me semble qu'on peut être indulgent, je dirais presque heureux, au milieu de tant de désastres, au fond desquels on ne découvre que cupidité, mensonges, abus de confiance, honteux tripotages, quand on se trouve en présence d'une situation critique qui n'a pas d'autre cause qu'un excès d'amour et de dévouement. Ce que la prudence humaine appelle témérité, n'est parfois qu'une sainte audace que Dieu lui-même inspire aux créateurs des grandes œuvres de bienfaisance. Sans cette sainte audace, combien d'institutions charitables n'auraient jamais vu le jour! Habituées aux caresses de la Providence, les âmes passionnées pour le bien du prochain ont l'intime et robuste confiance que leurs entreprises désintéressées ne tomberont jamais dans l'abandon ; et il suffit à leur conscience, pour la rassurer contre les trop vives réclamations des prudents, de pouvoir dire aux

âmes charitables qui viendront après elles : « *Exemplum dedi vobis :* Je vous ai donné l'exemple, faites comme moi. »

C'est le cri que nous jette, des rivages de l'autre monde, le fondateur de l'Orphelinat de Saint-Vincent-Ferrier. — Non, non, cher et vénéré père des orphelins, le repos de votre tombe ne sera pas troublé par le bruit sinistre d'un écroulement. Déjà, j'ai le devoir de remercier, publiquement, et en votre nom, ceux qui, obéissant au généreux entraînement de votre charité, ont pris en main les intérêts de vos enfants d'adoption, se sont imposé de lourds sacrifices pour faire face aux nécessités de l'heure présente, et se promettent d'achever votre ouvrage. Ils en viendront à bout, parce que la Providence, que vous avez invoquée avant de mourir, les protège, parce que les mérites de votre vie dévouée et de votre mort sainte leur attireront sûrement des collaborateurs.

Ces collaborateurs sont parmi vous, mes Frères. C'est, pour vous, une question d'honneur et de reconnaissance de ne pas laisser en souffrance une œuvre si belle et si nécessaire ;

et j'ajoute : C'est une question du plus haut intérêt.

Tout le bien que vous ferez aux petits orphelins de Saint-Vincent-Ferrier aura sa récompense, car ces enfants prieront pour vous, et Dieu se plaît à exaucer la prière de l'innocence.

(La fin comme au discours précédent.)

CONGRÈS

DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

CONGRÈS DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

Discours d'ouverture,
prononcé dans l'église de Notre-Dame de Paris,
le 2 juillet 1888.

Magnificat anima mea Dominum.

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

Lorsque la très Sainte Vierge, dans le mystère que l'Église célèbre en ce jour, entendit sa cousine Élisabeth bénir le Dieu caché qu'elle portait dans son sein virginal, elle s'écria : *Mon âme glorifie le Seigneur !* Je pousse le même cri devant cette magnifique assemblée, venue, de près et de loin, pour bénir le Dieu caché de l'Eucharistie : — *Magnificat anima mea Dominum.*

Que venez-vous faire ici, Messieurs? Ce n'est point à la manière de l'Église, qui définit les dogmes, ni à la manière des théologiens, qui élucident les mystères, que vous prétendez glorifier, en ces jours, Notre-Seigneur au sacrement de l'autel, mais à la manière de sujets fidèles qui acclament leur roi, affirment son pouvoir, se concertent pour rendre leurs hommages plus dignes de son infinie majesté, et pour ouvrir plus largement leurs cœurs à ses bienfaits.

Libre aux esprits superbes, qui croient que les sciences et les progrès humains sont seuls dignes d'un pareil concours, de jeter à votre assemblée et à ses travaux cette méprisante parole : *Affaires de sacristie !* — Moi j'estime que le Congrès des Œuvres eucharistiques est une grande et belle chose, puisqu'on y doit travailler à la gloire d'un Dieu qui s'est anéanti par amour pour nous, ainsi qu'au plus intéressant, au plus glorieux, au plus durable des progrès : le progrès spirituel des âmes qui reçoivent de leurs communications avec l'Eucharistie une surabondance de vie.

Tout cela, Messieurs, est résumé dans les

paroles que le vénérable prélat qui vous donne l'hospitalité de son diocèse m'a chargé de commenter ce soir. Elles sont de mon illustre frère saint Thomas d'Aquin et ouvrent l'office de nuit de la fête du Très Saint Sacrement : — « *Christum Regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem* : Adorons le Christ Roi, Maître de tous les peuples, qui donne l'abondance de la vie à ceux qui se nourrissent de lui. »

I

Il est roi celui à qui une nation doit son existence et tous ses biens ; il est roi celui qui délivre un peuple des tyrans qui l'avilissent et qui l'oppriment ; il est roi celui qui reçoit d'un maître suprême un apanage longtemps promis et chèrement acheté.

Or, Messieurs, le Christ est roi à tous ces titres.

Nous sommes ses créatures. Non seulement il était au commencement avec son Père, Dieu

comme lui, agissant avec lui et faisant jaillir du néant toutes les merveilles du monde; mais, ajoute l'apôtre saint Jean : « Toutes choses ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt ;* — rien n'a été fait sans lui : *et sine ipso nihil factum est ;* — tout ce qui a été fait avait vie en lui : *Quod factum est in ipso vita erat.* » Vous savez de quelle manière le plus ancien des historiens sacrés commence le récit de la genèse du monde : « *In principio Deus creavit cœlum et terram :* Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre. » — Quel est ce principe ? demande le grand Augustin. — « C'est le Verbe : *In principio, id est in Verbo.* » — Pourquoi cela ? — « Parce que Dieu a tout fait par son Verbe : *Quia omnia Deus fecit Verbo.* » Il se parle éternellement et reproduit sa propre vie et les perfections de sa vie en son Verbe et par son Verbe ; de même, il parle et produit, dans le temps, le monde, sa vie, ses perfections dans son Verbe et par son Verbe. S'il y a des hommes et des peuples en ce monde, et, pour ces hommes et ces peuples, une magnifique et riche nature, à chaque instant prodigue de ses biens, nous le

devons à la parole de Dieu, au Verbe de Dieu. Or, vous le croyez, Messieurs, vous le confessez : le Christ est le Verbe de Dieu. On ne peut pas être plus maître qu'il ne l'est, ni plus digne d'honneurs. Adorons le Christ Roi, Maître de toutes choses : *Christum Regem adoremus dominantem gentibus.*

Ce roi immortel, il était invisible dans le mystère des cieux, et voilà qu'en un jour mémorable il se revêt de notre chair mortelle et de nos infirmités, et apparaît au monde comme l'un de nous. Que vient-il faire au milieu de ses sujets ? — Il vient les arracher au pouvoir d'un tyran qui, par le péché, s'est rendu maître de l'humanité. Personne n'ignore la grande œuvre qu'il a accomplie. Notre ère s'appelle, depuis plus de dix-huit siècles, l'ère du salut, et les années de cette ère nouvelle datent du triomphe du Verbe incarné. Il a remplacé par une doctrine pure les monstrueuses erreurs qui enténébraient l'esprit humain ; il a soumis les instincts révoltés et les passions déchaînées au joug d'une loi sainte ; plus que par sa doctrine et par sa loi, il a, par ses exemples et par sa grâce, ramené le genre humain égaré

sur le chemin de ses destinées éternelles et, selon la belle image de saint Paul, « il a désarmé les sinistres Puissances qui s'étaient emparées de sa création, il les a traînées fièrement après lui, triomphant en face du monde entier de leur tyrannie, en sa chair adorable, instrument de notre délivrance : *Expolians Principatus et Potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso*[1]. » — Nous lui devons tout ce qu'il y a aujourd'hui de bon, de grand et de saint dans la vie et dans les sociétés humaines ; et les peuples qui ne le connaissent pas encore ne seront délivrés que par lui de leur honteux esclavage. Il est roi par droit de conquête, et roi divin ; adorons-le : *Christum Regem adoremus dominantem gentibus.*

Il est roi ! Le Maître des maîtres, le Roi des rois, Dieu l'a voulu. Longtemps avant qu'il eût pris notre nature, il lui a fait dire par son Prophète : « Demande-moi, et je te donnerai les nations en héritage : *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam*[2]. » — Jésus

1. Cor., cap. II, 15.
2. Psalm. II.

a demandé par les anéantissements de son incarnation, par les humbles travaux de sa vie cachée, par les fatigues de sa vie apostolique, par son obéissance, ses veilles, ses prières, ses gémissements et ses larmes, par les opprobres de sa passion, par toutes les lèvres de ses plaies, par toutes les gouttes de son sang répandu. Ses bras étendus sur l'arbre de la croix et le cri de détresse qu'il fait entendre : — J'ai soif ! c'est sa dernière supplique : « Dieu, dit l'Apôtre, n'a pu s'empêcher de l'exaucer pour tant de respects : *Exauditus est pro sua reverentia*[1]. » Du haut du ciel il lui a envoyé une bénédiction plus sainte et plus féconde que celle donnée par les patriarches à leurs premiers-nés. — C'est fait : « Le Christ est établi l'héritier de toutes choses : *Quem constituit hæredem universorum*[2]. » Nous sommes à lui, il a pu dire de nous : « Les miens, *mei*. — Ceux que mon Père m'a donnés : *Quos dedit mihi Pater*. » Il nous possède, comme aucun maître ne possède les hommes et les choses qui sont à lui. Adorons-le :

1. Heb., cap. v, 7.
2. Heb., cap. I, 2.

Christum Regem adoremus dominantem gentibus.

II

Tous ceux qui le connaissent, ce Roi divin, devraient être prosternés à ses pieds. — Et cependant, que d'âmes rebelles et séditieuses s'écrient : « Nous ne voulons pas que celui-là règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos.* » — S'il était roi, souffrirait-il de pareils cris, et ne les aurait-il pas prévenus par les victorieuses manifestations de sa gloire et de sa puissance ?

Pourquoi s'est-il éclipsé après son triomphe sur la mort ? — Pourquoi n'a-t-il pas choisi, en ce monde, une capitale, un palais et un trône pour son humanité ressuscitée ? — Pourquoi ne le voyons-nous pas parcourir, sur un char de lumière, le vaste empire que Dieu lui a donné, toujours prêt à récompenser par ses faveurs l'humble soumission, et à châtier,

sans miséricorde, l'orgueilleuse révolte? — Personne alors n'aurait pu lui refuser ses adorations.

Encore, si tout en dissimulant sa gloire céleste, il eût daigné nous apparaître, comme aux jours de sa vie mortelle, avec cette exquise humanité à travers laquelle on voyait rayonner et resplendir sa haute intelligence, son grand cœur, son noble caractère, sa sainteté, dans des signes capables d'éveiller l'attention et de l'attirer sur le profond mystère de sa personne! S'il nous eût été donné d'entendre, de temps en temps, ses paroles sublimes et ses ordres souverains; d'être témoins de quelques-unes des merveilles que le peuple saluait de ses acclamations! — Mais non : aucune échappée de lumière et de grandeur; rien que de l'ombre, rien que des abaissements. — L'Église nous dit bien qu'il est resté parmi nous, mais quand on lui demande de nous le montrer, elle prend en main une vulgaire bouchée de pain : Voilà! dit-elle : *Ecce!* N'est-ce pas une amère dérision, pire que celle du préteur romain qui, montrant aux Juifs le Christ humilié, s'écriait : « Voilà votre roi! *Ecce rex*

vester ! » Et ne dirait-on pas que Jésus-Christ a pris à tâche de faire méconnaître sa divine royauté ?

Messieurs, on peut donner plusieurs réponses à ces indiscrètes et téméraires questions. Ces réponses, vous les avez entendues tomber de cette chaire, lorsque j'ai traité de la mystérieuse présence et des miraculeux anéantissements du Christ dans l'Eucharistie. Je n'en rappellerai qu'une seule aujourd'hui : celle qui convient le mieux aux généreuses dispositions de vos âmes croyantes.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a sacrifié sa gloire pour contenter l'infinie bonté de son cœur. Est-il donc moins roi parce qu'il substitue à la terrifiante et écrasante domination de sa puissance et de sa majesté la douce et miséricordieuse domination de son amour ? L'évidence de sa présence eût pu convaincre notre raison, l'exhibition de sa puissance contenir nos passions ; mais raison et passions ne lui seront-elles pas soumises, s'il s'empare de nos cœurs par son adorable condescendance, et n'êtes-vous pas d'avis qu'il s'assurera une

domination plus glorieuse pour lui et pour nous, s'il peut nous faire dire : — « Qui n'aimerait celui qui nous a tant aimés ? *Sic nos amantem quis non redamaret ?* »

O Jésus-Eucharistie, mon divin Roi! c'est l'amour qui vous anéantit. — Vous vouliez, sans priver le ciel de votre glorieuse présence qui fait partie du bonheur des élus, demeurer jusqu'à la fin des siècles avec vos enfants de la terre ; vous vouliez, sans renouveler la sanglante tragédie du Calvaire, que votre corps et votre sang fussent offerts chaque jour en sacrifice à la divinité ; vous vouliez surtout réaliser le plus étrange rêve, le plus impérieux désir de l'amour : vous incorporer ceux que vous aimez, vivre en eux et les faire vivre de vous. — Mais, comment, avec le corps glorieux que vous a donné la résurrection ?

Votre présence en ce monde n'eût-elle pas été un larcin fait à la béatitude de vos élus ? — Qui donc se serait senti assez pur pour s'approcher de vous ? — Quel prêtre assez hardi pour prendre entre ses mains le corps resplendissant du Rédempteur et l'offrir à son Père ? Comment votre humanité, désormais

immuable, impassible, immortelle, eût-elle pu représenter sur l'autel une victime immolée ? — Quel fidèle aurait osé ouvrir la bouche et vous dire : « Entrez en moi, faites-moi vivre de vous ? »

Mais l'amour est fertile en inventions. Tout devient possible, ô divin Roi, du moment que vous couvrez votre gloire du fragile manteau des espèces sacramentelles. — Vous pouvez être à la fois dans les cieux et sur la terre : dans les cieux à l'état de corps glorifié, sur la terre à l'état de sacrement; — vous pouvez, miraculeusement multiplié comme les espèces que vous transformez, sans cesser d'être le même, résider, en même temps, dans tous les temples et dans tous les tabernacles de la chrétienté; — vous pouvez donner partout à vos craintifs enfants la consolation de votre présence, sans qu'ils aient à redouter le feu de ce regard profond qui pénètre les âmes, et leur reproche dans sa lumière leurs misères volontaires et leur indignité; — vous pouvez vous mettre entre les mains de vos prêtres et exprimer, par votre ensevelissement et votre immobilité sacramentels, l'état de mort et de

destruction propre au sacrifice ; — vous pouvez enfin, pain sacré, consommer les largesses de votre amour, en devenant la nourriture spirituelle de ceux que vous aimez et en leur communiquant la plénitude de votre vie.

Et quelle plénitude, Messieurs ! — Santé spirituelle, lumières, force, consolation, saintes ardeurs d'un amour qui s'épanche en Dieu et sur tous ceux que Dieu aime, vigoureux et joyeux élan de tout notre être surnaturalisé vers l'union suprême qui doit l'achever et le béatifier éternellement : voilà ce que produit en nous la communion eucharistique. Toutes les forces fécondantes de la nature, réunies pour engraisser et fertiliser la terre, ne sont qu'une faible image de la divine vertu dont l'âme humaine est pénétrée, lorsque le Christ humilié devient sa nourriture. Aux nobles aspirations, aux grandes vertus, aux œuvres généreuses qui sont le fruit du pain eucharistique, il est impossible de ne pas reconnaître la très douce et très salutaire domination du Roi divin qui s'est anéanti par amour pour nous. Ses abaissements n'étonnent plus quand on en reçoit tant et de si grands bienfaits.

De cela, Messieurs, vous avez fait l'expérience. Non seulement vous croyez, mais vous sentez que le Christ est roi, un roi qu'on mange, pour recevoir en son âme l'abondance, la plénitude de la vie spirituelle, et vous dites : Adorons-le : « *Christum Regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.* »

III

Adorer ! — Vous avez compris ce que cela veut dire, et quels devoirs vous sont imposés par les anéantissements de votre divin Roi. Par amour pour vous, il s'est dépouillé de toute sa gloire; par amour pour lui vous devez la lui rendre. Il l'attend de votre piété et de votre dévouement. C'est, du reste, le but du Congrès auquel nous préludons par cette auguste cérémonie.

Ce que vous voulez faire, Messieurs, n'est pas une nouveauté. La foi chrétienne n'a ja-

mais cessé de travailler à la gloire du divin sacrement dans lequel le Roi des rois se cache à nos regards mortels. Depuis dix-neuf siècles, bientôt, Jésus-Eucharistie reçoit les hommages de l'amour chrétien. Les brûlants discours des orateurs, les admirables traités des théologiens, les hymnes sublimes des poètes, les chants magnifiques des grands maîtres de l'art musical, les beautés de la liturgie, les fêtes splendides instituées par l'Église, l'universelle convocation des créatures pour honorer le Verbe créateur dans ses anéantissements : le feu, les parfums, les fleurs, les étoffes précieuses, l'or, l'argent, la pierre, le marbre, fouillés, ciselés par les mains intelligentes des artistes, les temples superbes dont toutes les beautés convergent vers Dieu-Hostie, les immenses assemblées, les longues processions du peuple fidèle, qui se précipite en foule aux fêtes de l'adoration, et fait retentir sa grande voix pour chanter son respect, son amour et sa foi : Autant d'œuvres eucharistiques, qui illuminent la nuit profonde dans laquelle le Christ-Roi a comme enseveli sa gloire.

Vous connaissiez ces œuvres, Messieurs, mais vos cœurs généreux, subjugués par le royal amour de Jésus-Christ, ont dit : « Encore plus! Encore plus! » Puisque tant d'âmes ingrates oublient, méconnaissent ou méprisent la personne et les droits de notre divin Maître, travaillons à sa gloire avec une amoureuse ardeur. Encourageons toute œuvre qui a pour but de faire connaître le Christ-Roi dans son sacrement d'amour, toutes les générosités qui veulent contribuer à son culte. Préparons-lui des sanctuaires ; recrutons-lui des prêtres et des apôtres ; multiplions ses adorateurs, organisons les gardes d'honneur qui doivent veiller près de lui, la nuit et le jour ; donnons-lui des fêtes splendides de foi, d'amour et de reconnaissance ; entraînons par nos exemples les tièdes et les timides à la visite du tabernacle, au saint sacrifice, à la sainte table ; donnons au monde le spectacle de nos âmes transformées par leurs rapports intimes avec l'Eucharistie ; faisons vivre dans la société, tant de fois scandalisée, les édifiantes vertus de Celui dont nous avons mangé la chair ; enfin, autour du sépulcre sacramentel

où sa vie semble sommeiller, faisons de nos hommages une auréole dont le monde entier puisse voir les radieuses clartés.

Euge! Euge! Courage, Messieurs! A travers les voiles qui vous dérobent sa présence, Jésus-Eucharistie vous regarde et s'apprête à vous bénir. Dans ce deuxième centenaire du jour où il a daigné révéler au monde l'amour extrême de son divin Cœur, sa bénédiction ne peut manquer d'être abondante et féconde. Soyez-en pénétrés, et puissent les manifestations de votre foi et de votre amour, après avoir touché un grand nombre d'âmes, leur arracher cette confession : « Le Christ-Roi est le Maître des peuples, adorons-le, et allons chercher en lui la plénitude de la vie : *Christum Regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem!* »

ŒUVRE

DE LA PROPAGATION DE LA FOI

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Discours prononcé dans l'église primatiale de Lyon, le 20 mars 1891.

Euntes, docete omnes gentes.
Allez, enseignez toutes les nations.
(S. MATHIEU, ch. XXVIII, v. 19.)

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR[1],
MES FRÈRES,

Vous m'avez appelé pour parler de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Ce n'est point une tâche laborieuse pour un Frère Prêcheur; il en est fier, il en est heureux; car, après ceux qui, comme vous, Éminentissime Seigneur, ont hérité directement de la mission des

1. Son Éminence le cardinal Foulon, archevêque de Lyon.

apôtres et dont le devoir est de présider aux destinées de l'Église, c'est au Frère Prêcheur, plus qu'à tout autre, que s'adresse cette parole du Sauveur : *Euntes, docete omnes gentes :* Allez, enseignez toutes les nations. Il en a recueilli l'écho sous les voûtes d'une basilique célèbre, alors que les apôtres Pierre et Paul, donnant au père de la famille dominicaine le livre des évangiles et un bâton de voyage, lui disaient : *Vade et prædica* : Va et prêche. Depuis six siècles, l'enfant de Dominique obéit à cet ordre descendu du ciel ; depuis six siècles, il va et il prêche ; depuis six siècles, il est engagé dans l'Œuvre immense de la Propagation de la Foi. Il lui est donc permis d'en parler, non seulement avec l'admiration qu'éprouve un cœur généreux pour ce qui est grand et beau ; non seulement avec le zèle que doit déployer toute âme fidèle, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes, mais avec l'intérêt, l'ardeur, la passion d'un ouvrier pour le chef-d'œuvre à l'élaboration duquel il a dépensé le meilleur de sa vie.

Soyez donc attentifs, mes Frères, aux appels que je vais vous faire, et puissé-je passionner

vos âmes pour l'Œuvre si intéressante et si importante de la Propagation de la Foi. Je vais, pour vous la bien faire connaître, répondre à ces trois questions :

Quelle est l'origine et quels sont les développements de cette Œuvre ?

Quelles sont ses espérances actuelles ?

Quelles leçons devons-nous y prendre ?

Éminentissime Seigneur, j'ai été profondément touché des instances que vous avez faites pour me ramener dans cette ville et dans cette chère église où je n'ai pas prêché depuis trente-deux ans. Puissé-je répondre à votre pieuse et noble sollicitude pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Puissé-je montrer à ceux qui m'ont entendu jadis que, si je n'ai plus la fougue et les entraînements de la jeunesse, je n'ai rien perdu de mon ardeur pour la sainte cause de Dieu !

I

L'Œuvre de la Propagation de la Foi n'est point une œuvre moderne, comme vous seriez peut-être tentés de le croire. La forme qu'elle a prise, en ces derniers temps, a son importance et mérite d'être remarquée ; mais, sous cette forme, je vois la continuation d'une tradition de faits, vieille comme l'Église et l'esprit apostolique qui a présidé à sa formation. Lorsque Jésus-Christ bénissait ses apôtres et prononçait sur leurs fronts prosternés ces paroles : — « *Euntes, docete omnes gentes :* Allez, enseignez toutes les nations, » — il traçait un programme et promulguait une loi. Le programme était immense, la loi était expresse. Les apôtres n'eurent garde d'offenser, par la plus petite résistance, la chère et souveraine volonté qui disposait de leurs vies. Dès que l'Esprit-Saint leur eut donné le dernier mot des vérités enseignées par leur Maître et la force de les promulguer, ils affrontèrent les

haines de la Synagogue, firent appel à la conscience du peuple juif, moissonnèrent autour d'eux les élus que Dieu avait marqués, s'élancèrent sur le monde, le parcoururent en tous sens, l'ébranlèrent sous les coups d'une parole barbare, laissèrent partout des souvenirs de leur passage, et, çà et là, les traces toutes chaudes de leur sang, comme pour marquer le chemin que devaient suivre, après eux, les prédicateurs de la bonne nouvelle.

Il est impossible, mes Frères, de nier le rapide et immense succès de ce premier mouvement de la Propagation de la Foi. Il est attesté par les livres et les monuments, tant sacrés que profanes, des origines de l'Église. Au sortir du Cénacle, la parole évangélique convertit trois mille hommes d'un seul coup. A quelques jours de là, Pierre, debout au milieu de la foule, lui demande, au nom de Dieu, raison de la mort de son Maître, et cinq mille voix lui répondent par des cris de repentir et par une solennelle profession de foi. Dix années s'écoulent, et le chef du collège apostolique, le directeur suprême de l'Œuvre de la Propa-

gation de la Foi, envoie sa première Épître aux fidèles dispersés du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie. Antioche, Athènes, Damas, Césarée, Milet reçoivent la bonne nouvelle. Paul écrit à la capitale du monde et aux villes les plus illustres de l'Empire : Corinthe, Philippes, Colosse, Éphèse, Thessalonique. Il annonce aux Romains que leur foi est prêchée au monde entier. Il apprend aux Philippiens que la maison même de César est envahie, et leur fait passer le salut des saints qui l'habitent : « *Salutant vos omnes sancti, maxime autem qui sunt de domo Cæsaris*[1]. » — Pendant ce temps, les autres apôtres s'emparent du monde : les Espagnols, les Éthiopiens, les Scythes, les Perses, les Indiens, entendent proclamer le nom du crucifié. Posté au centre de l'univers, Pierre, le maître de tous depuis que Jésus-Christ a disparu, Pierre répète ces paroles du Sauveur : — *Euntes, docete omnes gentes :* Allez, enseignez les nations, — et les disciples qu'il a bénis s'en vont jusqu'au fond de la Germanie et des Gaules.

1. II Cor., cap. XIII, 12.

Lazare, Maximin, Trophime prêchent l'Évangile sous le beau ciel de la Provence; d'autres, dont les noms sont écrits dans les diptyques de nos vieilles cathédrales, se partagent le pays qu'habitaient nos pères. Vous lisez dans vos diptyques, Messieurs, les noms illustres de Pothin et d'Irénée. Denys l'Aréopagite s'avance jusqu'à la ville prédestinée à devenir la capitale du peuple très chrétien. Enfin l'Œuvre de la Propagation de la Foi a fait sa première visite au monde connu. Les extrémités de l'univers ont entendu le retentissement de cette voix qui faisait tressaillir le prophète dans une de ses extases. Plus éloquents que les cieux, les missionnaires de la foi ont raconté partout la gloire de Dieu et publié l'œuvre admirable de la rédemption. Les apologistes des premiers siècles annoncent avec fierté ce grand mouvement de l'apostolat : « Il n'y a point de peuples, dit saint Justin, grecs ou barbares, de tout nom, de toutes mœurs, qu'ils habitent sur des chariots mobiles ou sous des tentes voyageuses, point de peuples qui n'offrent des prières et des actions de grâces à Dieu le Père, au nom de Jésus-

Christ[1]. » — « Nous ne sommes que d'hier, s'écrie Tertullien, et déjà nous remplissons les villes, les îles, les châteaux, les campagnes, les camps, les tribus, les décuries, les palais, le sénat, le forum[2]. » Le royaume du Christ s'étend partout avec son nom : *Christi regnum et nomen ubique porrigitur*. Partout il règne, partout il est adoré : *Ubique regnat, ubique adoratur*. Il est égal pour tous, il est roi de tous : *Omnibus æqualis, omnibus rex*[3].

Telle est, mes Frères, la première période de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. A cette période, il faut rapporter la mission des apôtres que saint Éleuthère envoie à l'Angleterre, les divers mouvements des évangélistes d'Alexandrie, toujours prêts à partir pour les pays lointains, la prédication de saint Panthène aux brahmanes de l'Inde, qui l'avaient appelé, et parmi lesquels il trouve des traces de l'apostolat de saint Barthélemy, entre autre l'évangile de saint Matthieu, enfin, ces enlèvements providentiels des évêques faits

1. *Dialog. cum Tryph.*, cap. CXVII.
2. *Apolog.*, cap. III.
3. Tertull., *Adversus judæos*, cap. II, 7.

prisonniers par les Goths, les Sarmates, les Germains, et employant les longues heures de l'exil à la prédication du christianisme.

Cette première période, je l'appelle la période proprement apostolique, ou, si vous l'aimez mieux, l'âge plus particulièrement divin de la Propagation de la Foi. Sans doute, Dieu n'abandonne jamais ses apôtres ; mais aux premiers de tous, il devait une plus prochaine et plus grandiose assistance. Il les envoyait, selon sa propre parole, comme des brebis au milieu des loups[1]. Sans science, sans richesses, sans force, sans prestige naturel, ils tombent dans un monde en proie à toutes les erreurs, à toutes les corruptions, et se déclarent ses ennemis. Toutes les passions irritées se révoltent contre leur ministère de vérité et de sainteté. Eussent-ils pu vivre un instant ; eussent-ils pu faire la conquête d'une seule âme, si Dieu, selon sa promesse, ne les eût providentiellement secourus dans tous les périls, et ne leur eût mis en main sa toute-

1. Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. (Matth., cap. x, 16.)

puissance? Ils succombent dans la lutte, c'est vrai, mais non sans avoir profité de l'assistance divine, multiplié les merveilles et conduit leur Œuvre de la Propagation de la Foi jusqu'à sa seconde période.

Cette seconde période, je l'appelle la période de l'union et du protectorat, c'est-à-dire celle pendant laquelle les puissances spirituelles et temporelles de ce monde concourent à l'établissement du règne de Jésus-Christ. Dieu ne se retire pas, il ne refuse pas son assistance, ni le concours de son souverain pouvoir : sans cette assistance, sans ce pouvoir, que pourraient faire les hommes? Cependant les causes secondes étant préparées, même dans cette œuvre si manifestement au-dessus des forces humaines, Dieu ne peut s'empêcher de les laisser agir selon leur propre énergie. L'Église victorieuse est devenue la plus haute des influences et la plus grande des forces ; les Césars ont courbé leur front sous le joug de la croix ; maintenant, papes, évêques, abbés, empereurs, rois, républiques, tous vont travailler au triomphe de la foi.

Constantin, après avoir promulgué l'édit

qui doit clore l'ère des grandes persécutions, profite des ambassades que lui envoient l'Inde et l'Éthiopie pour faire connaître la religion chrétienne. Sapor, roi de Perse, lui demande son amitié et lui apprend que, dans son grand empire, le Dieu dont il adore la sainte majesté est un Dieu connu et vénéré, et que, dans la Chine, une de ses provinces, les églises sont nombreuses. Presque en même temps, les Ibériens, convertis par une captive, réclament des évêques, et saint Athanase consacre le premier apôtre de l'Inde-Ultérieure, saint Frumence. Dans une lettre aux évêques d'Afrique, il écrit : « Le concile de Nicée est connu des Indiens et de tout ce qu'il y a de chrétiens parmi les autres barbares. » Un autre Frumence s'empare, au nom de Jésus-Christ, de l'Abyssinie, pendant que la renommée de saint Ambroise se répand parmi les Francs, qui bientôt viennent tomber, en la personne de Clovis, aux pieds de saint Remi. Les contrées jadis funestes aux légions romaines, celles qu'elles sont obligées d'abandonner aux barbares, retentissent de ce cri : *Credo*. C'est le cri des apôtres envoyés par les papes. C'est

Séverin qui s'avance jusqu'au fond de la Norique, Augustin qui convertit et baptise les Anglo-Saxons devenus maîtres de la Grande-Bretagne, Boniface et ses compagnons qui évangélisent l'Allemagne, bâtissent des églises et construisent des monastères.

L'extrême Orient semble jaloux de ces succès. Un empereur de Chine ordonne que la religion chrétienne soit publiée dans ses États; les églises se multiplient; les *bonzes* de la grande loi d'Occident sont comblés d'honneur; un généralissime chrétien, par son génie, sa bravoure, ses vertus, soutient contre toutes les rébellions et conspirations la dynastie des Tang, favorable à la foi de Jésus-Christ.

Mais, à cette même époque, un plus illustre guerrier, un prince plus magnanime, un empereur, dont le nom doit être écrit en lettres d'or dans les fastes de l'Église, lui prépare des jours glorieux. Charlemagne entoure d'un plus grand prestige le pouvoir des souverains pontifes. Il défend l'Église de Dieu contre la rapacité de ses ennemis. Pour faire cesser les guerres interminables de la Saxe, il prie, il envoie des missionnaires et voit bientôt arriver

à ses pieds, vêtus de la robe blanche des catéchumènes, le fier Witikind et ses compagnons. La Propagation de la Foi est le but suprême de ses efforts. Dans la guerre, son camp ressemble à un vaste monastère où la prière et le jeûne alternent avec les combats ; dans la paix, il promulgue des lois tout imprégnées de l'esprit de Jésus-Christ.

Un si grand exemple ne peut être perdu. L'impératrice Théodora, sollicitée par les Bulgares, leur envoie deux apôtres, saint Méthodius et saint Cyrille. Les ducs de Russie commencent à s'ébranler. Rollon, chef des Normands, convertit son peuple. Miecislas, roi de Pologne, abaisse devant Jésus-Christ son front couronné. Les Slaves et les Poméraniens voient leur noblesse courir au-devant de saint Adalbert et de saint Othon, et livrent leurs idoles aux papes qui les réclament comme un trophée de la plus douce des victoires. Les Hongrois, fils des Huns, touchés par l'exemple et les vertus de leur roi Étienne, reçoivent le baptême et se mettent sous la protection de celle qu'ils appellent la *Dame* par excellence.

Sans doute, mes Frères, à cette époque de

l'histoire, il y a encore dans le monde des vices odieux et des iniquités effroyables; toutefois, pendant les quelques siècles qui viennent de s'écouler, quelles conquêtes pour Jésus-Christ! L'Orient s'est amoindri et comme desséché sous le souffle de l'hérésie; mais l'Occident, plein de sève, voit fleurir dans son sein les héroïques vertus de la vie parfaite. A mesure que le christianisme s'étend, d'immenses asiles s'ouvrent partout, pour abriter ceux qui veulent préparer leur âme à de grands combats. Ce ne sont pas, comme on le croit communément, des prisons où viennent se punir eux-mêmes les grands criminels qui échappent à la justice humaine; ce ne sont pas des sépulcres où s'enterrent les passions qui redoutent un éclat; ce ne sont pas des Thabor où les âmes oisives se réfugient pour rêver le ciel, au lieu de l'escalader par de généreux efforts : non, ce sont de fortes citadelles d'où doivent partir, de temps à autre, des conquérants remplis de l'esprit apostolique. Colomban était moine, Augustin était moine, Boniface était moine; ils étaient moines aussi, cet Anschaire et ce Witzmar qui évangélisèrent la

Suède, le Danemark, l'Islande, le Groënland, et répandirent, jusqu'au pôle arctique, la foi chrétienne dont on devait retrouver plus tard les vestiges dans les traditions défigurées du nord de l'Amérique.

Mais, mes Frères, le grand âge des moines conquérants ne commence, à proprement parler, qu'au milieu de cette seconde période de la Propagation de la Foi. Après les prodigieux efforts des ordres chevaleresques qui contirent les flots de l'islamisme prêts à engloutir l'Occident, après les mouvements gigantesques des Tartates, qui ouvrirent de nouveau les routes de l'extrême Orient, Dieu suscita deux ordres célèbres dont un chrétien ne peut ignorer l'histoire. Vous avez déjà nommé l'ordre de Saint-Dominique et l'ordre de Saint-François. Ils naquirent ensemble et devinrent bientôt, entre les mains des papes, les infatigables ouvriers de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il n'y eut point d'hésitation dans leur dévouement, point de tâtonnement touchant la direction qu'ils devaient prendre. L'univers s'ouvrait devant eux, ils envahirent l'univers. Les rois tartares entendirent leur

voix; évêques et apôtres, ils allèrent prêcher et paître le troupeau de Jésus-Christ, jusqu'aux dernières frontières du monde connu. A la fin du treizième siècle, un Franciscain, Jean de Monte Corvin, était assis sur le siège archiépiscopal de Pékin. Le pape Grégoire XI écrivait aux admirables frères pérégrinants, audacieux voyageurs qui allaient planter leurs tentes dans les froids déserts de la Sibérie, sous les feux du soleil africain, partout où il y avait des âmes à gagner à Jésus-Christ : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu. A nos bien-aimés fils, les Frères Prêcheurs, répandus parmi les Russes, les Cumans, les Perses, les Tartares, les Indiens, les Éthiopiens. » Hommes étranges, ils viennent à peine de naître et ils sont dans tous les pays. Ils traversent la Grèce et portent en passant des coups redoutables au schisme. Ils vont combattre l'influence et les prestiges des bonzes et des lamas, et laissent dans les mœurs et coutumes de ces faux moines des traces de leur passage. Ils vont se faire tuer sans pitié par le cimeterre des sultans du Maroc. Les Portugais abordent au Congo : ils y

sont déjà. Une nouvelle route est ouverte pour aller aux Indes : ils s'y précipitent. Un nouveau monde sort des profondeurs de l'Océan : ils sont auprès des conquérants et proclament avec eux le règne de Jésus-Christ. Le génie des découvertes s'empare de tous les peuples, les vaisseaux traversent les mers dans tous les sens : sur tous ces vaisseaux, il y a des apôtres, des fils de saint Dominique, des fils de saint François, des fils aussi d'une famille qui vient de naître et qui, dans son enfance, rivalise de force et d'audace avec les vieux lutteurs de la foi. Enfant de la Compagnie de Jésus, François Xavier convertit le Japon et meurt en face de la Chine où ses frères vont bientôt entrer. Pendant ce temps, le dominicain Louis Bertrand parcourt le Nouveau-Monde dans tous les sens. Enfin, mes Frères, des légions d'apôtres prêchent sur tous les points de l'univers, et jamais cette parole ne fut plus vraie : *In omnen terram exivit sonus eorum*[1].

Je me trompe : Dieu préparait à la Propa-

1. Psalm. XVIII.

gation de la Foi un âge qui ne devait rien envier à ceux dont vous venez d'entendre l'histoire. Mais pour arriver à cet âge, il fallait une catastrophe : elle fut terrible. L'impiété du dix-huitième siècle en chanta le prélude au milieu des rires et des blasphèmes. En portant les mains sur une Compagnie illustre et féconde en ouvriers évangéliques, elle frappa d'un coup mortel une foule de missions florissantes, mais ce n'était que le commencement des maux : *Initium malorum.* L'esprit révolutionnaire devait bientôt couvrir de blessures, déchirer et tarir, il l'espérait du moins, ce cœur plein de vie, d'où s'échappait, sur tout l'univers, la sève du christianisme. Quel deuil dans notre patrie ! quel deuil dans l'Europe entière ! quel arrêt funeste dans le mouvement apostolique ! Un instant on put croire que tout était fini. Mais, vive Dieu ! les élégies de l'incrédulité n'étaient que les chansons trompeuses d'une ivresse que le souffle d'en haut devait dissiper bientôt, et au moment où des voies impies chantaient : Ainsi finissent les religions ! une nouvelle période commençait : la période populaire de la Propagation de la Foi.

Un accident s'était produit dans la vie des peuples européens : la période de l'union et du protectorat était finie. Il ne fallait plus compter sur le concours des puissances du siècle pour l'établissement et l'extension du règne de Jésus-Christ. Autrefois, elles se croyaient engagées par le baptême au service du Dieu qui, par la grâce, élevait leur autorité au niveau de sa propre autorité; depuis que la révolution les a touchées, elles se sont obstinément renfermées dans la sphère étroite d'une administration toute temporelle. La religion est une puissance du dehors dont elles redoutent les envahissements; comment favoriseraient-elles ses conquêtes, à moins que la politique n'y soit engagée? Oui, la période de l'union et du protectorat est finie, mais l'œuvre de Dieu n'est pas amoindrie pour cela. Le pape, toujours debout, étend les bras et montre aux apôtres les mondes qu'il faut conquérir. Il appelle au secours! Les puissances du siècle ne viennent plus. Eh bien, le peuple viendra. Dieu a fait ce miracle, mes Frères : aux rois il a substitué le peuple. L'Esprit-Saint, qui donne du génie et de la force aux humbles, a

inspiré à de pieuses filles une Œuvre qui sera l'éternel honneur de cette cité lyonnaise : l'Œuvre du sou hebdomadaire et de la prière quotidienne pour l'extension du règne de Jésus-Christ. Le peuple touché a bientôt ouvert sa petite bourse et son grand cœur ; avec joie il a donné son sou par semaine ; avec plus de joie encore il s'est écrié : *Adveniat regnum tuum ;* et les petites sommes sont devenues des millions, la prière quotidienne est devenue une vaste pétition qui fait violence au Ciel, et les humbles créatrices de l'Œuvre, sous sa forme moderne, sont devenues un Conseil dont la sage administration est bénie de tout l'univers chrétien[1]. Et tout cela, aujourd'hui, fait plus

1. Des documents authentiques, que j'ai consultés, attestent que cette grande Œuvre de la Propagation de la Foi, sous sa forme moderne, a été conçue et organisée en 1819 par une jeune fille de vingt ans. Mademoiselle Pauline-Marie Jaricot, née à Lyon le 22 juillet 1799, est la véritable et unique fondatrice de l'Association du sou par semaine.

Elle établit les premières dizaines de cette Association parmi les pieuses ouvrières lyonnaises, et, pendant plusieurs années, elle porta seule tout le poids de l'Œuvre. Son frère, Philéas Jaricot, entré au Séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, le 20 octobre 1820, et de suite mis en

de besogne que n'en faisaient jadis les trésors et la rude épée des potentats, car, s'il y a moins de secours humains, il y a plus de liberté peut-être, et la liberté, dans l'œuvre de Dieu, est le plus précieux des trésors, la plus active des puissances. — Mes Frères, allez à Rome dans les bureaux de la Propagande ; demandez une carte du monde, sur tous les pays vous verrez une croix tracée : sur l'Inde, la Chine, la Cochinchine, le Tonkin, la Tartarie, le Japon, la Corée, la Perse, l'Asie-Mineure, en proie aux schismes et aux hérésies, souvent pires

rapport avec le Séminaire des Missions-Étrangères, rue du Bac, n° 128, envoyait à sa sœur copie des lettres arrivées des missions lointaines, et Pauline-Marie faisait lire ces copies aux associées de ses dizaines. Ce fut l'origine des *Annales de la Propagation de la Foi.*

L'argent recueilli par l'Association du sou par semaine fut versé par acomptes successifs au Séminaire des Missions-Étrangères, comme on peut s'en convaincre par l'examen des registres du Séminaire (n° 1504, années 1820-1824, — folio 201, 20 octobre 1820, — folio 203, 14 mars et mai 1821, — folio 205, octobre 1821, — folio 209, 2, 6, 15 et 22 mai 1822,— folio 213, 10 décembre 1822). Le plan de l'Association fondée par Pauline-Marie Jaricot fut exposé et adopté à la réunion du 3 mai 1822, jour de la fondation officielle de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

que le paganisme ; sur toutes les contrées de l'Afrique où les hommes peuvent aborder ; sur tous les déserts de l'Amérique où la civilisation n'a pas encore pénétré ; sur toutes les îles de l'Océanie. Cette croix indique la prise de possession de Jésus-Christ, devenu plus grand roi que jamais par la force de son bras, sans doute, mais aussi par le secours pieux et dévoué du peuple chrétien.

II

Mes Frères, je viens de vous conduire, à travers tous les siècles, jusqu'à la période moderne de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Il importait que vous n'eussiez pas de cette œuvre une idée étroite qui fît injure au dévouement de nos pères, et je devais vous apprendre les voies que la sagesse divine a suivies pour arriver jusqu'au plus humble d'entre vous, lui demandant sa coopération afin de l'élever jusqu'aux honneurs de l'apostolat. Sous sa forme nouvelle, l'Œuvre de la

Propagation de la Foi, ai-je dit tout à l'heure, n'est pas moins forte que par le passé. Permettez-moi de confirmer mon dire, en vous confiant les magnifiques espérances que je vois sur la terre et dans le ciel : la grâce, la nature et la gloire s'unissent pour nous encourager.

Ce qui nous garantit d'abord le succès toujours croissant de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, c'est le zèle apostolique, aussi vif aujourd'hui qu'au temps où l'Esprit-Saint venait de se répandre sur les premiers disciples du Sauveur. L'Église, bien que sans cesse tourmentée par la persécution, et, dans l'Église, notre France, toujours digne de son passé très chrétien, malgré les erreurs qui la travaillent, et, dans notre France, cette catholique cité, sont toujours fécondes en jeunes âmes capables de comprendre les divins tourments de la grâce, et de répondre par des actes héroïques aux appels de Dieu. Des séminaires entiers, des congrégations florissantes, des ordres religieux, sont peuplés de ces fiers adolescents qui n'attendent qu'un signe pour partir à la conquête des âmes. Où iront-ils ? Ils l'ignorent encore. Peut-être sous les glaces

du pôle, peut-être sous les feux de l'équateur, peut-être chez les sauvages, peut-être chez ces vieux civilisés dont l'incurable corruption n'attend que les provocations d'une parole sainte pour se changer en fureur persécutrice. En quelque endroit qu'ils aillent, mille périls les attendent: périls de la mer, périls des montagnes, périls des abîmes, périls des bêtes féroces, périls des climats perfides, périls des tyrans, périls des faux frères. Dès qu'ils sont décidés à partir, leur vie est sacrifiée. Tout est bien, ils sont contents. Le récit d'un martyre les enivre, et ils se lèvent dix, vingt à la fois, pour remplacer le frère qu'une mort cruelle vient de moissonner. Ah ! Seigneur Jésus, si une autre volonté que la mienne ne m'eût retenu captif et condamné à d'autres combats, je me serais accusé de lâcheté en les voyant partir.

Ils étaient debout sur les marches de l'autel, souriant aux frères émus qui venaient baiser leurs pieds. On chantait autour d'eux, et aussi on pleurait, on sanglotait. C'était un vieux père, une vieille mère, dont le cœur se déchirait ; ils étendaient les bras, ils disaient : Mon

fils ! mon fils ! Mais ce n'était pas pour retenir ces jeunes et chères victimes de la charité ; non, ce n'était pas pour les retenir, c'était pour exprimer, en un seul mot, l'âpre bonheur qu'éprouve une grande âme dans un généreux sacrifice. Parents et enfants, tous étaient apôtres. Entendez-vous, chrétiens ? dans un siècle où tant de lâches frayeurs déshonorent les âmes, il y a encore de ces héroïques audaces. Et comme si ce n'était pas assez que des hommes entreprissent de pareilles choses, des femmes, de pauvres petites filles, obéissent elles-mêmes aux divines inspirations du zèle apostolique, et vont faire, en des pays lointains, à des enfants de barbares et de sauvages, l'hommage de leurs chastes cœurs où germent des dévouements que les meilleures mères ignorent.

Chose admirable, mes Frères, et véritablement providentielle ! Tandis que la grâce produit dans les âmes les généreuses et héroïques vertus qui assurent le succès de l'Œuvre par excellence, la nature elle-même travaille à cette œuvre, et chaque jour quelque nouveau progrès vient accroître nos espérances. Trop

attentifs à des intérêts subalternes, les hommes semblent ignorer que l'aboutissement suprême de tous les progrès, c'est l'avènement universel du règne de Dieu dans les âmes. Ils appliquent leur génie, ils domptent les forces sur lesquelles Dieu leur a donné un royal empire, ils aplanissent les chemins, ils précipitent les mouvements, ils établissent entre les peuples, auparavant séparés par mille obstacles, de rapides communications, ils s'applaudissent de leurs efforts et de leurs succès ; et, parce que notre enthousiasme ne chante pas avec eux un même cantique, ils nous accusent d'être les ennemis de tous les légitimes progrès. Combien ils se trompent! Personne, mieux que nous, n'est capable d'apprécier les conquêtes du génie humain sur la nature, parce que nous en voyons clairement le dernier résultat, c'est-à-dire l'admirable unité qu'elles préparent, l'unité vers laquelle tendent toutes les âmes, l'unité religieuse : adhésion de tous les esprits aux mêmes vérités, fusion de tous les cœurs dans l'amour du même Dieu, soumission de toutes les volontés à la même autorité céleste.

Voilà, chrétiens, ce que Dieu veut, et ce qu'il obtiendra des efforts combinés de la grâce et du génie humain. Les merveilleuses découvertes dont nous sommes si fiers passeront à son service quand nous en aurons bien abusé, et il en usera, Lui, pour rapprocher les extrémités glacées de l'univers du centre européen, où la vie chrétienne coule à grands flots. Voguez, vaisseaux rapides, bravez les flots où mordent les hélices qui vous emportent; courez, machines puissantes, et luttez de vitesse avec les vents du ciel ; volez, fluide agile, sur les cordes sonores où l'on croit entendre le bruit mystérieux des pensées que vous transportez, en quelques instants, d'un point du monde à l'autre ; forces mystérieuses de l'univers, supprimez les distances : la vérité ira plus vite aux peuples lointains qui l'attendent, et plus vite aussi nous entendrons leur réponse : *Credo ! Credo !*

Jamais les peuples n'ont été plus appliqués aux progrès matériels qui doivent hâter l'avènement universel du règne du Christ. Mais, écoutez, chrétiens, au-dessus de ces peuples, il en est un, plus grand et plus puissant, don

l'Œuvre de la Propagation de la Foi attend une plus efficace protection.

Ce peuple, quel est-il ? Ne le cherchez pas sur la carte du monde, car il habite les lieux inaccessibles où le soleil éternel révèle sans ombre ses adorables perfections : c'est le peuple des martyrs qui ont succombé sur les champs de bataille où combattent aujourd'hui de nouvelles générations d'apôtres. L'Église le tire, de temps en temps, de l'obscurité de la tombe et le place sur les autels. Est-ce seulement pour honorer son grand courage et le proposer à notre imitation ? Ah ! sans doute il mérite nos profonds hommages ; mais dans ces immenses apothéoses qui réjouissent l'univers chrétien, l'Église embrasse à la fois le ciel et la terre. Elle sait qu'un mystérieux mouvement s'établit, à certaines époques, plus vif et plus fort, entre ceux qui luttent et ceux que Dieu a couronnés, et que toute la gloire rendue par nous aux saints, les saints nous la renvoient en grâces et en protection.

Elle glorifie donc, l'un après l'autre, les derniers martyrs de Jésus-Christ, afin que, debout devant Dieu et lui montrant leurs plaies,

ils intercèdent pour les apôtres, travaillent avec eux à l'Œuvre de la Propagation de la Foi et consomment ainsi les espérances de la terre par les espérances du ciel.

III

J'ai devant moi, mes Frères, une dernière question qui, si elle ne nous intéresse pas plus que les précédentes, doit, il me semble, nous être plus utile, puisqu'elle s'applique à notre vie pratique. Cette question, la voici : — Quelles leçons pouvons-nous prendre dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi? — J'en vois trois principales : Elle confirme notre foi, elle accuse notre indifférence, elle stimule notre zèle.

D'abord elle confirme notre foi, car il est impossible de ne pas reconnaître l'intervention de Dieu et, je ne crains pas de le dire, le plus grand et le plus constant des miracles, dans les succès de l'apostolat catholique, comparés à l'infécondité des propagandes de tous

les sectaires qui ambitionnent le titre de conquérants des âmes. La Providence a permis que les véritables ouvriers évangéliques fussent suivis, en tous lieux, par une foule de travailleurs parfaitement pourvus de tous les secours humains, et cependant inhabiles dans l'art de convertir, tandis que ceux dont ils jalousent les grandes œuvres réussissent d'autant mieux qu'ils sont plus abandonnés à eux-mêmes. Ce contraste, dit un historien moderne des missions chrétiennes[1], en quelque lieu qu'on l'examine, « nous transporte soudainement des régions de l'héroïsme dans celles de la comédie, » et nous permet une facile application de ce principe à l'aide duquel l'Évangile veut que nous discernions le vrai du faux, le bien du mal : « *A fructibus eorum cognoscetis eos :* A leurs fruits vous les reconnaîtrez[2]. »

Plus de vingt Sociétés de propagande, disposant d'un capital de cinquante à soixante millions, envoient des nuées d'agents dans

1. W. M. Marshall, *Les Missions chrétiennes.*
2. Matth., cap. VII, 16.

tous les pays du monde. Ils partent chargés de bibles et de traités qu'ils distribuent gratuitement dans les écoles, les maisons, les rues et les places publiques. Quand ils n'en ont plus, ils n'ont qu'à faire un signe. Le bureau central, où travaillent d'infatigables traducteurs, ouvre ses portes et laisse échapper, de son sein généreux, des caisses immenses *pleines de pain de vie*. On n'est pas plus âpre à faire la place d'une denrée de première nécessité, que ne le sont les prédicants à faire la place de la parole de Dieu. Tout le monde peut s'en nourrir, et, si l'on devait juger des progrès de la vérité évangélique d'après la consommation des livres qui la contiennent, il faudrait croire que le protestantisme a converti l'univers. Pourtant, mes Frères, il n'en est rien. Capitaux, voyages, distributions des prédicants, tout est prodigieusement stérile. Les Bibles muettes passent aux mains des infidèles, sans éveiller leur conscience, ni les instruire des mystères de la foi. Le menu peuple en fait des enveloppes, le chasseur des bourres de fusil, le prêtre les offre à ses dieux sans les ouvrir. Après un quart de siècle, quand il faut relever

le nombre des néophytes, on ne trouve, dans les plus florissantes missions, qu'une dizaine d'individus équivoques dont la ferveur a besoin d'une pension pour se soutenir. Au lieu des gerbes opulentes qu'on se promettait de cueillir et de transporter triomphalement dans le grenier du père de famille, c'est une poignée d'âmes méprisables, qui, souvent, n'ont renoncé au culte des idoles que pour tomber dans l'athéisme.

Triste et navrante issue d'un prosélytisme bruyant et agité, à laquelle on ne voudrait pas croire, si les rapports mêmes des missionnaires du protestantisme n'en faisaient foi.

Dans ces rapports, la douleur, le dépit, quelquefois la colère, se mêlent aux illusions d'un zèle aveuglé ou aux promesses trompeuses d'un charlatanisme en quête de secours. Ceux-ci se plaignent d'être méprisés par les populations auxquelles ils distribuent *leur pain de vie*. Remarquez-le bien, mes Frères, ils ne sont pas haïs : la haine est fille des passions qui se débattent pour n'être pas étouffées dans les étreintes de la vérité ; ils sont méprisés, on les appelle *démons prêche-*

mensonges. Ceux-là se reprochent mutuellement le criminel avilissement des infidèles auxquels ils ont enlevé, par le scandale de leurs collisions ou de leurs mesquines avidités, le dernier trésor des vérités naturelles qui éclairaient encore leur conscience. « Dans un trop grand nombre de cas, écrit un évêque protestant, les prédicants européens, parmi les païens, ont à répondre du mal qu'ils ont causé, surpassant de beaucoup leurs services les plus empressés[1]. » — « Il ne nous est pas permis, dit un autre, de nous vanter de quelques succès obtenus çà et là, au point de nous aveugler sur ce que nous devrions appeler l'*inutilité complète* des efforts des missionnaires dans les temps modernes[2]. »

Inutilité complète ! Voilà donc, mes Frères, de l'aveu même des hérétiques, le dernier résultat des prodigalités qui ont semé, dans l'espace de quelques années, plus de cinq cents millions sur toutes les côtes visitées par les Européens. Semblables à ces femmes infortu-

1. *Polynesia and New-Zeeland.* Rever. H. Russell, ch. III (cité par Marshall).
2. *Christian Remembrancer*, vol. XXXVII. (*Ibid.*)

nées dont la vie se consume en désirs stériles et en regrets cruels, au milieu de la solitude du foyer domestique, tandis que la maison du pauvre qu'elles envient se peuple de frais et joyeux enfants, les sectes, riches pourtant de tous les biens de ce monde, ne peuvent entonner le cantique de la maternité, pendant qu'auprès d'elles il est une famille pauvre dont le père entend, chaque jour, retentir ces cris d'allégresse : — « Ton épouse, ô homme béni du ciel, ton épouse est comme la vigne féconde qui grimpe au flanc de ta demeure : *Uxor tua sicut vitis abundans in lateribus domus tuæ*[1]. Tes enfants, vigoureux et pressés comme de jeunes plants d'oliviers, entourent la table où tu donnes à chacun le pain des âmes : *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ*[2]. » — Dans cette famille, mes Frères, vous avez deviné l'Église catholique.

Elle n'a point à sa disposition les trésors immenses des sociétés de propagande. Chacun

1. Psalm. CXXVII.
2. *Ibid.*

de ses missionnaires lui coûte quarante fois moins qu'un prédicant. On pourrait citer tel pays où un pauvre évêque catholique ne dispose que d'une trentaine de mille francs pour lui et tout son clergé, et accomplit avec cela d'héroïques travaux, tandis que l'évêque protestant reçoit seize cent mille francs pour ne rien faire autre chose que de gêner l'apostolat catholique. L'Église envoie ses missionnaires comblés de bénédictions et munis d'un maigre viatique qu'ils doivent épargner, jusqu'au jour où ils n'auront plus d'autre ressource que la Providence. Le premier livre qu'ils doivent faire lire aux infidèles, c'est la croix dont le consolant et effroyable mystère est expliqué par leur parole difficile, hésitante et quelquefois barbare. Ils n'ont de joyeuses promesses à faire que pour l'éternité; quant au temps, ils n'en dissimulent pas les périls à ceux dont ils demandent la conversion. Haine des persécuteurs, cruauté des tyrans, bannissement, tortures, mort ignominieuse, voilà ce que doivent attendre ceux qui viendront se ranger sous l'étendard de la croix. Tout est faiblesse et folie dans leur apostolat. Cependant, quelle

étrange et glorieuse différence entre leur réussite et celle des sectaires ! Chaque jour qui accroît leurs peines ajoute à leurs consolations. « Ils moissonnent dans l'allégresse le grain qu'ils ont semé dans les pleurs : *Seminant in lacrymis, in exultatione metent*[1]. » Des milliers de néophytes se groupent autour d'eux. Et quels hommes ! Ce ne sont plus les rares apostats dont la paresse déguisée est en quête d'un subside : ce sont des légions de saints et de héros, unis ensemble par l'amour, insultant à la corruption païenne par leurs vertus, et prêts à donner à la foi qu'ils ont embrassée le témoignage de leur sang. Rien n'épouvante leur courage : ni les plus atroces menaces, ni le navrant spectacle du supplice et la mort de ceux qui leur sont chers. Pères, mères, enfants, amis, se laissent moissonner dans une commune hécatombe, et n'ont en mourant que des bénédictions et des actions de grâces à l'adresse de ceux qui semblent n'être venus de loin que pour les envoyer au bourreau.

1. Psalm. CXXV.

Peut-être, mes Frères, nous accuserait-on d'illusion, voire de criminelle partialité, si nos seules annales racontaient ces faits. Mais Dieu a préparé aux apôtres catholiques une contre-épreuve de leur sincérité, dans les témoignages des païens et des hérétiques. L'empereur Kia-King, dans une de ses proclamations, écrit ces paroles remarquables : « Tous ceux qui deviennent chrétiens, riches ou pauvres, à peine ont-ils embrassé cette religion, qu'ils s'aiment les uns les autres comme s'ils n'avaient qu'une même moelle et un même sang[1]. » — « La religion chrétienne, dit un mandarin, est difficile, austère, et exige de grands sacrifices.... Si tous les hommes s'entendaient pour l'embrasser, tous seraient honnêtes et justes[2]. » Enfin, un ministre protestant avoue à ses coreligionnaires que « les catholiques convertis par les missionnaires montrent la plus grande constance dans leur foi, souffrant la persécution, la torture, l'emprisonnement, l'exil et la mort, plutôt que de la trahir[3]. »

1. Cité par Marshall, ch. II.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

Ces résultats, enregistrés par les ennemis de notre croyance, sont moins prodigieux encore que la stabilité même de la foi, dans l'orage constant des persécutions. Quand on devrait s'attendre à la crainte, sinon au découragement, voici que des lettres pressantes nous arrivent, mêlant à la douleur les plus vives espérances. La faux des tyrans a dévasté les chrétientés naissantes ; mais « ne pleurez pas, s'écrient les apôtres : le grain germe, les champs se couvrent, le soleil de la foi darde ses rayons vainqueurs, les épis brisent leur enveloppe fragile, les moissons blanchissent... envoyez-nous des moissonneurs. »

Donc, d'un côté, les puissances humaines stériles ; de l'autre, les infirmités fécondes. Certes, mes Frères, on ne peut voir un plus frappant contraste. A quoi l'attribuer ? sinon à l'intervention de Celui qui, selon la parole de l'Apôtre, a choisi l'infirmité même pour confondre la force[1]. Il est vrai qu'on peut recourir à l'attitude des prédicants et des apôtres pour expliquer la différence de leurs succès ;

1. Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia. (I Cor., I, 27.)

mais c'est reculer la solution d'un problème dont le dernier mot est toujours *Dieu*. J'avoue qu'il y a des prédicants qui vont de bonne foi et de bon cœur à leur mission. Ceux-là, Dieu sait bien les retrouver un jour ; mais c'est l'exception. Généralement, le prédicant est un gentleman qui a rêvé faire sa carrière dans le placement de l'Évangile ; l'apôtre est un homme dévoué qui a pris au sérieux ce précepte du Christ : Allez, enseignez les nations. Le prédicant donne des livres; l'apôtre se donne lui-même. Au prédicant, on ne pardonne pas les inepties de ses traductions ; à l'apôtre, on pardonne les barbarismes de sa parole. Le prédicant ne met au service de sa mission qu'un zèle embarrassé par des liens de famille; le foyer domestique a pour lui des douceurs qui le touchent de plus près que la gloire de Dieu et le salut des âmes. L'apôtre est seul et tout entier à ceux qu'il évangélise ; aucun amour terrestre ne l'empêche de se dépenser et dépenser encore. Le prédicant aime le confortable et n'échappe pas, pour l'augmenter, à la tentation du trafic; à lui, comme au plus humble commis, s'applique ce pro-

verbe anglais : *Qui va au loin est marchand ou le devient.* L'apôtre ne craint pas les privations et la misère ; au besoin, il vit à l'aventure, raccommode lui-même, fût-il évêque, ses vêtements et son linge, marche sans chaussure, se meurtrit et se déchire les pieds à la poursuite des brebis de Dieu, tombe mourant de faim sur le bord des chemins, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de lui envoyer des sauveurs. Le prédicant est l'homme des côtes et du pavillon national qui le protège ; s'il va trop loin, il n'ose plus sortir de jour ; s'il tombe entre des mains ennemies, il tremble et crie : — pitié! — Son plus grand désir est de retourner sain et sauf dans la mère-patrie, pour y habiter, entre femme et enfants, le cottage qu'il aura gagné. L'apôtre n'ambitionne pas d'autre protection que celle de la croix, le pavillon de Dieu ; d'un pas hardi il s'avance, à travers monts et vallées, jusqu'au cœur des continents. Si la prudence l'oblige à se cacher, c'est que les enfants de sa parole ont besoin de lui ; mais est-il trahi et livré aux persécuteurs ? — plus de prudence, c'est l'heure de la force. Il étonne ses juges par la grandeur et la fermeté de ses

réponses ; il attendrit ses bourreaux par son angélique patience ; il soutient le cœur chancelant de ses compagnons d'infortune, par ses sereines exhortations ; il meurt en poussant un cri de triomphe, ou en chantant un cantique d'action de grâces. Voyez-vous ce vaillant et vénérable dominicain, l'évêque Diaz ? Il a été condamné au supplice du couperet. Des tablettes sur lesquelles sont écrits les noms de tous ses membres remplissent une corbeille couverte d'un voile. Les parents d'un homme riche condamné à ce supplice savent séduire le bourreau qui amène bien vite le couperet qui doit donner la mort. Mais Diaz est pauvre ; le bourreau tire au hasard, ou plutôt, avec une diabolique malice, il s'ingénie à prolonger la torture. Les doigts des pieds et des mains, les mains et les pieds eux-mêmes, les avant-bras et les jambes tombent l'un après l'autre, et le doux martyr ne se plaint pas. Il salue chaque membre que l'on coupe de ce cri : *Deo gratias ! Deo gratias ! Deo gratias !* — Si bien que le bourreau a peur de cet homme héroïque que tout le monde admire. — « J'ai cherché, écrivait un illustre Jésuite

à ses frères, par quels moyens je pourrais établir la religion catholique : je n'en trouve pas de plus persuasif que ma mort[1]. »

Le Père Ricci avait raison. Nous ne pouvons pas douter qu'entre les prédicants et les apôtres le contraste des succès dépende du contraste de l'attitude. Mais de quoi dépend le contraste de l'attitude? N'est-ce pas de la grâce de Dieu qui se plaît, dans l'intérêt des petits, aux faciles démonstrations? Laisserait-il les sectes en proie à toutes les faiblesses, à toutes les vulgarités méprisables, si elles prêchaient, aussi bien que l'Église catholique, sa sainte vérité? Ne ferait-il pas, entre les prédicants et les apôtres, un égal partage de l'héroïsme? Pour qui sait voir, l'intervention de Dieu et le témoignage qu'il donne à la vérité sont choses manifestes. C'est Lui qui pénètre les cœurs de ses apôtres d'une grâce plus admirable et plus prodigieuse que ces actes de toute-puissance auxquels nous devons les miracles de l'ordre physique. C'est Lui qui soutient la nature dans les privations, les

1. Le Père Ricci. Cité par Marshall.

abandons, les supplices, les épouvantements de la mort. Si sa main se retirait, nous n'aurions plus que des hommes sans prestige, des propagateurs vulgaires d'un système religieux.

Cette présence de Dieu, témoignant pour lui-même dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi, n'a pas échappé aux âmes droites qui ont étudié de près l'apostolat catholique. Plusieurs voyageurs et prédicants anglais ont appelé nos missionnaires « des hommes aimables, désintéressés, pieux, dévoués, saints, héroïques, sublimes, dignes de leurs prodigieux succès, » et, tirant la conclusion pratique de leur propre admiration, ils ont abjuré l'erreur dont ils se proposaient de publier les hauts faits.

Vous n'avez point à vous convertir, Messieurs, je l'espère. Mais l'héroïsme de nos martyrs ne doit pas être perdu pour vous, car votre foi, de toutes parts en butte aux attaques de l'incrédulité, a besoin d'être affermie. Ah ! quand on entend les clameurs de la science moderne, armée contre Dieu et son Christ des plus terribles négations, on éprouve je ne sais quel éblouissement qui fait perdre un instant

de vue les clartés de la vérité religieuse. Voulez-vous revenir promptement de cet éblouissement? — Hâtez-vous de respirer les fortes senteurs des vertus et du sang de nos apôtres et de nos martyrs. Dans les jours de tristesse où mon esprit, sans être ébranlé, tombait de fatigue sous les coups d'objections impies, j'ai lu des livres de métaphysique, de science, de théologie, de controverses religieuses; mais aucun ne me soulageait comme les Annales de la Propagation de la Foi. Leurs simples récits m'arrachaient de douces larmes, et faisaient passer dans mon cœur un feu mystérieux qui réchauffait mes convictions. Je me disais : ma foi est divine, car elle est prêchée par des hommes divins.

Vous avez entendu, Messieurs, la première leçon que nous donne l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Si vous n'êtes ni touchés, ni affermis, prenez garde, vous serez condamnés. La foi de ces peuples déshérités qui ne voient presque rien des splendeurs de la vérité, et qui cependant témoignent en sa faveur, par le sang et par la mort, n'est-elle pas une accusation terrible contre ceux qui, plongés dans

la lumière, en méconnaissent les bienfaits? Les sauvages et les barbares se prosternent devant un homme simple, couvert de vêtements en lambeaux et d'ornements rapiécés, parlant un langage inintelligible et commençant pour eux, par le seul prestige de son courage et de son dévouement, la chaîne des traditions chrétiennes; et vous, vous êtes environnés de tous les prestiges du vrai, du beau et du saint. Une histoire glorieuse vous précède et vous y pouvez prendre des garanties pour l'avenir; vous voyez de près la forte constitution de l'Église; mille esprits sublimes vous exposent les vérités de la foi; mille vaillants champions la défendent pour vous, au nom de la science, contre la science; la littérature sacrée vous prodigue ses beautés; tous les arts rendent à votre maître, Jésus-Christ, d'immortels hommages; le christianisme fait parler, plus éloquemment que jamais, ses vertus et ses bienfaits : malgré cela, vous ne croyez pas ou vous croyez mal. Ingrats! Ne craignez-vous pas le témoignage accusateur des sauvages et des barbares devant le tribunal de Dieu? Ne craignez-vous pas de voir s'accomplir contre vous

cet oracle du Sauveur : —« Tyr et Sidon seront plus épargnées que vous au jour du jugement; car, si elles eussent été témoins des merveilles que vous avez vues, elles eussent fait pénitence sous le cilice et la cendre[1]. »

Ah! Messieurs, je vous en prie, n'attendez pas cette suprême condamnation de votre indifférence; n'attendez pas que les peuples infidèles vous accusent devant Dieu d'avoir abusé de ses dons; au contraire, faites en sorte qu'ils vous bénissent d'avoir été leurs sauveurs. Si votre âme est encore chrétienne, malgré ses mortelles langueurs, il est impossible que vous ne soyez pas émus du spectacle admirable que nous donnent chaque jour les apôtres de Jésus-Christ. C'est le propre des grands exemples de toucher et d'entraîner, avec une souveraine autorité, les cœurs généreux : combien plus lorsqu'à ces grands exemples se joint la voix de l'Église qui nous invite à prendre pour chacun de nous le précepte du Maître : « *Euntes, docete omnes gentes :* Allez, enseignez les nations. »

1. Matth., XI, 21, 22.

Vénérables Frères, honorés comme moi d'un caractère sacré, allez, enseignez les nations. En paissant le troupeau qui vous est confié, n'oubliez pas les brebis sans pasteur ; enchaînés ici par le devoir, envoyez au loin les vœux d'un cœur tout occupé de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Jeunes gens, qui vous préparez dans le recueillement du séminaire aux honneurs sublimes et aux pénibles labeurs du sacerdoce, allez, enseignez les nations. Souvenez-vous de ces milliers de martyrs qui ont suivi Pothin, Irénée et la douce Blandine dans la mort et le triomphe, et qui ont cimenté de leur sang les fondements de la très chrétienne et très illustre Église de Lyon. Rappelez-vous que votre grand diocèse est, dans les temps modernes, un des plus féconds en apôtres-martyrs, et que plusieurs de vos frères aînés attendent leur prochaine canonisation. Si Dieu vous envoie des rêves glorieux, si, au milieu de ces rêves, Jésus-Christ vous apparaît et vous invite à le suivre sur des chemins sanglants, marchez et que les bénédictions de Dieu vous accompagnent! Mais, si votre vie est destinée à se consumer dans un plus humble ministère,

sachez que l'amour de Dieu et des âmes n'a point ici-bas de frontières. Dans les heures silencieuses que vous consacrez à la prière, volez au secours des soldats qui ont choisi les postes périlleux du royaume de Dieu, et soyez, comme les anges, les compagnons invisibles de leurs combats. Riches, ouvriers, pauvres, savants, ignorants, allez, enseignez les nations. L'Église vous demande bien peu de chose : une modique aumône, une courte prière; mais, aumône et prière, tout cela se fait homme et vous rend participants du plus grand des bienfaits et de la plus grande des gloires : la conversion des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ. Comment pourriez-vous dédaigner un pareil honneur? Acceptez-le, mes Frères, et pour vous et pour vos enfants. Faites descendre jusqu'au berceau de ces chers petits la parole du Maître : « Allez, enseignez les nations : *Euntes, docete omnes gentes.* » Jésus, dans sa crèche, était apôtre et sauveur : pourquoi vos enfants ne le seraient-ils pas? Souvent votre front inquiet se penche vers eux, et vous cherchez à deviner dans leurs larmes et leurs sourires ce qu'ils seront plus tard. Console-

ront-ils votre vieillesse? Illumineront-ils d'un rayon glorieux le déclin de vos jours? Ou bien feront-ils à vos cœurs de mortelles blessures? Hâteront-ils, par le douloureux spectacle de leurs vices ou de leurs désordres, le coup qui doit briser votre vie désolée? Vous n'en savez rien; cependant, vous pouvez, dès maintenant, assurer leur avenir, en donnant pour eux le sou hebdomadaire, en priant à leur place et en les faisant, ainsi, pendant que leur âme sommeille encore, les coopérateurs d'une Œuvre sublime et sainte entre toutes les œuvres. Dieu, qui est plus père et plus mère que vous, Dieu ne peut pas trahir vos sollicitudes chrétiennes, ni refuser de rendre bons, honnêtes, justes et saints ceux qui, dès leur berceau, auront été apôtres.

Être apôtre! que ce soit, mes Frères, votre vœu unanime et la suprême conclusion de ce discours. Avant de nous quitter, exprimons ensemble ce vœu, et disons, d'une commune voix, au Roi immortel qui va paraître tout à l'heure sur l'autel : « Seigneur et maître du ciel et de la terre, pour conquérir l'univers que votre divin Père vous a donné en héritage,

vous faites appel au peuple et vous comptez sur lui : soyez tranquille, il ne vous manquera pas. Le peuple, c'est nous. Nous sommes prêts : notre argent, nos prières, nos personnes, nos vies, tout vous appartient, faites tout concourir à l'Œuvre sainte de la Propagation de la Foi. »

PANÉGYRIQUES

PANÉGYRIQUE

DU B. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

PANÉGYRIQUE
DU B. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

prononcé dans l'église primatiale de Rouen,
le 14 juin 1888.

Justum deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei; et dedit illi scientiam sanctorum; honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.
(SAP., cap. X, 10.)

MESSEIGNEURS,
MES FRÈRES,

Il y a cinquante-quatre ans, un tout jeune enfant, arrivé de bonne heure à la classe, contemplait, dans un pauvre cadre, la douce et sereine image d'un homme habillé comme ceux qu'il appelait ses chers frères, et sous cette image il lisait : *Véritable portrait de M. l'abbé Jean-Baptiste de La Salle, fondateur*

de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. A quelque temps de là, M. l'Abbé s'appelait le *Vénérable;* aujourd'hui, c'est le *Bienheureux;* et à l'enfant, devenu presque un vieillard, Dieu a réservé la gloire d'exprimer solennellement sa reconnaissante admiration.

Vous avez fait de cette joie un honneur, Monseigneur, en me demandant ma parole pour une de ces fêtes que votre amour du beau et vos illustres amitiés savent rendre si magnifiques et si grandioses[1]. Plus que toutes les autres villes, Rouen a droit aux pompes de la Béatification. C'est d'ici qu'a jailli l'étincelle et qu'est parti le mouvement qui ont décidé la vocation de Notre Bienheureux; c'est d'ici qu'il a reçu les conseils qui l'affermirent dans son dessein; c'est ici qu'il se sentait plus particulièrement attiré; ici, qu'il a fondé sa maison de prédilection; ici, qu'il vint achever

1. Étaient présents : NN. SS. Thomas, archevêque de Rouen; Hugonin, évêque de Bayeux; Grosleau, évêque d'Évreux; Germain, évêque de Coutances; Cortet, évêque de Troyes; Turinaz, évêque de Nancy; Goux, évêque de Versailles; Jourdan de la Passardière, évêque de Roséa, administrateur de Tunis, suffragant de Carthage.

sa laborieuse carrière ; ici, que reposent ses restes bénis ; ici, que ses ossements ont prophétisé ; ici, qu'il a révélé sa gloire céleste par des merveilles encore vivantes : Je les vois dans cet auditoire ; elles pourraient se lever et dire : C'est moi[1] ! Chantons donc ses louanges. La sagesse divine, elle-même, a inspiré les trois strophes dans lesquelles s'encadrent toute la vie et toute l'œuvre de très doux, très pieux, très humble, très pur, très austère, très éprouvé, très patient et très glorieux Jean-Baptiste de La Salle, dont nous inaugurons en ce jour le culte public :

« Le Seigneur a conduit son juste dans les voies droites et lui a montré le royaume de Dieu ;

« Il lui a donné la science des saints ;

« Il l'a honoré dans ses travaux et en a assuré les fruits. »

1. M. Étienne de Suzanne, dont la guérison miraculeuse est mentionnée dans la bulle de béatification, était présent à la cérémonie.

I

Dieu est maître de ses grâces. Il peut d'une tige stérilisée ou déshonorée par le vice tirer de saints rejetons. Plus d'une fois, il a étonné le monde par cette merveille. Cependant ce n'est pas la loi commune de son action providentielle sur ceux qu'il appelle ses justes. Il prépare généralement l'éclosion de leurs vertus dans un milieu où la vie chrétienne est en honneur. C'est ainsi qu'il les détourne, dès le principe, des fausses voies où pourrait s'égarer leur enfance, pour les mettre dans le droit chemin, selon la force de cette parole : *Justum deduxit Dominus per vias rectas.*

Or, dans la dernière moitié du dix-septième siècle, vivait, à Reims, une famille où sept enfants croissaient sous l'austère et douce protection d'un père et d'une mère non moins recommandables par leurs vertus que par leur noblesse. Jean-Baptiste de La Salle était l'aîné de cette famille, dans laquelle Dieu se fit une

part de maître. Son nom prophétisait, avec sa vie pure et pénitente, la mission que Dieu devait lui confier d'être le précurseur de son règne dans l'âme des enfants pauvres.

Dès ses plus tendres années, il est marqué du signe d'élection. Dieu le met à part : *Justum deduxit.* Il le détourne des joies bruyantes et des vains amusements dans lesquels se complaît la légèreté de l'enfance et lui donne le mystérieux attrait des choses sacrées. Entre toutes les lectures, c'est la vie des saints qu'il préfère ; entre tous les chants, c'est celui de l'Église qui le ravit ; c'est dans le temple de Dieu et près de l'autel qu'il se sent plus à l'aise et qu'il aime à épancher son âme. A mesure qu'il croît en âge ses goûts s'affirment davantage. Il arrive à la fin de ses humanités sans avoir été détourné, par la curiosité et la séduction des belles-lettres, de la voie sainte où la grâce l'a engagé : dévôt sans contrainte, grave sans tristesse, chéri de ses maîtres, vénéré de tous ses condisciples, charmant tout le monde par sa douce et chaste beauté d'ange, et tout entier au règne de Dieu à qui il s'est donné sans partage. Déjà sa jeune âme est pénétrée

de cette noble maxime qui sera désormais la règle de sa vie : « *Dieu seul ! et rien en dehors de sa volonté sainte.* »

Or, la volonté de Dieu, c'est qu'il se consacre au service des autels. Ses inclinations, ses attraits, ses plaisirs, tout indique qu'il est fait pour l'Église. Il y entre par la porte des honneurs et des avantages qu'ambitionnaient alors les jeunes gens de noble famille. Mais la grâce, qui éclaire et conduit ce juste, n'a pas de peine à le préserver de l'amour du bien-être, de la mollesse et du luxe auxquels se laissent aller, en ce temps-là, ceux qui abusent des biens d'église, ni à lui persuader qu'un clerc doit payer son bénéfice par le service public de la prière, et être un homme de retraite, de recueillement et d'esprit intérieur.

Le jeune chanoine de Reims, uniquement appliqué à l'étude et au service de Dieu, devient bientôt maître ès arts. La mort de son père et de sa mère, en l'arrachant au séminaire de Saint-Sulpice, où il étudie la théologie et se montre le modèle des parfaits, et en lui imposant les sollicitudes et les charges d'un chef de famille, ne le détourne pas de sa vocation

ecclésiastique. Dieu maintient son juste dans la droite voie et lui fait entrevoir, dans l'âme des enfants dont il est le frère, le tuteur et l'éducateur, la part privilégiée de son royaume, où il devra, un jour, exercer son zèle et dépenser son amour.

Jean-Baptiste de La Salle avait vingt-sept ans lorsqu'il fut ordonné prêtre. Je ne m'arrêterai pas à vous dépeindre sa ferveur, ses ravissements, sa vie toute céleste. « C'était, dit un de ses plus anciens historiens, un Moïse remportant de son commerce avec Dieu un fond de lumières qui se répandaient sur tous ceux qui l'approchaient. » Dans sa vie tranquille et recueillie de chanoine, il eût été un *orante* parfait et un admirable directeur d'âmes; mais Dieu lui réservait une autre mission dans son royaume : la création et l'organisation d'une armée pacifique, destinée à combattre l'ignorance et la corruption des classes pauvres, par l'instruction et l'éducation chrétienne et gratuite de l'enfance.

Vous avez entendu dire mille fois, mes Frères, que, jusqu'à la fin du siècle dernier, l'ignorance du peuple a été systématiquement

entretenue par l'Église, au profit d'une superstition honteuse et dégradante, et qu'il a fallu qu'une révolution rédemptrice de la libre-pensée proclamât l'affranchissement des basses classes, et donnât le signal d'une généreuse diffusion de l'instruction populaire. Ce mensonge banal s'est tellement emparé de l'opinion, que les plus lumineuses et les plus convaincantes évocations des faits historiques n'ont pas encore pu l'éclairer. Puisse la solennelle et providentielle glorification d'un des plus vaillants, des plus généreux et des plus triomphants instituteurs du peuple étouffer le mensonge et populariser la vérité!

Je n'ai point à vous raconter toutes les gloires intellectuelles de l'Église, ni à vous prouver qu'elle a été fidèle, en tous les âges, à sa mission d'enseignement, autant que le permettaient l'agitation des peuples, la rudesse de leurs caractères et de leurs mœurs; ce serait m'écarter de mon sujet. Transportons-nous à l'époque où le Bienheureux de La Salle commença son œuvre, c'est-à-dire plus d'un siècle avant cette révolution vantarde qui prétend

confisquer la lumière et l'amour du genre humain.

En ce temps-là, bien que la charité chrétienne eût multiplié les écoles, il y avait encore une foule d'enfants que la pauvreté retenait loin de ces foyers de lumière. L'ignorance et les mauvaises mœurs, conséquences fatales de leur abandon, mettaient en péril leur salut et devenaient une menace pour la société. De grandes âmes s'émurent; il leur semblait entendre la voix plaintive du Christ leur dire : « *Faites venir à moi les petits enfants.* » C'est alors que fut conçu le dessein des écoles chrétiennes gratuites pour les enfants pauvres[1].

Je félicite la noble ville de Rouen d'avoir été le premier théâtre où fut exécuté ce généreux dessein, et j'offre l'hommage de ma profonde

1. Parmi les grandes âmes que préoccupait la question des écoles, il faut compter le vénérable M. Bourdoise. Il semble qu'un instinct prophétique lui ait fait pressentir l'avènement du Bienheureux de La Salle. Trois ans avant la naissance de ce dernier, le 3 octobre 1647, il écrivait ce qui suit : « Je croy qu'un prêtre qui aurait l'âme d'un prêtre, c'est-à-dire l'esprit de son état, préfèrerait l'exercice de l'école à toutes sortes d'exercices, et y vivrait comme un saint Paul du travail de ses mains.

vénération au très pieux, très courageux et très dévoué P. Barré, religieux minime, dont les saintes filles sont encore aujourd'hui l'honneur et la *Providence* de ce diocèse. Le P. Barré n'a point localisé son zèle; Paris fut témoin de ses ardeurs pédagogiques, et il les fit passer au cœur d'un vénérable chanoine de Reims, dont Jean-Baptiste de La Salle fut le disciple et le successeur dans la direction des Sœurs de l'Enfant-Jésus. Cet héritage d'un père spirituel n'était pour notre Bienheureux qu'une sorte d'apprentissage d'une œuvre plus difficile et plus laborieuse. Le P. Barré avait pu trouver facilement des auxiliaires de sa charité pour l'éducation des filles, mais il avait échoué lorsqu'il s'était agi des garçons.

Un prêtre qui aurait la science des saints et du salut se ferait *maître d'école*, et par là se ferait canoniser. Les meilleurs maîtres, les plus grands en crédit, les docteurs de Sorbonne n'y seraient pas trop bons ; mais parce que les écoles des paroisses sont pauvres et conduites par des pauvres, on s'imagine que ce n'est rien ; cependant c'est l'unique moyen de détruire le vice et d'établir la vertu, et je deffie tous les hommes ensemble d'en trouver un meilleur. » (*Vie de M. Bourdoise*, lib. V, p. 474. Paris, Fournier, 1714.)

Une femme héroïque entreprit de compléter son œuvre, et donna ouverture aux desseins de la Providence sur le Bienheureux de La Salle.

La nature l'avait faite grande, belle, intelligente, noble, majestueuse, capable d'inspirer l'amour et le respect. Elle ne se servit d'abord de ces dons que pour donner en spectacle les vices les plus méprisables. Esclave de sa vanité, idolâtre de son corps, ne songeant qu'à se faire admirer, empressée à tous les plaisirs, amoureuse du bien-être jusqu'à la plus honteuse mollesse, dure aux malheureux jusqu'à injurier et maltraiter ceux de ses serviteurs qui avaient pitié d'eux : voilà ce qu'elle était avant que la mort d'une des victimes de sa dureté eût converti son cœur. Mais, depuis, quelle humilité! quel amour de l'abjection! quelle mortification! quelle tendresse pour les pauvres! Aucun mépris, aucune injure capables de satisfaire son désir d'être humiliée; aucune nourriture assez vile pour châtier son goût; aucun vêtement assez abject pour couvrir son corps exténué par toutes sortes de macérations; aucun réduit assez misérable pour servir de refuge à sa vie solitaire. Prodigue

de ses biens qu'elle dépensait tous en bonnes œuvres, elle avait l'air si pauvre qu'on lui faisait l'aumône, à son grand contentement. Prodigue de sa vie, elle la sacrifia dans un hôpital où elle soignait les maladies contagieuses. Au temps de ses triomphes mondains, on l'appelait l'insolente Maillefer ; après sa mort tout le monde voulut avoir de ses reliques. Admirables exemples de ces temps de foi ! Ils ne sont plus à la taille de nos mondaines amoindries. Leurs vices, pour être plus dissimulés, ne sont pas moins odieux que ceux des grandes dames d'autrefois. Et que font-elles pour les expier ? Hélas ! c'est à peine si un directeur débonnaire parvient à les faire échouer dans je ne sais quelle dévotion sans profondeur et sans sincérité, où les amulettes et les petites pratiques tiennent lieu de pénitence.

La grande âme de Mme de Maillefer avait compris l'œuvre du P. Barré ; elle voulut l'achever en fondant des écoles de garçons. L'homme qu'elle choisit pour exécuter son dessein, M. Niel, pieux, actif, plein de zèle et de souplesse, avait déjà fait un essai à Rouen. Mais c'était à Reims, où il fut envoyé, qu'il

devait trouver le maître ouvrier de cette grande entreprise. La main de Dieu, qui conduit son juste, s'y montre en toutes les circonstances. La nature calme de M. de La Salle se serait accommodée volontiers d'une vie tranquille, où il eût pu satisfaire ses goûts pour la retraite, l'étude, l'oraison, les pratiques ascétiques; mais, fidèle à sa maxime : *Dieu seul ! et rien en dehors de sa sainte volonté !* il se laisse amener par la Providence dans un courant d'action qui doit agiter toute sa vie. C'est en vain qu'il s'efforce de n'être qu'un collaborateur intermittent dans une œuvre dont il comprend l'importance; Dieu veut qu'il en soit le chef et qu'il y mette sa sagesse, sa prudence, son esprit d'ordre, sa constance et toute sa sainteté. Il est ainsi fait que son humilité se refuse aux grandes entreprises, que ses résolutions ont besoin d'être contrôlées et approuvées par ceux qu'il considère comme les interprètes de la volonté de Dieu; mais, une fois prises, comme il y tient ! Rien ne peut les ébranler, ni le détourner de la voie où Dieu l'a mis pour travailler à l'extension de son règne. « Je m'étais figuré, dit-il, dans

un de ses mémoires, que la conduite que je prenais des écoles et des maîtres serait seulement une conduite extérieure qui ne m'engageait à rien autre chose qu'à pourvoir à leur subsistance, et à avoir soin qu'ils s'acquittassent de leur emploi avec piété et application... Mais Dieu, qui conduit toutes choses avec sagesse et avec douceur et qui n'a point coutume de forcer l'inclinaison des hommes, voulant m'engager à prendre entièrement le soin des écoles, le fit d'une manière imperceptible et en beaucoup de temps; de sorte qu'un engagement me conduisit dans un autre, sans l'avoir prévu dans le commencement. »

Voilà bien, mes Frères, le *Justum deduxit*. Notre Bienheureux, qui croyait n'avoir pas d'autre chose à faire qu'à contenir et à régler l'ardeur d'un homme entreprenant, le supplante sans le vouloir. En 1681, il fait de sa propre demeure la maison commune des maîtres d'école, de sa table leur table; deux ans plus tard, il résigne son canonicat; l'année suivante, il se dépouille de son patrimoine. Il a vaincu, pour cela, les répugnances de sa nature délicate et bien élevée, l'amour-

propre, les susceptibilités, les colères de sa famille, les mépris et les injures du monde, les supplications de ses amis et les résistances de ses supérieurs ecclésiastiques. Réduit à rien, il se trouve à la tête d'un petit troupeau que ses renoncements ont délivré des tentations qui menaçaient de le disperser : famille de pauvres, de chastes et d'obéissants, vêtus d'un habit grossier, disciplinés par une règle austère, et s'appelant tous du doux nom de frère; noyau d'une grande armée de travailleurs, destinés à exploiter les contrées les plus humbles et les plus oubliées du royaume de Dieu; tous pénétrés de cette maxime du maître : *Dieu seul, et rien en dehors de sa sainte volonté !*

Or, mes Frères, la volonté de Dieu est que l'œuvre du Bienheureux de La Salle soit éprouvée par des difficultés terribles pour lesquelles il aura besoin de la science des saints. Nous allons voir s'il l'a reçue, et si j'ai bien fait de lui appliquer ces paroles de la sagesse : — « *Dedit illi scientiam sanctorum.* »

II

Qu'est-ce que la science des saints? Est-ce cette profonde connaissance des vérités divines, cette merveilleuse intelligence des dogmes et des mystères qu'on ne rencontre que dans l'âme radieuse des docteurs? — Est-ce le fruit des contemplations sublimes et des visions célestes qui ravissent les grands mystiques, et leur donne comme un avant-goût des délices éternelles? — Faut-il être un Augustin, un Chrysostôme, un Thomas d'Aquin; ou bien une Catherine de Sienne, une Thérèse, un Jean de la Croix, pour qu'on puisse dire d'une âme juste : « Dieu lui a donné la science des saints : *Dedit illi scientiam sanctorum?* » Non, mes Frères. La science des saints est plus simple et plus à la portée de l'universalité des âmes. Notre divin maître Jésus-Christ l'a résumée en ces quelques mots : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même et qu'il porte sa

croix : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et tollat crucem suam.* » Tout est là, dit le livre de l'*Imitation* : « *In cruce omnia constant.* »

Or, personne ne sut mieux se renoncer et souffrir que le Bienheureux Jean-Baptiste de La Salle. De bonne heure, il a fait de la volonté de Dieu la règle souveraine de sa vie. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut faire appartient à cette volonté sainte. Il n'est pas de ceux qui croient être d'autant plus grands qu'ils sont plus maîtres d'eux-mêmes, plus libres de s'abandonner aux dangereux caprices de l'esprit propre, plus âpres à faire prévaloir leurs vues et leurs résolutions personnelles. Cela n'est pas une science, c'est une folie. La vraie science, la science pratique des saints commence par l'*abneget*.

Elle ne s'est jamais démentie dans la vie de notre Bienheureux. Dieu veut-il qu'il quitte le séminaire, paradis de sa jeunesse, et suspende la poursuite d'une vocation qui lui est chère, pour prendre le gouvernement d'une famille que la mort a privée de ses chefs ? Il obéit, et devient le plus intelligent, le plus attentif et

le plus dévoué des tuteurs. Lui demande-t-on de s'arracher à ses douces habitudes d'étude et de prière, pour se consacrer à des œuvres extérieures de miséricorde spirituelle auxquelles il n'a jamais pensé ? Il y consent. Dieu lui fait-il entendre qu'il ne peut rester le directeur des humbles gens, qu'il a groupés autour de lui, s'il les distance de trop loin par sa haute position? Il s'abaisse volontiers, et célèbre par un *Te Deum* solennel la résignation de sa prébende et son canonicat. Faut-il, pour être mieux aux mains de la Providence, qu'il se dépouille de son patrimoine? C'est fait; en une année, le voilà passé aux indigents et aux œuvres de bienfaisance. Ce noble, il se fait peuple pour instruire les fils du peuple. Ce maître ès arts, qui a parcouru toute la carrière des belles-lettres, ce docteur, qui pourrait enseigner avec succès la philosophie et la théologie, il remplit avec une admirable simplicité l'office de maître d'école des enfants pauvres, et n'a pas de plus grande joie, tout supérieur qu'il est, que de suppléer, dans cette humble fonction, ses disciples malades ou absents. Ce sage, dont les résolutions lentes

ne sont jamais prises qu'avec une parfaite maturité, il est docile comme un enfant sous la conduite de ses directeurs. Investi du commandement, il s'en estime indigne, et n'aspire qu'à être remplacé, afin de pouvoir obéir. Bref, il se renonce en tout : dans ses plus chers désirs, dans ses habitudes, ses goûts et ses délicatesses, dans ses honneurs, dans ses biens, dans son esprit, dans sa volonté. Et ce n'est pas chez lui le résultat d'une faiblesse qui sent le besoin d'être stimulée et conduite, mais l'effet d'un amoureux abandon de la volonté de Dieu à qui il s'est livré tout entier.

Il complète, dans sa sainte vie, le parfait renoncement par l'amour de la croix et la pratique de la souffrance volontaire. Tenir ses sens en captivité et leur refuser les satisfactions que tant d'honnêtes chrétiens leur accordent, ce n'est qu'un prélude de l'impitoyable guerre qu'il veut faire à son corps. Dans sa jeunesse, il l'habitue aux veillées qui permettent d'allonger le temps de la prière, et, par de douloureux stratagèmes, il l'empêche de succomber au sommeil. Plus tard, il ne lui accordera plus d'autre lit que la terre

nue ou une misérable chaise, afin d'être toujours prêt à répondre au signal qui l'appelle à l'oraison. Dépouillé de tout, il veut vivre comme un vrai pauvre; et si son estomac délicat de gentilhomme se révolte à l'aspect d'une nourriture grossière, il l'affame par une longue diète pour le contraindre à manger ce qui le dégoûte. A force de mortifications, il tue en lui le goût et ne sait plus distinguer entre la douceur ou l'amertume. Ses rigoureuses abstinences sont aggravées par des jeûnes fréquents et sévères, jamais interrompus, même dans ses voyages qu'il fait toujours à pied. Il lui faut, pour se vêtir, les plus pauvres habits ; et rien ne peut le décider à se protéger contre l'inclémence des saisons. La haire, le cilice, les ceintures aux pointes pénétrantes : voilà l'armure habituelle de ce soldat de la pénitence. Il ne la met bas que pour déchirer sa chair par de cruelles disciplines. « Si les murailles de sa cellule pouvaient parler, dit un de ses contemporains, que ne diraient-elles pas des pieux excès dans lesquels le jetait son ivresse spirituelle ! » Un autre ajoute : « On pouvait le suivre partout

à la trace de son sang. » Et l'un de ses parents, exprimant un jour son douloureux étonnement, s'écriait : « Il a été trop dur à sa chair, et il sera obligé, aussi bien que saint François, de lui demander pardon, à la mort, de tout le mal qu'il lui a fait pendant la vie. Il s'est fait le tyran d'un corps qui avait été élevé avec des soins extrêmes. Il n'y a que ceux qui le savent qui puissent s'étonner de le voir faire revivre, en sa personne, les Macaire, les Hilarion, les Jérôme et autres anachorètes les plus pénitents. »

Mes Frères, ces pieuses brutalités des saints nous épouvantent quand elles ne nous scandalisent pas ; cela vient de ce que nous n'avons pas leur science. Il comprennent mieux que nous l'Évangile et savent le mettre en pratique.

Non seulement ils se crucifient eux-mêmes, mais, Dieu les crucifie dans leurs œuvres. Ils s'y attendent : c'est la loi. Depuis que le Christ a consommé la rédemption du monde dans la douleur et dans le sang, toute œuvre rédemptrice doit être marquée du signe de la croix. Rédempteur des âmes d'enfants que la pau-

vreté condamne à l'ignorance et à la corruption, notre Bienheureux va subir cette loi; et avec quelle dureté, grand Dieu! Ses renoncements et ses souffrances volontaires ne sont que douceurs en regard des épreuves qui lui viennent de son œuvre. Pendant près de quarante ans tout semble conspirer contre elle, et à partir du jour où il l'a entreprise, « sa vie, dit un de ses historiens, n'est plus qu'une longue suite de persécutions et d'humiliations de toutes sortes. Presque tous les jours il voit des orages se former sur sa tête. L'un, souvent, naissait de l'autre, et la fin du premier voyait le commencement d'un second. Ainsi tous, se succédant les uns aux autres, ont formé une tempête qui a duré aussi longtemps que son existence, et les tonnerres n'ont cessé de gronder sur lui que quand il a été couché dans le tombeau. »

Le monde, éternel ennemi des œuvres divines et de la vertu des saints, ne peut souffrir les grands exemples que lui donne un homme de noble naissance et de haut rang, volontairement tombé dans la miséricordieuse abjection d'un état qui le rapproche des pe-

tites gens et des misérables. Hier, honorable sous l'hermine du chanoine, Jean-Baptiste de La Salle n'est plus, sous l'humble habit des frères, qu'un hypocrite, un ambitieux, un entêté, un extravagant, un fantoche ridicule. On l'accable de mépris. Ni lui ni ses disciples ne peuvent paraître dans la rue sans être poursuivis par les cris des enfants et les huées de la populace. Les parents de ceux qu'il instruit se mettent de la partie; non seulement ils lui reprochent les salutaires corrections que les maîtres infligent à la paresse et à l'indiscipline, mais des reproches ils passent aux outrages et aux coups.

Les écolâtres s'émeuvent, les maîtres écrivains se révoltent contre la nouvelle congrégation dont ils jalousent les succès. Aux récriminations succèdent les procès; aux procès, les saisies; aux saisies, le pillage et la ruine.

La nature conspire avec les hommes. La maladie, l'horrible famine viennent s'abattre sur les communautés en formation; et ceux-là mêmes qui avaient promis de les soutenir, infidèles à leur parole, refusent les subsides

dont elles ont plus que jamais besoin pour ne pas succomber aux fléaux.

De ses frères eux-mêmes, le Bienheureux reçoit à chaque instant des coups capables de briser son cœur, de compromettre son honneur et de ruiner son influence. Les uns cherchent à le supplanter, les autres le trahissent et le dénoncent. Ceux-ci se révoltent contre la règle dont il est l'auteur et le gardien, ceux-là donnent au monde le scandale de leur apostasie.

Il devient le bouc émissaire des imprudences et des fautes qui se commettent dans toute sa congrégation. C'est à son autorité qu'on en veut, et des prêtres vertueux, des curés vénérables, jaloux des droits qu'ils ont, et plus encore de ceux qu'ils n'ont pas, ne se donnent aucun repos qu'ils ne l'aient fait condamner et déposer comme un incapable, tout en rendant hommage à ses bonnes intentions et à sa sainteté.

La justice humaine entre en scène, et vient porter un dernier coup à ce juste tant de fois meurtri et blessé. Accusé par des gens qui l'ont trompé, condamné comme suborneur et

voleur, décrété de prise de corps, il n'a plus de place parmi les honnêtes gens, et le voilà obligé de s'enfuir.

Mais la croix, l'implacable croix le poursuit et s'attache à ses pas. Dans le midi, où tout semble d'abord lui sourire, l'hérésie Janséniste va devenir son bourreau. Dépitée de n'avoir pu le séduire, furieuse des remontrances qu'il lui adresse, elle lui répond par un libelle diffamatoire qui écrase sa réputation et ébranle tout son institut. L'infortuné de La Salle entend crouler autour de lui les noviciats et les maisons d'écoles. Il ne sait plus où porter sa vie errante et proscrite. S'il frappe à la porte de ses frères, on lui répond : « Va-t'en » ; s'il se retourne vers Dieu, dans la solitude où il prie, Dieu se tait ; et son âme perplexe se demande comment elle s'est attirée la haine du ciel et de la terre. Tout à l'angoisse d'un universel délaissement, il pousse le cri du Sauveur en croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » — Pleure, gémis, héroïque patient, tu n'es pas au bout de tes peines.

Une humiliation suprême attend le Bienheu-

reux, dans le beau noviciat de Saint-Yon où l'a ramené l'apaisement de la persécution. N'ayant plus d'autre autorité que celle de ses exemples, tout entier aux délices de l'oraison, il ne songe plus qu'à se préparer tranquillement à la mort dont il sent les approches. Mais voilà qu'un grand archevêque, vénéré pour ses hautes qualités et pour ses vertus, semble prendre à tâche de tourmenter, par ses mépris et ses duretés, les derniers jours du serviteur de Dieu. Lui, le plus sincère et le plus loyal des hommes, il est odieusement accusé de mensonge, et tout finit par une sentence d'interdiction qui, en frappant la chère maison de Saint-Yon, le flétrit sur son lit de mort, et à laquelle son âme sereine ne répond que par ces paroles : « J'adore en toutes choses la conduite de Dieu à mon égard[1]. »

1. Plusieurs historiens affirment que le B. de La Salle fut interdit avant de mourir. Nous croyons, avec le plus grand nombre, que la sentence qui lui fut signifiée sur son lit de mort n'était point un *interdit personnel*, mais une simple révocation des pouvoirs *particuliers* qui lui avaient été accordés pour la commodité des exercices du culte dans la maison de Saint-Yon. Cette sentence n'en était pas moins une flétrissure pour le saint fondateur, puisqu'elle était basée sur une odieuse calomnie.

Ah ! cher infortuné, elle a été terrible la conduite de Dieu à votre égard ! Combien d'âmes s'y seraient soustraites, et auraient laissé en chemin une œuvre si longuement et si cruellement éprouvée ! Mais, doué de la science des saints, Jean-Baptiste savait se résigner et souffrir. Pas de murmures, pas de plaintes contre ses persécuteurs les plus acharnés ; pas d'autre défense que de s'humilier et de céder à l'orage. Si on le traite d'incapable et d'indigne, il croit l'être. On a toujours raison, quand on le rebute et quand on le maltraite. Jamais ses grands et beaux yeux, ses traits doux et agréables ne laissent voir l'agitation et le trouble de son cœur endolori au milieu des contradictions, des affronts, des outrages, des injustices. Tranquille, gai, recueilli, content, gracieux et modeste, c'est ainsi qu'il traverse les tempêtes. « Il en sortait, disent les biographes qui ont eu le bonheur de vivre avec lui, comme il sortait de l'oraison. » Intrépide dans les plus grands périls de sa personne ou de sa société, généreusement abandonné aux ordres de la Providence, rempli d'une inébranlable confiance en Dieu, il n'a

jamais douté de son œuvre, jamais! « Soyons fermes, disait-il à ses frères; si Dieu prend notre œuvre en main, il se servira, pour l'avancer, de ceux-là même qui ont fermement résolu de la détruire. Après tout, c'est du fond de nos afflictions que nous devons tirer le sujet de notre joie. Puisque la persécution est la preuve qu'une œuvre est de Dieu, consolons-nous, notre institut est son ouvrage : la croix qui le suit partout nous rend ce témoignage. »

Eh bien, oui, mes Frères, l'œuvre du Bienheureux de La Salle est l'œuvre de Dieu. Il l'a bien fait voir en glorifiant son serviteur et en couronnant ses travaux : « *Honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius.* »

III

La croix est le partage des saints et la marque des œuvres divines ; mais elle écraserait tout sous son poids si Dieu ne montrait qu'il aime et qu'il honore ceux qu'il éprouve. A travers les ombres de la tribulation, nous voyons poindre, dans la vie du Bienheureux de La Salle, la lumière d'une gloire à laquelle l'Église vient de donner son suprême éclat.

Il eut beau se renoncer, se taire et se cacher, ses héroïques vertus inspirèrent le respect, même à ses ennemis les plus acharnés. En contrariant ses vues et ses desseins, en s'appliquant à ruiner son influence, ils ne purent s'empêcher de l'estimer et de l'admirer. Celui-là même qui fut la cause de sa dernière humiliation et de sa dernière douleur fut le premier à s'écrier, quand il apprit qu'il venait d'expirer : « Le saint est mort ! »

Oh, oui, c'était le saint ! Dieu, pour le consoler de ses peines, lui donna la joie de voir ses

premiers enfants, empressés à l'imitation de ses vertus, le suivre d'un pas rapide dans le chemin de la perfection, et le précéder à la consommation de l'amour et du dévouement. Qu'ils étaient touchants et admirables ces jeunes gens qu'on voyait mourir avant l'âge de trente ans, épuisés par les austérités de leur règle et les fatigues de leurs laborieuses fonctions, et que l'on entendait s'écrier, dans une dernière extase : « Éternité ! Éternité ! que tu es belle ! Amour ! Amour ! nous allons voir l'amour ! » — Le père était ravi d'avoir de tels fils de sa sainteté. Il saluait leur mort, non par des regrets et des larmes, mais par des actions de grâces. « Remercions Dieu, disait-il, en voilà encore un qui part pour le ciel. »

En sanctifiant ses enfants, il pénétrait son œuvre de la sève divine dont il était lui-même rempli, et lui communiquait cette indestructible vitalité qui est le propre des œuvres saintes. Les fléaux qui ruinèrent maintes communautés opulentes la laissèrent subsister, toujours pauvre, mais toujours vivante, et se multipliant dans les plus mauvais jours.

Les persécutions, qui menaçaient de la détruire, ne firent que la répandre : de l'est au centre, du centre à l'ouest, et au midi de la France. Reims, Rethel, Guise, Laon, Paris, Chartres, Calais, Saint-Denis, Boulogne, Troyes, Avignon, Rouen, Dijon, Marseille, Alais, Grenoble, Mende, le Bienheureux vit, avant de mourir, toutes ces villes occupées par la sainte milice dont il était le créateur et l'organisateur.

Petite gloire ! — C'est quand le saint est mort, quand il n'y a plus de vertu à éprouver, mais seulement des mérites à récompenser et à faire connaître au monde, que Dieu s'empresse d'honorer les travaux de son serviteur. Celui-ci n'a laissé à sa congrégation qu'une existence précaire, et voilà que six ans après sa mort les lettres patentes du roi et l'approbation du Saint-Siège se suivent de près[1]. L'institut de Jean-Baptiste de La Salle triomphe et prend place parmi les sociétés religieuses que protè-

1. M. de La Salle était mort le 17 avril 1719, à l'âge de soixante-huit ans. Les lettres patentes du Roy furent octroyées en 1724 et enregistrées en 1725. La bulle d'approbation est du 6 août de la même année.

gent à la fois l'Église et l'État. Les vocations abondent, les noviciats sont pleins comme des ruches qui ne demandent qu'à essaimer, la piété des fidèles s'intéresse partout aux écoles chrétiennes, les maisons de frères se multiplient, et l'on peut espérer, à bref délai, l'universelle diffusion de l'instruction et de l'éducation populaires rêvées par le saint fondateur.

Mais, voici que la Révolution, qui prétend avoir tout régénéré, vient imposer à ce progrès divin un douloureux temps d'arrêt. Tout à l'heure, je l'ai accusée de mensonge ; maintenant, je l'accuse de barbarie.

Féconde en épanchements verbeux sur l'instruction publique, comme si elle l'avait inventée, elle a prodigué les projets, les rapports, les délibérations et les lois : mais pendant qu'elle pérorait et décrétait, les écoles disparaissaient l'une après l'autre : si bien que ses plus fervents admirateurs n'ont pu se retenir de lui reprocher la complète désorganisation de l'enseignement. L'édifice intellectuel, si laborieusement construit par l'amour chrétien, s'est écroulé sous les efforts des stupides déclamateurs de 93. On rencontre encore, çà et là,

quelques rares mercenaires ; mais plus de frères, plus de sœurs pour instruire gratuitement les enfants du peuple. Invités à des serments sacrilèges et violemment chassés de leurs écoles, les instituteurs chrétiens s'expatrient ou se cachent, pour attendre ces jours meilleurs que Dieu fait succéder aux tempêtes des passions humaines comme aux tempêtes de la nature.

Ils arrivèrent ces jours meilleurs. Sous la botte d'un César victorieux, on vit expirer misérablement les pouvoirs décrépits qui décimaient la France au profit de leurs basses convoitises. Le nouveau maître de nos destinées nationales eut le bon sens de triompher des antipathies et des préjugés de ceux qui le conseillaient, et de donner, dans l'enseignement public, une place honorable aux enfants de Jean-Baptiste de La Salle.

Depuis lors, mes Frères, Dieu n'a pas cessé de glorifier l'œuvre de son serviteur. Laissons de côté les détails d'une statistique fatigante et allons tout de suite aux résultats. — L'Institut des Frères des écoles chrétiennes, par la double puissance du mérite et des services,

s'est emparé de l'estime publique et des sympathies de tous les honnêtes gens : ce sont aujourd'hui ses lettres patentes. Douze mille frères et trois mille novices, c'est-à-dire douze mille soldats et trois mille recrues se préparent à entrer dans les rangs, voilà ce qu'est devenu le petit bataillon de trois cents hommes que Jean-Baptiste de La Salle laissait après lui, en quittant ce monde, théâtre de ses luttes et de son martyre. Ce corps d'armée, le premier créé et organisé, avec la forte discipline et les engagements sacrés qui lui donnent une forme permanente, s'est accru d'une foule de compagnies auxiliaires qui se sont inspirées de ses desseins, et lui ont emprunté quelque chose de sa règle et de ses traditions. De telle sorte que l'esprit et la grâce de notre Bienheureux se retrouvent en toute l'immense armée qui travaille à l'établissement et à l'extension du règne de Dieu dans l'âme des enfants du peuple, et défend, en même temps, la société contre les ravages de l'ignorance et de la corruption des mœurs.

Entendez bien cela, vous qui vous préoccupez de notre défense nationale et sociale ! Les

plus redoutables ennemis d'un peuple ne sont pas les hommes d'armes qui menacent ses frontières, mais bien les passions des âmes sans culture, et plus encore celles que l'éducation morale et religieuse n'a pas disciplinées, et que l'instruction, toute seule, ne fait que rendre plus habiles et plus scélérates. — Or, pour guerroyer avec succès contre ces passions, les meilleurs soldats, croyez-le bien, sont les religieux instituteurs qui savent unir l'éducation chrétienne à l'enseignement ; et, entre tous et par-dessus tous, ceux que les considérations d'intérêt ne peuvent corrompre, parce qu'ils veulent être pauvres ; ceux que les affections et les soucis de la famille ne peuvent ni amollir ni distraire de leurs fonctions, parce que la chasteté les a rendus maîtres d'eux-mêmes ; ceux que le caprice et l'amour du changement ne peuvent dégoûter de leur état, parce qu'ils se sont soumis au joug salutaire de l'obéissance. Voilà les premiers défenseurs du pays, campés à ces frontières morales où de redoutables appétits menacent l'existence de tous les peuples. Laissez-les donc là où Dieu les a mis, là où le dévouement les attache. C'est

mal comprendre l'intérêt social et national que de vouloir leur faire quitter leur poste de combat pour des exercices de caserne et des exploits sanglants. Si vous avez besoin un jour de leur sang et de leur vie, ils sauront vous les donner. Ils ont déjà fait des essais de cette largesse, que la croix des braves a récompensés et que la France a applaudis.

Mais, quoi qu'il arrive, et quelle que soit la forme de la persécution que doit subir l'enseignement chrétien, nous n'en serons plus épouvantés, et vous, très chers Frères qui m'écoutez, vous n'en serez point découragés. Dieu, qui a honoré par les progrès de votre institut les travaux de votre saint fondateur, les complète aujourd'hui dans cette solennelle béatification : « *Complevit labores illius.* » Nous n'avons plus besoin de nous évertuer à prouver que Jean-Baptiste fut un grand citoyen ; l'Église a dit mieux que cela : — Jean-Baptiste est un saint ! Nous n'avons plus besoin de mendier pour lui des statues qu'on ne saura pas respecter sur nos places publiques : l'Église nous accorde mieux que cela : — Jean-Baptiste est sur les autels ! Quel puissant en-

couragement pour vous d'être certains que votre humble mission est agréée de Dieu, et peut vous conduire à la plus haute sainteté ! Quelle confiance vous devez avoir en la protection de votre père, puisque l'Église, en glorifiant ses vertus et son œuvre, authentique son pouvoir et le met en demeure de vous combler de ses bénédictions.

Cher Bienheureux, nous les attendons de vous, ces bénédictions, en échange de nos religieux hommages.

Bénissez vos enfants ! Gravez profondément dans leur cœur votre noble devise : « *Dieu seul ! et rien en dehors de sa sainte volonté* ; » faites-y germer et croître les héroïques vertus qui ont illustré vos premiers disciples. Donnez-leur, avec l'amour de leur vocation, cet invincible courage qui vous a soutenu à travers toutes les épreuves et à l'encontre de toutes les persécutions. Multipliez-les, afin que, chassés de l'enseignement officiel, ils puissent aller et enseigner partout où les appellera la liberté, tant qu'il y aura une liberté. Avec les maîtres, bénissez les enfants qu'ils instruisent, et faites comprendre au monde,

par les vertus de ces chers petits, plutôt que par leurs succès, l'inestimable prix des écoles chrétiennes.

Bénissez les vénérables prélats qui sont venus encourager, par leur piété, la piété des fidèles, et rehausser, par leur auguste présence, les splendeurs de cette fête. Je ne vous demande pas de réchauffer dans leur cœur un amour dont ils donnent chaque jour tant de preuves éclatantes : l'amour du peuple et de ses enfants. Mais venez en aide à leur zèle ; faites qu'ils rencontrent comme vous des âmes bienfaisantes, de généreux auxiliaires de leur dévouement, partout où ils devront répondre aux vœux des populations en fondant des écoles libres.

Bénissez tout ce peuple, dont les ancêtres ont admiré vos vertus, et qui, lui, fut témoin de vos miracles.

Enfin, bénissez celui qui vient de publier votre gloire. S'il faut encore une toute petite fleur à votre couronne, je vous fais hommage de tout ce que je suis. C'est en lisant votre livre des *Devoirs du Chrétien* que je me suis préparé à comprendre les devoirs du prêtre et

du religieux ; c'est la bienfaisante férule de vos enfants qui m'a appris à chercher dans la pénitence l'expiation de mes péchés ; c'est par leurs pieuses instructions que j'ai commencé à connaître les grandes vérités dont je suis aujourd'hui l'apôtre. Ils ont jeté la semence ; je leur donne toute la moisson, et les prie de vous l'offrir. Je vous aime, je vous remercie, et j'espère que, bientôt, du trône où vous êtes assis dans la gloire éternelle, vous daignerez sourire au plus reconnaissant de vos enfants, perdu dans la foule des élus, ô mon cher Bienheureux !

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

prononcé dans la cathédrale d'Orléans,
le 8 mai 1877.

Digitus Dei est hic.
« Le doigt de Dieu est là. »
(EXODE, cap. VIII, 19.)

MESSEIGNEURS[1],

MESSIEURS,

Le doigt de Dieu écrit d'un bout à l'autre l'histoire des peuples; mais il y a des pages qu'il souligne, pages sinistres ou consolantes où apparaissent en caractères plus saisissants ces deux noms des perfections du gouvernement divin : justice, miséricorde. C'est une de

1. NN. SS. Dupanloup, évêque d'Orléans, et Coullié, coadjuteur.

ces pages que je viens lire aujourd'hui devant vous, dans l'histoire de la très noble et très chrétienne nation française. Ce n'est pas la première fois qu'un discours dominicain relève la pompe de cette belle fête ; il y a environ quatre cents ans, un de mes frères en religion célébrait sur le cloître Sainte-Croix la délivrance d'Orléans et les miraculeuses victoires de la Pucelle[1]. Admirable sujet, tour à tour traité par de savants docteurs et d'éloquents apôtres, où votre parole, Monseigneur, s'est deux fois illustrée, à ce point qu'elle décourage les panégyristes[2]. Que dire, en effet, après les délicates, grandioses et touchantes peintures que vous avez faites de la mission, des triomphes, du martyre et des vertus de l'humble fille de Domremy ? Il faut se condamner modestement aux redites ; mais l'héroïne que vous avez chantée est digne d'un cantique éternel, et Orléans, votre chère ville, a mérité, par

1. En 1484, à la fête du 8 mai, on dépensa, au repas, 114 sols 10 deniers ; le prédicateur, qui était un simple religieux jacobin, y fut invité. (Herluison, *Les Panégyristes de Jeanne d'Arc.*)

2. Mgr Dupanloup, *Panégyriques* de 1855 et 1869.

sa fidélité et son courage, d'être rassasiée des souvenirs de sa gloire.

Je me ferai donc l'écho des grandes voix qui ont retenti sous ces voûtes, et si je ne puis mettre ma parole au ton de l'épopée que j'entreprends de raconter, je veux au moins confondre les cyniques mécréants qui profitent de nos jours incertains et troublés pour exhumer des blasphèmes contre lesquels se révolte notre patriotisme, transformer une vierge sainte et héroïque en une virago sans pudeur ou un malade sans prestige, salir la plus pure de nos gloires et refuser à Dieu le droit de s'intéresser à nos destinées nationales. Je veux encore relever nos cœurs tremblants sur le seuil d'un sombre avenir, les abreuver de confiance et d'espoir, et leur apprendre à soutenir fermement le choc de la justice de Dieu dans l'attende de ses miséricordes. Pour cela, Messieurs, je n'ai qu'à laisser parler les événements. Ils justifieront mon texte, et vous montreront le doigt de Dieu dans la vie et le supplice de très candide et très sage, très douce et très vaillante, très infortunée et très illustre Pucelle d'Orléans, Jeanne

d'Arc, envoyée du ciel, libératrice de la France, vierge, martyre et prophétesse[1].

I

« *Nolite tangere christos meos*[2] : Ne touchez pas mes oints, » a dit le Seigneur. Il entendait parler des rois, mais surtout des prêtres, plus grands que les rois par la grâce et le ministère; et, entre tous les prêtres, celui qu'il désigne plus particulièrement à nos respects, c'est le Pontife suprême dont le pouvoir continue celui de Jésus-Christ, dont la majesté sainte ne peut être offensée sans que toute l'Église, sans que tout le monde en souffre. Nos pères avaient compris sa grandeur et, dociles au commandement de Dieu, ils entouraient le Pape de leur pieuse vénération et mettaient à son service le dévouement de leur cœur très chrétien. C'était

1. Pour la partie historique de ce panégyrique, nous avons suivi le savant ouvrage de M. Wallon, *Jeanne d'Arc*.

2. I Par., cap. XVI, 22.

vers la France, en même temps que vers le ciel, que les Souverains Pontifes persécutés tendaient leurs bras suppliants ; c'était de l'immortel Charlemagne qu'ils recevaient, dans un patrimoine sacré, la garantie du libre exercice de leur puissance spirituelle ; c'était à nos rois qu'ils adressaient leurs plus touchantes prières, pour presser la délivance des lieux saints ; et, quand ils étaient obligés de lancer la foudre contre les vices couronnés, leur cœur paternel était prompt à se laisser fléchir par un cri de repentance.

Le soufflet de Nogaret vint rompre la chaîne de ces religieuses traditions, et nos rois, enhardis par cette injure sacrilège, qui outrageait le Christ dans la personne de son Vicaire, commencèrent à oublier la parole du Seigneur : « *Nolite tangere christos meos.* » Ils raffinèrent dans l'attentat. Après avoir attiré la papauté sur leur territoire, ils se firent pendant soixante-dix ans ses geôliers, déchirèrent d'une main capricieuse et insensée la robe sans couture de l'Église, et devinrent une des principales causes du trop fameux schisme d'Occident, funeste préparation du protestantisme.

Ce n'est pas impunément, Messieurs, que l'on commet de pareils crimes ; les leçons du passé devraient bien instruire ceux qui, à l'heure présente, méditent, provoquent, exécutent et laissent faire contre le chef de l'Église. Qu'ils apprennent de notre histoire comment Dieu sait venger ses oints.

Au commencement du quinzième siècle, il y avait grande pitié au royaume de France. La race qui était partie de nos rivages, pour conquérir l'Angleterre, refluait vers nous avec l'atroce ambition d'étouffer notre nationalité. Nos fautes politiques l'avaient depuis longtemps attirée ; elle entrait pied à pied, avec cette redoutable persévérance qui caractérise son courage. Mais, plus que nos fautes politiques, nos fautes morales et religieuses devaient aplanir devant elle les routes de la conquête. Dieu la poussait en avant et lui disait : « Marche ; » c'était son justicier. Crécy, Poitiers, deux coups de tocsin qui annoncent son triomphe ; la paix de Brétigny lui livre la moitié de la France. Il est vrai qu'un roi sage relève, par une administration habile, les affaires du pays et reprend à l'Anglais plu-

sieurs des provinces qu'il lui a cédées. Retour trop éphémère de la fortune! Au roi sage succède le roi fou. La France sans tête va se décomposer ; le grand deuil commence. Bourgogne répand traîtreusement le sang d'Orléans ; Orléans se venge, par l'assassinat, dans le guet-apens de Montereau. Entre temps, l'Anglais s'avance et répète à Azincourt les sanglantes et désastreuses journées de Crécy et de Poitiers, Bourgogne se donne à lui ; le patriotisme est moins fort en son cœur que sa haine contre l'odieux parti des Armagnacs. Une reine impudique entre dans la trahison : femme adultère, elle a trompé son mari insensé en l'abandonnant à une fille de joie dans laquelle il croit voir une épouse légitime ; mère dénaturée, elle vend sa fille à l'étranger, et sacrifie sans pudeur les droits de son fils. Les corps de l'État reconnaissent officiellement la souveraineté de l'Anglais. Dans les villes et aux champs, tout est à mal : dans les villes les factions meurtrières, aux champs le brigandage sans pitié. Ravagées par le pillage, par les marches et les contre-marches des partis, les campagnes refusent de nourrir leurs habi-

tants. Et pourtant le luxe extravagant des hautes dames ne cesse pas d'insulter à l'infortune publique, tandis que le peuple dont les larmes sont épuisées, le peuple qui n'aime pas les *Godons*[1] et qui enrage de les subir, le peuple finit par s'abandonner au délire, et danse en ricanant les rondes folles du désespoir et de la mort[2].

Cependant la couronne de Charles VI est tombée sur le front d'un jeune homme proscrit par les traités[3]. Il est d'âge à guerroyer et à reprendre, l'épée au poing, ce qui lui appartient; mais le sang valeureux de France s'est refroidi dans ses veines voluptueuses. Il s'abandonne à l'inaction, pendant que son peuple l'appelle. Étranger aux affaires, jouet facile de ses ambitieux favoris, il dépense au plaisir l'argent des provinces fidèles qu'il épuise. « Oncques on ne vit prince perdre si gaiement son royaume. » Un étranger s'appelle le roi de France; lui c'est le roi de Bourges.

1. Sobriquet populaire des Anglais.

2. Ces rondes se dansaient surtout dans le cimetière des Innocents.

3. Par le traité de Troyes, Charles VII fut exclu de la succession à la couronne.

A la fois le déshonneur et la misère, quels coups de justice, Messieurs! Le doigt de Dieu est là. L'Anglais s'en réjouit. Il voit arriver, l'une après l'autre, les villes et les provinces sous sa domination. Harfleur, le Calais de la Seine, est pris; la Bretagne et l'Anjou veulent rester neutres; Caen, Bayeux, toute la basse Normandie capitulent; Rouen succombe; Paris lui-même ouvre ses portes. « Elles y viendront toutes, » dit l'Anglais dans son cœur.

Tu mens, Anglais; tu mens. Regarde aux rives de la Loire cette forte ville dont les remparts sont assis sur les murs qu'ont bâtis les Romains. A chaque nouvelle des capitulations honteuses qui réjouissent l'ennemi, elle a répondu par ce cri héroïque : « Que les autres se rendent; moi, jamais. *Et si omnes, ego non.* » Et maintenant que le péril approche, elle s'écrie avec les Machabées : « Mourons dans la simplicité de notre dévoûment *Moriamur in simplicitate nostra*[1]. » Orléans la vaillante, Orléans la fidèle, Orléans la française, je te salue!

1. I Mach., cap. II, 27.

L'Angleterre a compris que là est le dernier boulevard de la royauté. Elle y envoie l'élite de ses capitaines : Salisbury, Glacidas, Suffolk, Talbot, Falstof, Lancelot de Lisle, tous hommes de grand orgueil et de haut courage. Ils ont avec eux des troupes aguerries et constamment rafraîchies. Mais qu'à cela ne tienne ; à défaut d'hommes d'armes, Orléans a ses bourgeois, ses corps de métiers, ses femmes courageuses et dévouées, tous décidés à s'ensevelir sous des ruines plutôt que de se rendre. Sept mois durant, l'Anglais s'acharne sur cette proie choisie, et Orléans tient encore. Oh ! la bonne ville ! Qu'on doit être fier de lui appartenir ! Pourtant, les Tourelles sont prises, les faubourgs détruits, les boulevards et les bastilles de l'ennemi se multiplient, le blocus se resserre, la menace de Glacidas va s'accomplir : « Je tuerai tout : hommes, femmes et enfants. » Mais si Orléans n'est plus, France, il faut mourir !

Non, Messieurs, non, la France ne mourra pas ; Dieu est rassasié de justice ; voici l'heure de la miséricorde. Pour la rendre plus éclatante, il l'incarne et la concentre en une seule

personne. Ce n'est point le vaillant Dunois, ni l'audacieux Xaintrailles, ni le rude La Hire, ni l'impétueux Alençon qu'il choisit. Ces hommes d'épée pourraient croire qu'ils ont tout fait, et voler à Dieu sa gloire, à la France sa reconnaissance. Il faut au Seigneur un de ces instruments infimes qui, en exaltant la force de son bras, vengent, par l'humiliation, les hontes que nous avons subies.

Or, en ces jours-là, un vieil oracle, courant de bouche en bouche, disait que la France perdue par une femme devait être sauvée par une femme; et, au fond d'une des verdoyantes vallées de la Meuse, le village de Domremy était le théâtre d'une touchante, mystérieuse et sainte idylle. Un enfant de treize ans conversait avec le ciel. On l'appelait Jeanne d'Arc, nom obscur alors, mais, depuis, rayonnant de gloire. C'était la fille de deux gens de campagne qui portaient avec honneur leur laborieuse pauvreté. Plus riche de bon sens que d'imagination, douée d'un esprit sain dans un corps robuste et bien portant, bonne, simple, franche, honnête, pure, courageuse au travail, joyeuse aux plaisirs innocents, soumise à ses

parents, douce à ses compagnes, compatissante aux pauvres, à qui elle cédait sa place au foyer et jusqu'à sa modeste couche, pieuse, assidue à la prière, amie de l'église où elle goûtait une douceur extrême, dévote à Notre-Dame, aimée de tout le monde, n'ayant point sa pareille au village, elle allait à Dieu en toute simplicité et droiture, sans rechercher les faveurs du ciel. Cependant, pendant trois années de sa vie des champs, elle en fut comblée. L'archange saint Michel, les saintes vierges Catherine et Marguerite venaient lui raconter la grande pitié qui était au royaume de France, lui annoncer qu'elle irait au secours du roi, et lui promettre de la part de Dieu aide et confort. Elle ne voyait pas encore dans ces apparitions le présage de ses destinées : dans l'archange la victoire, dans les saintes le martyre; elle ne songeait qu'à obéir, non sans objecter son ignorance et sa faiblesse. Mais les voix d'en haut la rassuraient et devenaient de jour en jour plus pressantes.

Enfin, Jeanne a seize ans; « elle est moult belle et bien formée, de grande force et puissance, » resplendissante des chastes rayons

de sa virginité qu'elle a vouée au Seigneur. « Elle ne peut plus durer où elle est, » tant ses voix lui crient avec force : « Fille de Dieu, va, va, va. » Le sire de Baudricourt rira de ta mission et te renverra comme une folle; reviens à la charge : va, va, va. Ton père « voudrait que tu fusses noyée plutôt que de te voir partir avec des hommes d'armes; » ta mère, tes frères, ta sœur, tes chères compagnes vont pleurer toutes les larmes de leurs yeux; mais « quand tu aurais cent pères et cent mères, quand tu serais fille du roi, il faudrait partir ; » va, va, va. On te dira par pitié pour ta jeunesse et ta beauté : « Ma mie, renonce à cette folle entreprise; » mais, « avant le milieu du carême, il faut que tu sois devers le roi, quand tu devrais user tes jambes jusqu'aux genoux; car nul au monde, ni rois, ni ducs, ni fille du roi d'Écosse, ni aucun autre ne peut recouvrer le royaume de France; il n'y a de secours que de toi. » Va, va, va. Le chemin est long ; c'est cent cinquante lieues à faire; les rivières sont débordées ; le pays est à l'ennemi ; tu n'as que six compagnons[1]. Les

1. La petite escorte de Jeanne se composait de Jean

hommes de guerre sont gens grossiers et redoutables aux femmes ; mais « ne crains rien, si l'on te barre le chemin, tu as pour toi ton Dieu ; il t'ouvrira un passage jusqu'à ton seigneur le Dauphin ; c'est pour cela que tu es née. » Va, va, va!

Elle va! — Victorieuse des premières résistances, équipée par le menu peuple qui a foi en elle, respectée par ses compagnons, à qui elle n'inspire qu'amour de Dieu et chastes pensées, sans rencontre d'Anglais ni de Bourguignons, et après onze journées de marche, elle arrive à Chinon, où le bruit de son voyage l'a devancée.

La petite cour est en émoi. Les uns veulent tout risquer pour sauver la patrie aux abois ; les autres se demandent avec mépris ce que vient faire cette fille des champs, travestie en guerrier, et si Dieu a pu commettre à si chétive créature les destinées de la royauté. Hommes à courte vue, qui oublient que Dieu se plaît à

de Metz, Bertrand de Poulengy, Jean de Hennecourt et Julien, leurs servants ; Colet de Vienne, messager du roi, et Richard, l'archer.

choisir ce qui est infirme pour confondre la force, ce qui paraît insensé pour renverser l'humaine sagesse. Déjà l'on voit poindre cette opposition sourde et déloyale d'un favori tout-puissant, le funeste La Trémouille, dont les lâches conseils retarderont l'accomplissement de l'œuvre divine.

On veut tromper Jeanne pour la confondre; mais sans hésiter, et comme si elle eût été élevée en cour, elle va juste au roi caché dans la foule pompeuse de ses courtisans, au roi qu'elle n'a jamais vu, et lui dit après révérences : « Dieu vous donne bonne vie, gentil sire. » En vain on lui désigne comme le roi un des seigneurs présents. « En nom Dieu, gentil prince, s'écrie-t-elle, vous êtes le roi et non un autre. » Et, à quelques jours de là, elle lui rappelle en secret une prière désespérée qu'il fit en son oratoire, lorsque, honteux des crimes de sa mère, il doutait de sa légitime naissance, prière connue de Dieu seul, et elle lui donne grande liesse et reconfort par ces paroles d'une familiarité toute divine : « Je te dis de la part de Messire, que tu es vrai héritier de France et fils de roi. »

Après la cour, les théologiens, pour qu'il ne manque rien à l'épreuve. Mais aux examinateurs de Poitiers comme au roi, Jeanne répond : « Je ne sais ni A ni B, mais je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et mener le roi à Reims, afin qu'il y soit couronné et sacré. » Finalement, on ne découvre en elle que « bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, simplesse. » Sans doute, il faut un grand signe à la grande mission qu'elle s'attribue. « Eh bien, dit-elle, menez-moi à Orléans, et je vous montrerai les signes pourquoi je suis envoyée. »

Orléans ! Je reviens, Messieurs, avec bonheur et fierté vers votre magnanime cité. Hier, elle était dans l'angoisse des derniers moments ; aujourd'hui elle espère. De sourdes rumeurs agitent le peuple. Il attend un prodige vivant, Jeanne la bergerette, Jeanne la Pucelle.

Elle est à Tours, où les pieuses dames de la ville brodent sur son étendard les noms victorieux de *Jesus*, *Maria ;* elle est à Blois, ma ville natale, encore fidèle et française, à Blois où elle purifie l'armée des vices honteux qui

la déshonorent, et forme, dans la vieille église de Saint-Sauveur, dont mes yeux d'enfant ont vu les dernières ruines, une avant-garde de priants autour de sa bannière; elle a envoyé au roi d'Angleterre et aux capitaines de son armée sommation de rendre les clés des villes de France prises et violées, et de s'en aller aux pays d'outre-mer; elle part au chant du *Veni, Creator!* Bon courage, Orléans! La voici!

Quelle joie! quels transports! La nuit s'illumine de mille feux; les cris de liesse retentissent; on dirait qu'un ange est descendu des cieux pour apporter le salut. A la vue de Jeanne, le peuple, épuisé par sept mois de combats et de privations, se sent « tout réconforté et comme désassiégé. » Hommes, femmes, enfants, s'empressent autour de son cheval blanc pour la toucher, et elle, souriante, emmène cette foule à l'église pour rendre grâces à Dieu.

Dieu d'abord, Dieu toujours; car la Pucelle l'a dit : « C'est Dieu qui doit tout faire. » En vain les Anglais, méprisant ses sommations, lui répondent par d'ignobles injures et de

cruelles menaces qui la font pleurer. Jeanne a foi au roi du ciel qui protège le sang de France. En vain les capitaines français, inquiets de l'importance qu'elle prend et redoutant leur effacement dans sa gloire, s'efforcent de contrarier les plans qu'elle a conçus. « Vous avez été en votre conseil, dit-elle ; j'ai été au mien, et croyez que le conseil de Dieu s'accomplira et tiendra ferme, et que cet autre conseil périra. »

En effet, Messieurs, le conseil de Dieu a tenu ferme ; vous en célébrez aujourd'hui l'immortel triomphe. Faut-il que je vous raconte les rapides événements qui ont amené votre délivrance ? Vous la connaissez mieux que moi cette histoire de huit jours, dans laquelle les prodiges de miséricorde divine se marient aux prodiges de courage. C'est la bastille de Saint-Loup emportée d'assaut, et puis les Augustins, enfin les Tourelles, dernière forteresse des assiégeants.

Partout Jeanne est la première, son étendard à la main, encourageant les siens. Après Saint-Loup, elle promet que dans cinq jours tout sera fini. Aux Tourelles, l'affaire est des

plus chaudes et des plus sanglantes. Les Français, comme s'ils étaient immortels, bravent les haches, les lances et les masses d'armes, et, toujours repoussés, recommencent toujours. Jeanne est blessée : c'était prédit. L'ennemi pousse un cri de victoire : il pense l'avoir tuée. Mais voici qu'elle reparaît sur son cheval, après une courte oraison. A sa voix, les Français se précipitent à l'assaut « comme une nuée d'oisillons sur un buisson ; » et au moment où la hampe de sa bannière touche le boulevard : « Tout est vôtre, s'écrie-t-elle ; entrez. » Les Anglais terrifiés croient voir un fantôme ; ils s'enfuient en désordre ; un pont enflammé s'écroule sous leurs pas, et la Loire, tombe muette, s'entr'ouvre pour les engloutir. Glacidas, l'insulteur de la Pucelle, le hautain et tyrannique Glacidas est avec eux; le flot l'emporte pendant que Jeanne émue pleure son misérable trépas.

C'était le samedi soir, 7 mai. Le dimanche 8, l'ennemi, après une vaine démonstration, tourne le dos aux remparts, et le peuple d'Orléans, sous la conduite de sa libératrice, va d'église en église rendre grâces à Dieu.

Orléans est délivré. Jeanne a donné son grand signe ; mais son œuvre n'est pas terminée, car ses voix la pressent encore : « Fille de Dieu, va, va, va. » Elle voudrait aller à Reims, « où le gentil Dauphin doit recevoir sa digne couronne ; » l'hésitation et la malveillance des grands lui imposent la campagne de la Loire. Soit. Avec une rapidité foudroyante, on voit se succéder la prise de Jargeau, la capitulation de Beaugency, la chasse de Patay, et Suffolk et Talbot, les deux grands capitaines, tomber aux mains des Français.

Il faut bien se décider à partir pour le sacre. Après trois semaines d'un voyage heureux, pendant lequel Auxerre demande une trêve, Troyes et Châlons font leur soumission, la ville de saint Remi ouvre ses portes et vient au-devant de son seigneur et maître en chantant : « Noël ! Noël ! au roi de France ! » Le lendemain, spectacle admirable et touchant, auquel on ne s'attendait plus, la splendide basilique, constellée de lumières, retentit du chant des psaumes ; Charles, au milieu de ses pairs, jure de défendre vaillamment la foi chrétienne, de protéger l'Église, de paître son

peuple dans la justice, et reçoit l'onction sacrée avec la couronne; Clovis, Charlemagne et saint Louis président d'en haut cette auguste fête. Le peuple est fou de joie, et Jeanne, debout près du roi, présentant sa bannière à la gloire pour la récompenser d'avoir été à la peine, Jeanne, humble et triomphante, verse de douces larmes en voyant « le bon plaisir de Dieu exécuté. » C'est fait. Le sacre de Reims venge le Fils de France de l'injuste proscription des traités, et la nation très chrétienne se sent renaître sous l'onction qui baigne le front de son roi.

Digitus Dei est hic. Le doigt de Dieu est là, Messieurs. Le bons sens du peuple ne s'est pas mépris sur la cause surnaturelle de ces si rapides et si glorieux événements ; et, de tous les points de l'Europe, les plus illustres personnages et les meilleurs esprits de l'époque ont rendu hommage à la mission divine de la très angélique et très courageuse Pucelle. Il appartenait à nos siècles de décadence philosophique et d'impiété de contester avec le ciel et d'avilir son instrument prédestiné. Ah ! laissez-moi vite balayer de mon mépris les

blasphèmes et les mensonges orduriers de ces écrivains ignobles à qui l'on devrait interdire l'usage de notre langue, puisqu'ils n'ont pas le cœur français. Je n'en ai qu'à ces orgueilleux naturalistes qui ne veulent voir dans l'histoire que des actes humains, et qui, au lieu d'asseoir leurs jugements sur les faits, torturent les faits pour les accommoder au parti pris. La fille de Dieu, l'inspirée, n'est plus pour eux qu'une visionnaire, une malade, une patriote exaltée. Eh bien, qu'ils m'expliquent comment l'illusion, la maladie, l'exaltation donnent à une fille timide, que l'injure fait pleurer, que la vue du sang épouvante, ce froid courage qui ne frappe jamais, va toujours en avant et commande avec tant d'assurance ; cette hardiesse héroïque qui, au sortir du combat et du péril, se change subitement en douceur et tendresse maternelles pour les souffrants, le pauvre peuple et les enfants. Qu'ils m'expliquent comment l'illusion, la maladie, l'exaltation font rayonner la virginité, à ce point qu'elle contient autour d'elle les passions brutales, et fait pénétrer dans des cœurs corrompus les chastes pensées, dans des sens fougueux l'a-

paisement des ardeurs coupables. Qu'ils m'expliquent comment l'illusion, la maladie, l'exaltation marient la gaîté française à la piété angélique, la noblesse à la simplicité vraie, la gloire à l'humilité profonde. Qu'ils m'expliquent comment l'illusion, la maladie, l'exaltation transforment, tout à coup et par intermittence, une paysanne de dix-sept ans, qui ne sait ni A ni B, en un chevalier plein de grâce et de courage, en un capitaine consommé, sûr au conseil, fort au commandement, habile plus que tous au rassemblement des armées, à l'ordonnance des batailles, à l'emploi de l'artillerie ; car telle était Jeanne, au témoignage de ceux qui l'ont vue. Qu'ils m'expliquent comment l'illusion, la maladie, l'exaltation prévoient et annoncent, à l'avance, des événements heureux ou malheureux qui s'accomplissent à la lettre et à point nommé. Besogne impossible, Messieurs. Les naturalistes ont à votre service des mots tant que vous en voudrez ; des explications vraies et des preuves, jamais. Laissez-les donc se débattre misérablement contre l'autorité des événements, et n'écoutez que les inspirations de

l'esprit chrétien et du bon sens français pour reconnaître dans la mission de notre héroïne l'intervention de la miséricorde divine et la toute-puissance du doigt de Dieu.

Mais ce doigt de Dieu ne s'est-il pas retiré après le sacre de Reims, et Jeanne, abandonnée à elle-même, n'est-elle plus qu'une vulgaire victime des querelles sanglantes qui divisent les peuples ? C'est ce que nous allons voir, Messieurs, dans le récit de son supplice.

II

Dieu permet quelquefois que l'effet de ses menaces soit suspendu par le repentir des pécheurs ; il permet aussi que l'entier accomplissement de ses desseins miséricordieux soit retardé par nos fautes. Cette permission nous explique le tragique dénoûment qui semble mettre fin à la mission de Jeanne d'Arc. Reims ne devait pas être la dernière étape de sa gloire. « Je suis cy venue, écrivait-elle aux Anglais, de

par Dieu le roi du ciel, corps pour corps, pour vous bouter hors de *toute* France. » Tant qu'il reste un Anglais sur le sol de la patrie, il faut qu'elle combatte. « Elle aimerait, comme elle le disait dans un naïf épanchement à l'archevêque de Reims, qu'il plût à Dieu son créateur qu'elle retournât, quittant les armes, et qu'elle revînt servir son père et sa mère, garder leurs troupeaux avec sa sœur et ses frères, qui seraient si aises de la revoir ; car ce n'est point son état de guerroyer, mais, ajoutait-elle, il faut que j'aille et que je le fasse ainsi. » Ses voix lui disent encore : « Fille de Dieu, va, va, va. » Elle va, toujours avec le même courage, mais non plus, hélas ! avec le même épanouissement. Elle sent que l'influence maudite des courtisans pèse sur l'esprit du roi pour arrêter ses élans; elle voit le faible Charles VII retomber aux mains de ces politiques d'antichambre qui redoutent la victoire, parce que la victoire, en accroissant le pouvoir royal, peut l'arracher à leur tutelle intéressée. Elle voudrait frapper un grand coup ; les capitaines et les soldats sont de son avis. « Jeanne peut mettre le roi dans Paris si à lui ne

tient, » disent-ils d'une commune voix ; mais les favoris en ont décidé autrement, et, après une tentative avortée, Jeanne, blessée dans les fossés de la capitale, le cœur navré, est obligée, contre l'ordre de ses saintes, d'abandonner une victoire qu'elle croyait tenir dans les plis de son étendard.

Alors, un nuage sombre descend sur sa vaillante âme ; l'inaction l'attriste, et de mystérieux avertissements lui viennent du ciel ; ses voix lui déclarent « qu'avant la Saint-Jean elle tombera aux mains de ses ennemis ; qu'elle ne doit pas s'en effrayer, mais, au contraire, accepter cette grande croix de la main de Dieu, qui lui donnera la force de la porter jusqu'au bout. » O douce et pieuse libératrice, courage ! Voici l'heure de l'ennemi et des puissances de ténèbres !

Jeanne est entrée à Compiègne, pour protéger cette place qui ferme l'entrée du royaume aux Bourguignons. Elle espère, par une vigoureuse sortie, déloger l'ennemi de ses positions et le contraindre à lever le siège. Mais, abandonnée de ses hommes et tout occupée à protéger leur fuite, elle entend tomber les herses

qui lui ferment le chemin du retour ; bientôt elle est prisonnière et vendue aux Anglais.

Deux cris retentissent en même temps. Le cri de France : « Malheur ! Jeanne la Pucelle est prise ! » Le cri d'Angleterre : « Victoire ! à nous la magicienne et le gibier d'enfer ! » Vous vous attendez, Messieurs, à un choc formidable des deux nations : l'une qui veut reprendre sa libératrice pour qu'elle achève sa mission divine, l'autre qui veut la garder pour se venger sur elle de ses humiliations et de ses défaites. Honte et infamie ! Le roi, à qui elle a rendu une partie de ses États et promis une entière délivrance, se laisse fermer la bouche et lier les bras par ses tyrans domestiques. Pas un homme d'armes ne vole à son secours, pas une proposition n'est faite pour prévenir l'odieux marché qui va la livrer à ses mortels ennemis. O Charles ! tu l'abandonnes, et elle, toujours grande et fidèle, soutiendra ton honneur devant ses juges[1]. Roi ! ces crimes-là se paient ; si ce n'est par toi, ce sera par

1. Jeanne, entendant dire que son roi était hérétique et schismatique, répliqua au prédicateur du cimetière de Saint-Ouen : « Par ma foi, sire, révérence gardée, je

quelqu'un des tiens. Un jour, la France affolée oubliera les bienfaits tant de fois séculaires de la monarchie qui a fait sa grandeur, et le peuple ingrat vengera par la mort et par la proscription des princes innocents l'ingratitude de la royauté.

Jeanne abandonnée est vendue, contre toutes les lois d'honneur qui protègent les prisonniers de guerre, et amenée dans une cage en fer à Rouen, où elle doit être jugée. L'Anglais convoitait cette proie, afin d'assassiner en elle la France victorieuse après l'avoir déshonorée, comme si sa haine superstitieuse pouvait par là se débarrasser d'un maléfice et ramener la victoire sous ses drapeaux. Un évêque[1] intervient dans le marché. Quel nom, grand Dieu ! quel homme et quelle conduite ! C'était bien ce qu'il fallait pour effaroucher et salir la vierge sans peur et sans reproche. Ténébreux ouvrier, il ourdit cette longue trame d'iniquités que doivent recouvrir les formes

vous ose bien dire et jurer, sur peine de ma vie, que c'est le plus noble chrétien de tous les chrétiens, et qui mieux aime la foi et l'Église. »

1. Pierre Cauchon, évêque de Beauvais.

d'une légalité cauteleuse; il met l'Église au service des plus basses passions, et décrète à l'avance la mort quand même, pour complaire à ceux dont il attend sa récompense.

Sainte impartialité de la justice, tu laisses planer le doute sur la tête des coupables, et tu permets à l'espoir d'émouvoir nos cœurs, jusqu'à l'heure redoutable de la sentence! Mais pour l'innocente Jeanne, point de doute, point d'espoir. La mort cruelle et infâme, voilà le but déterminé des ardentes poursuites d'un tribunal où la menace et l'injure étouffent les rares et timides protestations de l'honnêteté et de la bonne foi[1], d'un tribunal devant lequel Jeanne, meurtrie par ses fers et encore tout émue des outrages de la prison, comparaît seule, toute seule, sans l'avocat que la plus vulgaire compassion ne pouvait refuser à son ignorance, sans le curateur que réclamait

1. Nicolas de Houppeville, Isambart de la Pierre, dominicains, furent menacés d'être jetés à la Seine : l'un, parce qu'il récusait la compétence de Pierre Cauchon; l'autre, parce qu'il faisait des signes à Jeanne pour l'aider dans ses réponses.

impérieusement son jeune âge. Sa confiance dans l'inspiration du ciel, son obéissance aux voix d'en haut, la protection des anges et des saints, les signes que Dieu lui a donnés de sa mission, les promesses si fidèlement réalisées qu'elle a faites, les fortes expressions de sa foi, l'habit qui protège sa pudeur, le prestige de son étendard, les noms de Jésus et de Marie dont elle se sert, ses légitimes efforts pour échapper à la captivité, l'espoir qu'elle exprime de n'avoir point offensé Dieu mortellement, tout devient contre elle matière à accusation.

Mais les misérables qui veulent la perdre ont compté sans Celui qui donne la sagesse aux petits[1] et qui rend diserte la langue des enfants[2]. Maintes fois Jeanne rompt les filets de leurs interrogations captieuses, et les met en déroute par la ferme simplicité et la naïve profondeur de ses réponses. Les assistants s'en émeuvent : « Vous dites bien, Jeanne, »

1. *Sapientiam prætans parvulis.* (Psalm. XVIII.)
2. *Sapientia... linguas infantium fecit disertas.* (*Sap.*, cap. x, 21.)

s'écrient-ils. L'ennemi lui-même est obligé de convenir « qu'elle serait bonne femme, si elle était Anglaise; » mais elle est Française d'esprit, de cœur et de bouche.

On ne peut la faire mourir pour cela; il faut la convaincre de crime. Chose impossible, tant que son imperturbable bon sens et sa haute sagesse auront le public pour témoin. On le supprime donc, afin de pouvoir altérer ses réponses, et ceux qui s'appellent la justice s'engagent dans des voies clandestines, comme des brigands qui préparent un forfait. Un prêtre hypocrite consent à jouer auprès d'elle le rôle de confident. Loyseleur, c'est le nom prédestiné de l'infâme qui devait prendre dans ses pièges cette douce et innocente colombe. Troublée par les sollicitations perfides et les interrogatoires impudents, maltraitée par ceux qui la gardent, épuisée par les nuits qu'elle passe sans sommeil pour veiller sur sa vertu, subitement transportée de l'ombre et du silence de la prison au milieu d'une foule tumultueuse, étourdie par les menaces et les prières qui l'assaillent de toutes parts, la pauvre Jeanne se sent défaillir et se laisse aller à une abjuration

que ses implacables accusateurs trouvent encore le moyen de fausser[1].

Ah ! qui donc aurait résisté ! — Mais comme elle est promptement relevée de cette chute inconsciente ! Ses voix qui semblaient l'avoir abandonnée lui reviennent, et leurs tendres reproches provoquent dans son âme une crise de fervent repentir qui ne se démentira plus. Non, elle ne renie pas sa mission ; non, elle n'a pas voulu faire injure à ses saintes ; non, elle ne quittera plus l'habit qui la protège, tant qu'on la gardera dans un lieu où les soldats brutaux et les *milords* eux-mêmes attentent à son honneur.

On n'attendait que cela, *Farewel! Farewel!* Tout va bien ! Elle est relapse, elle est digne de mort! Qu'on la brûle! Enfin l'iniquité a triomphé. Jeanne, condamnée par ceux qui s'appellent impudemment l'Église, est livrée au bras séculier; le bras séculier, c'est l'Anglais haineux et satisfait.

Voici le jour terrible. O mon Dieu, quelle

1. Cette scène de l'abjuration eut lieu sur le cimetière de Saint-Ouen.

angoisse! Ce corps, « qui ne fut jamais corrompu, va donc être consumé et rendu en cendres? » Hélas, oui! Le bûcher est dressé; Jeanne, il faut partir. Partez avec elle, mes frères en saint Dominique, vous que Dieu a choisis pour adoucir à sa chère fille l'horreur des derniers instants. Bon Isambart, tu as joué ta vie en aidant de ta pénétration sa candeur et son innocence; courageux Ladvenu, tu vas lire le dernier de tous dans l'âme de cette sainte, et tu seras si ravi de sa beauté qu'il faudra que Jeanne elle-même t'avertisse des approches du feu, sans quoi tu brûlerais avec elle. Mes Frères, je vous en prie, soyez bons pour cette innocente vierge, bons comme les anges du ciel, et si votre grand respect pour les princes de l'Église vous a fait commettre quelque faiblesse, rachetez-la par votre tendre charité, comme vous la rachèterez plus tard par vos témoignages.

La cloche du beffroi a sonné neuf heures; le Vieux-Marché de Rouen s'emplit d'une foule houleuse qui veut voir une dernière fois la jeune, belle et sainte condamnée. Il y a là huit cents hommes armés pour garder cet agneau,

tant l'Anglais a peur du repentir et de la pitié. Jeanne est debout près de son bûcher. Un écriteau insolent la calomnie encore, et un prédicateur gagé renchérit sur cette infamie. On l'appelle *menteresse*, elle qui fut toujours la franchise même; *pernicieuse*, elle qui a sauvé la France; *abuseresse du peuple*, elle dont les promesses se sont si fidèlement accomplies; *divineresse* et *superstitieuse*, elle qui avait horreur des charmes et des pratiques ténébreuses; *blasphèmeresse* et *présomptueuse*, elle qui s'en rapportait de tout à Dieu; *maicréant de la foi de Jésus-Christ*, elle qui a confessé si énergiquement le Symbole; *vanteresse*, elle qui renvoyait si humblement au ciel les hommages du peuple; *cruelle*, elle qui n'a jamais frappé; *dissolue*, elle dont la chaste beauté inspirait le respect et l'amour de la vertu; *apostate*, *schismatique*, *hérétique*, elle qui s'en est remise à l'Eglise et à notre Saint-Père le Pape; *excommuniée*, elle à qui l'on vient de donner le corps du Sauveur. O mensonges de l'iniquité !

Juges pervers, vous voudriez encore une défaillance et une abjuration pour couvrir votre crime; vous l'attendez en vain. Écoutez et

voyez. Jeanne envoie un souvenir à la patrie, Jeanne bénit son roi, Jeanne affirme plus que jamais la divinité de sa mission, Jeanne demande des prières pour son âme, Jeanne pardonne à ses ennemis et à ses bourreaux, Jeanne couvre de baisers et de larmes la croix de son Sauveur, Jeanne invoque son Dieu, son archange et ses saintes, Jeanne pleure sur la ville déshonorée où elle va mourir. « Rouen, Rouen; dit-elle, ah! que j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort! »

C'est le dernier cri de sa douleur et de sa charité. Le feu monte vers elle et l'effleure, mais elle n'est plus à la terre. Les saintes sont venues baiser son front et lui faire comprendre que l'heure de la délivrance est arrivée. « Elle prend tout en gré[1], regarde le ciel, et s'écrie : « Jésus! Jésus! mon Jésus! » Puis sa tête s'incline, et l'archange de la France emporte aux cieux sa belle âme.

Autour du feu, qui consume les restes de

1. Ses voix lui avaient dit : « Prends tout en gré, ne te chailles de rien, tu seras bientôt au royaume du paradis. » Elle ne comprit bien cette parole que sur le bûcher.

son corps virginal, le peuple en larmes exhale sa douleur. Il est bien temps ! Que ne criait-il, tout à l'heure : « Pitié! pitié! » Vous l'eussiez fait, Messieurs, si vous eussiez été là, et votre voix plaintive eût ému les bourreaux. Mais quoi! est-ce bien de la pitié que je vous demande? Non, non, gardez votre pitié. Au nom de Dieu, je vous demande justice; et la justice pour Jeanne, c'est plus que votre admiration; c'est votre vénération; car, en vérité, je vous le dis, elle est plus belle, plus grande, et, si je puis parler ainsi, plus divine dans son supplice que dans la victoire.

Digitus Dei est hic. Le doigt de Dieu est là, Messieurs. La souffrance, vous le savez, achève la perfection humaine. C'est, au témoignage des saints, le don suprême de la munificence divine. Ne point pécher, c'est le commencement de la vie parfaite; faire le bien, c'est le progrès; souffrir, c'est le comble et la dernière récompense terrestre de l'amour chrétien. Cependant il est des douleurs où le bon vouloir divin se manifeste davantage. L'Apôtre n'a-t-il pas dit que Dieu façonne à l'image de son Fils ceux qu'il appelle à la sain-

teté[1]? Plus ils reproduisent vivement en leur personne les traits et la vie du Sauveur, plus ils ont droit à nos hommages. Or, Jeanne la libératrice est envoyée du ciel comme le grand libérateur; comme lui, elle passe en faisant le bien; comme lui, elle voit son œuvre de salut contrariée par les basses passions des hommes; comme lui, elle est vendue et livrée par trahison aux princes et aux prêtres, aux scribes et aux pharisiens résolus à la faire mourir; comme lui, abandonnée par des ingrats; comme lui, accusée d'impiété, de blasphème, de séduction, de révolte contre tous les pouvoirs; comme lui, maltraitée et injuriée; comme lui, jugée au mépris de toute loi divine et humaine; comme lui, victime de la plus abominable des iniquités; comme lui, condamnée à une mort infâme; comme lui, éprouvée par la peur et l'angoisse; comme lui, délaissée par le ciel; comme lui, pardonnant à ses bourreaux; comme lui, expirant la prière

1. *Qui secundum propositum vocati sunt sancti.... hos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom., VIII, 28, 29.)

sur les lèvres; et près de son bûcher, comme auprès de Golgotha, ceux qui ont pris part à sa mort pleurent, se frappent la poitrine et s'écrient : « Hélas! nous sommes tous perdus; nous avons tué la sainte[1]. » Ce n'est pas la première fois, Messieurs, qu'on rapproche la passion de Jeanne de la passion du Sauveur; les anciens se sont plu à reconnaître le doigt de Dieu dans la manière dont le divin agneau avait configuré cette douce agnelle à son image et ressemblance.

Le doigt de Dieu est là. Je le vois dans la fermeté de Jeanne à garder les secrets du Roi du ciel et du roi de la terre, dans sa haute raison, dans les illuminations soudaines qui lui révèlent les pièges tendus à sa naïveté, dans ses réponses ingénieuses, profondes, sublimes, où brille toujours la candeur de l'innocence. La presse-t-on de questions indiscrètes? « Passez outre, » dit-elle fièrement; veut-on qu'elle déclare ce qu'elle a promis et résolu

1. Cette parole est de Tressart, secrétaire du roi : *Nos sumus omnes perditi quia una sancta persona fuit combusta.* Le bourreau, épouvanté, courut, aussitôt après le supplice, se confesser à Martin Ladvenu.

de cacher? elle le dissimule habilement sous le voile de l'allégorie. Pour la convaincre d'orgueil, lui demande-t-on si elle est en état de grâce? « Si je n'y suis, Dieu veuille m'y mettre; si j'y suis, Dieu veuille m'y garder; » si après ces révélations elle peut commettre un péché mortel? « Je n'en sais rien, mais je m'en attends de tout à Dieu Notre-Seigneur; » pourquoi Dieu l'a choisie plutôt qu'une autre? « Il a plu à Dieu ainsi faire par une simple pucelle pour rebouter les adversaires du Roi; » si elle aidait plus que son étendard à la victoire? « De la victoire de l'étendard ou de moi, c'était tout à Notre-Seigneur; » pourquoi sa bannière fut portée au sacre plutôt que celle des capitaïnes? « Elle avait été à la peine; c'était bien raison qu'elle fût à l'honneur. » On voudrait la prendre en défaut sur ses visions et obtenir des déclarations qui compromettent sa pudeur et l'honneur de ses saintes; mais quelles promptes, spirituelles et justes répliques! A cette question : « Saint Michel était-il vêtu? — Eh? pensez-vous, répond-elle, que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir? » A cette autre : « Les saintes aiment-elles les Anglais? — Elles

aiment ce que Notre-Seigneur aime et haïssent ce que Dieu hait. » — Admirable sagesse dans une fille des champs ! Il est bien vrai que cette sagesse semble démentie par une heure d'ombre et de défaillance; mais je n'en suis point troublé, et je m'écrie : « Heureuse faute, qui montre avec la dernière évidence que Dieu fait tout dans cette vierge ignorante, puisque la lumière et la force s'évanouissent dès qu'il s'écarte, et reparaissent dès qu'il se rapproche. »

Le doigt de Dieu est là; car Jeanne, abreuvée de la lumière céleste, plonge son regard prophétique dans l'avenir, et y contemple, avec les vengeances de Dieu, la consommation de l'œuvre de délivrance pour laquelle elle a été envoyée. Avant de mourir, elle dit à ses juges : « Vous ne ferez jà ce que vous dites contre moi qu'il ne vous en prenne mal au corps et à l'âme. » Et l'on voit, aussitôt après son martyre, se multiplier, dans les rangs de ses persécuteurs, les morts subites et honteuses[1]. Mais, c'est l'Anglais surtout qui doit

1. L'évêque de Beauvais fut frappé d'apoplexie entre

porter le poids du crime auquel elle a succombé. Elle l'a solennellement condamné par ses oracles. « Je sais bien, dit-elle, que les Anglais me feront mourir, croyant après ma mort gagner le royaume de France; mais quand ils seraient cent mille *Godons*, plus qu'ils ne sont à présent, ils n'auront pas le royaume. — Écoutez bien : avant sept ans, ils laisseront un plus grand gage que devant Orléans, et finiront par perdre toute la France. — Je dis cela, afin que quand ce sera advenu, on ait mémoire que je l'ai dit. » — Ah! Messieurs, on a osé discuter la mission de la Pucelle, la restreindre, prétendre même qu'elle y a fait défaut. Mais ne voyez-vous pas que, Jeanne morte, sa parole et son esprit nous restent? L'Anglais s'imagine que tout est fini, parce qu'il a balayé dans la Seine les cendres de la martyre et ce cœur virginal que le feu refusa de consumer; mais les fureurs sacrées de la

les mains de son barbier; Nicolas Midi, le prédicateur du Vieux-Marché, fut atteint de la lèpre peu de jours après son sermon; le traître Loyseleur mourut subitement à Bâle, et l'on retrouva, dit-on, le cadavre d'Estivet, le promoteur, sur un fumier, aux portes de Rouen.

colombe vont le poursuivre sans relâche. La France peut croire que sa libératrice est à jamais perdue pour elle; mais l'esprit de Jeanne s'empare de l'indolent Charles VII, brise les chaînes du favoritisme qui étouffe sa vaillance, et le relève à l'égal de nos plus glorieux rois; l'esprit de Jeanne plane sur nos armées et les pousse à la victoire. « Sus ! sus à l'Anglais ! » dit-il, et voici que Chartres est repris par Dunois[1]. « Sus! sus à l'Anglais ! » et voici que la Bourgogne, en se séparant de l'Angleterre, affaiblit sa puissance[2], que Bedford, qui fut régent de France, meurt des blessures de son orgueil humilié par les revers[3]. « Sus ! sus à l'Anglais ! » et voici que Meaux revient à la France[4]. « Sus ! sus à l'Anglais ! » et voici que sept ans juste après la tragédie de Rouen le grand gage est repris[5] : Charles VII fait son entrée solennelle à Paris[6]. « Sus ! sus à l'An-

1. 1432.
2. 1434.
3. 1435.
4. 1436.
5. 1436.
6. 1437.

glais ! » et voici que la Normandie rentre dans le domaine de la couronne[1]. « Sus ! sus à l'Anglais ! » et voici que le grand Talbot périt à Castillon et que toute la Guyenne est reconquise[2]. « Sus ! sus à l'Anglais ! » et voici que Calais voit partir le dernier insulaire[3]. Plus rien ! plus rien à l'ennemi sur le sol de la patrie ; les oracles de la prophétesse sont accomplis ; sa mission est achevée en dépit de l'orgueil britannique, à qui il ne reste plus que la misérable ressource d'inscrire, sur le socle des statues royales, cette vaniteuse plaisanterie : REX ANGLIÆ ET FRANCIÆ.

Le doigt de Dieu est là. Ce n'est pas seulement, Messieurs, à l'étude consciencieuse des faits qu'on le reconnaît ; une autorité vénérable a daigné nous le montrer. Vous vous êtes noblement indigné, Monseigneur, contre la participation des gens d'Église au crime de Rouen : vous aviez raison ; moi j'en suis satisfait, et je n'ai pas tort. Une exécution sommaire de la puissance militaire, un jugement

1. 1449.
2. 1453.
3. 1558.

purement laïque n'eussent provoqué qu'un revirement d'opinion et une réhabilitation vulgaire, facilement contestée par la critique jalouse qui prétend supprimer le divin dans notre histoire. La solennelle intervention des gens d'Église devait inviter le pouvoir suprême, qui juge les prodiges et les vies saintes, à se prononcer dans la cause de notre héroïne. Il a parlé, et après avoir, par ses enquêtes, fixé l'histoire pour la préserver des invasions de la légende, il a flétri énergiquement les infamies du premier procès, et donné satisfaction à la croyance populaire en réhabilitant, d'une manière souveraine et irrévocable, la vierge de Domremy, la Pucelle d'Orléans, la martyre de Rouen[1]. N'est-ce pas un gage pour l'avenir, et ne nous est-il pas permis de voir dans cette réhabilitation de l'Église comme les arrhes de ce dernier procès que vous avez engagé, Monseigneur, et qui sera, je l'espère,

1. Ce fut Calixte III qui, le 11 juin 1455, à la requête de la mère de Jeanne et de ses deux frères, adressa un rescrit à l'archevêque de Reims et aux évêques de Paris et de Coutances, et les désigna pour reviser le procès, en s'adjoignant un inquisiteur.

le couronnement de votre noble et glorieuse carrière[1] ? Ah ! puissiez-vous obtenir bientôt des autels dans l'Église pour celle qui a déjà des autels dans nos cœurs ! Puissé-je voir dans votre belle cathédrale, inondée de lumières et parée de ses habits de fête, se célébrer le sacre de Jeanne, et entendre la grande voix du peuple français, ravi de posséder une sainte dans la personne de sa libératrice, s'écrier : « Le doigt de Dieu est là. »

Le doigt de Dieu est là. Jeanne est son envoyée ; donc, Messieurs, nous sommes son peuple, peuple toujours aimé, malgré ses ingratitudes. Les champs de Tolbiac, de Poitiers, de Bouvines, proclament que le Christ aime les Francs, mais bien plus l'héroïque et sainte fille qu'il nous a donnée aux jours de nos plus grandes infortunes. Alors il traitait la fille aînée de l'Église comme il avait traité la mère. Une vierge d'Italie, une fille du peuple, Catherine la dominicaine, ramenait dans

1. Par décret du Saint-Siège, le procès de l'ordinaire relatif à la béatification et à la canonisation de Jeanne d'Arc a été ouvert au mois de juillet 1874.

les murs de Rome désolée le Pape arraché à la captivité d'Avignon ; une vierge française, une paysanne, délivrait son pays du joug des Anglais. Cette vierge domine notre histoire, et sa voix prophétique nous invite à la confiance. Non, non, l'ennemi n'aura pas le beau royaume de France. D'où doit-il venir, cet ennemi que notre âme anxieuse redoute à l'heure présente? Du dedans? Du dehors? Je n'en sais rien ; peut-être des deux côtés à la fois. Mais dussé-je voir son triomphe et promener mon âme errante à travers les ruines entassées par ses haines impies, les souvenirs du passé, l'image bénie de Jeanne viendraient consoler ma douleur, et je m'écrierais avec le le Psalmite : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*[1]. Non, je ne serai pas confondu dans mon espoir. Et si Dieu ne nous envoie pas à l'heure du péril une nouvelle Jeanne d'Arc, il répandra sur toute âme française l'esprit de celle dont je viens de célébrer la gloire ; sur l'âme des prêtres qui crieront entre le vestibule et l'autel : *Parce, Do-*

1. Psalm. XXX.

mine, parce populo tuo ! sur l'âme des mères qui diront à leurs fils : « Va ! et reviens à moi mort ou vainqueur ; » sur l'âme des jeunes gens qui se précipiteront héroïquement sur les champs de bataille ; sur l'âme des vierges et des enfants qui consacreront la patrie militante au cœur miséricordieux du Sauveur. Je l'espère, je le crois, j'en suis certain, ô Dieu clément, vous nous serez propice. L'esprit de Jeanne réveillera les nobles et religieuses qualités du caractère français, et, quoi qu'il arrive, nous verrons, à la place d'une France inquiète, troublée, humiliée, impuissante, une France confiante, pacifiée, honorée, pleine de force et d'autorité dans le concert des peuples, et nous chanterons, le cœur rempli d'amour et de reconnaissance : Le doigt de Dieu est là, *Digitus Dei est hic.*

ÉLOGE FUNÈBRE

DE M. L'ABBÉ BOURGEOIS

ÉLOGE FUNÈBRE DE M. L'ABBÉ BOURGEOIS

prononcé dans la chapelle de l'école de Pontlevoy,
le 19 juin 1879.

Justum deduxit Dominus per vias rectas et ostendit illi regnum Dei.
(SAP., cap. X, 10.)
Le Seigneur a conduit son juste par les voies droites et lui a montré le royaume de Dieu.

MESSIEURS,

Le premier devoir de la piété filiale est de garder, dans un cœur reconnaissant, le tendre souvenir de ceux qui furent nos pères : souvenir silencieux et discret, qui va de l'âme à Dieu, quand les enfants dispersés ne peuvent s'entretenir qu'avec le ciel de leurs affections et de leurs douleurs, souvenir expansif et prompt à la louange, quand la famille réunie éprouve le besoin de se consoler des coups impitoyables

de la mort par une commune explosion de son amour et de ses regrets. C'était la piété filiale qui ouvrait les lèvres du Sage, lorsqu'il s'écriait : « *Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua*[1]. Louons les hommes glorieux qui furent nos pères. » C'est la piété filiale qui m'amène à ce douloureux anniversaire, et m'impose la tâche, douce à mon cœur, de faire l'éloge d'un des plus glorieux pères de la famille Pontilévienne. Sa vie n'a point l'éclat de celles qui furent mêlées aux grandes agitations de notre siècle. Elle passa, pieusement enveloppée du voile de la modestie, à travers le petit monde d'enfants respectueux et d'amis dévoués qui en ont admiré les sérieux labeurs et la parfaite droiture. Elle fut, dans son pacifique développement, l'expression pratique des paroles que j'ai prises pour texte : « Le Seigneur a conduit son juste dans les voies droites et lui a montré le royaume de Dieu. »

Toute âme se meut, sous la conduite d'une bonne et sainte providence, qui déduit,

1. Eccl., cap. XLIV, 1.

des germes de la nature et de la grâce, nos vertus et notre gloire. Sous l'impression de ses attouchements délicats, toujours pleins d'égards pour notre liberté, il y a des natures rebelles, qui prétendent choisir leur voie. Elles se laissent tenter par les routes obliques qu'elles voient s'ouvrir sur les bords du rude sentier où Dieu mène ses élus; elles se jettent, à l'aveugle, du côté de l'erreur, et vont grossir de leurs recrues le ténébreux royaume de celui que l'Écriture appelle le père du mensonge. Que d'insensés nous avons vu profaner ainsi les meilleurs dons, et épouvanter le monde chrétien par le scandale de défections impies, dont notre charité demande à Dieu le redressement sans oser l'espérer! Le juste, lui, cède humblement à la douce pression de la volonté suprême qui le pousse et dirige ses pas. Il laisse, à droite et à gauche, les chemins faciles où l'orgueil lui promet l'indépendance et la vaine gloire, et va directement vers le royaume de lumière et de vérité que le Seigneur lui montre au terme de son voyage terrestre. Il sent qu'il en parcourt déjà les avenues, et jouit, avec un ineffable contentement, de la présence

voilée du Dieu qui lui a promis de se révéler bientôt, en un jour sans ombre et sans déclin.

Tel est, Messieurs, le spectacle que nous offre la vie paisible et laborieuse de très religieux, très savant, très modeste Messire Louis Bourgeois, dans les trois mondes où s'est exercée l'activité de sa belle intelligence et de son grand cœur : le monde des idées, le monde des faits, le monde des âmes.

I

L'âme humaine reçoit souvent, du pays où s'éveillent ses premières pensées et ses premiers sentiments, une empreinte ineffaçable qu'on retrouve en toutes ses tendances, en toutes ses habitudes intellectuelles et morales. Le désert la prédispose à la vie rentrée et indépendante ; les sites sauvages lui donnent une rudesse que corrigent difficilement les plus doux et les plus aimables commerces; les fières montagnes appellent vers le ciel ses méditations et impri-

ment la hardiesse à son caractère ; l'immensité de l'Océan l'invite aux rêveries profondes et aux téméraires aventures. Rien de semblable dans les fraîches vallées que le Loir sillonne de ses capricieux méandres, et que bordent de riants coteaux. Tout ce qui est grand et fort détonnerait sur ce théâtre gracieux ; c'est le pays de l'idylle. Et, cependant, l'enfant qui naissait en ce pays, il y a soixante ans, n'était point fait pour ce genre de poésie. Il sut, plus tard, décrire en des conversations charmantes les simples beautés de son berceau ; mais, s'il emprunta aux lieux de son origine la douceur, l'amabilité, la modestie de son caractère, sa haute intelligence semblait fille de régions plus vastes et plus grandioses.

Il est des esprits qui s'attardent en leurs premiers mouvements, et dont on ne peut prendre la mesure qu'à un certain âge. Louis Bourgeois se révéla, de bonne heure, par la force de son application et la rapidité de ses développements. L'œil intelligent d'un curé de campagne avait deviné, dans l'enfant du catéchisme, une âme d'élite dont il fallait s'emparer au nom de Dieu. Le presbytère devint

son école et le premier théâtre de sa vie studieuse. Par pitié pour la faiblesse, et, un peu aussi, pour la légèreté et la paresse du jeune âge, on ne lui administre qu'à petites doses les connaissances élémentaires qui le préparent à l'étude sérieuse des lettres. Cinq longues années s'écoulent, avant qu'il soit prêt à entrer dans le sanctuaire des humanités. Louis Bourgeois voulait aller plus vite. Deux ans lui suffirent pour traverser le portique où la foule indolente des écoliers ne marche qu'à petits pas. Au bout de ces deux ans, il entrait avec honneur dans la classe de troisième, et s'élevait bientôt aux premiers rangs. La raison, le bon goût, la clarté furent les notes habituelles de ses essais littéraires. L'idée avait pour lui plus d'attraits que l'image. On le vit bien quand, sur les bancs du grand séminaire, il se passionna pour la philosophie. Dans ce monde élevé, où s'essoufflent les intelligences vulgaires, il respirait à l'aise. On comprit qu'il y devait rester : aussi, lorsque ses études théologiques furent terminées, à l'âge de vingt ans, il prit possession de la chaire, d'où il devait, pendant plus de dix ans, former à l'art

de penser les jeunes recrues du clergé de Blois.

Quel honneur pour un si jeune homme, mais aussi quelle charge! Il lui fallait être mûr à l'âge où l'on se forme encore. Les tâtonnements et les à peu près lui étaient permis, mais sa conscience délicate ne voulait point s'en contenter. Il travailla avec un acharnement si héroïque et un oubli si profond de lui-même que sa santé fut bientôt altérée par les longues veillées qu'il consacrait à la préparation de ses cours. Qu'importe! Dans son corps fatigué l'âme triomphante devenait maîtresse des questions les plus ardues. L'abbé Bourgeois était un professeur consommé quand j'eus le bonheur d'être admis à recueillir ses leçons.

Permettez-moi, Messieurs, de vous dire, ici, ce que j'ai vu et entendu. Le *moi* n'est fatigant et odieux que lorsqu'il prétend confisquer l'attention à son profit. Tel n'est pas mon dessein ; vous devez bien le penser. Je suis venu à cette lugubre fête pour acquitter une double dette de reconnaissance. Celui qui m'a appelé[1]

1. M. l'abbé Delaunay, ancien professeur de rhétorique au petit séminaire de Blois.

fut le père de ma parole ; je le remercie tendrement de m'avoir fait un don qui me permet de rendre hommage au père de ma pensée.

La mémoire des enfants est plus fidèle que les appareils ingénieux où travaille la lumière inconsciente, plus habile à fixer les traits que le burin et le pinceau des artistes. Je vois encore, à trente-quatre ans de distance, mon maître de philosophie tel qu'il m'apparut pour la première fois, et je me rappelle l'impression profonde que produisirent, sur mon âme de dix-sept ans, sa pâleur maladive, son vaste et beau front sillonné par la méditation, ses yeux doux et pénétrants, souvent levés au ciel, comme pour y chercher des inspirations, sa bouche, à la fois fine et généreuse, d'où s'échappaient les flots d'une parole limpide qui épargnait à nos esprits inexpérimentés les fatigues de l'attention et les efforts de la compréhension.

La clarté s'unit toujours à la pénétration chez les grandes et fortes intelligences. Défiez-vous de ces philosophes tourmentés qui ne savent s'exprimer qu'en un langage difficile, dans lequel on cherche l'idée, pendant des

heures entières, sans pouvoir la dégager nettement. On les croit subtils et profonds penseurs, ils n'ont souvent que de l'imagination ; et ils ne s'en servent que pour obscurcir les choses les plus simples et les plus évidentes. Je plains ceux qui se laissent duper par ces faux génies, dont les ténébreuses nouveautés ne résistent pas au contrôle du sens commun. L'abbé Bourgeois voyait loin dans le monde des idées, et sa merveilleuse lucidité égalait sa pénétration. Ces deux facultés venaient se fondre dans un magistral bon sens, qui, dominé lui-même par l'esprit de foi, faisait de son enseignement philosophique une nourriture de choix : forte, pure, saine, destinée à préparer nos âmes de lévites aux splendeurs de la théologie.

C'était vers ce royaume de Dieu qu'il conduisait, par des critiques bienveillantes, des encouragements discrets et des provocations puissantes, ses disciples émerveillés. Soit qu'il nous fît étudier l'origine et la valeur des idées, la construction des jugements, le mécanisme et la puissance des raisonnements, soit qu'il nous entraînât sur les sommets ardus de la

métaphysique, soit qu'il analysât sous nos yeux l'âme humaine et ses facultés, le corps, ses organes et ses merveilleuses fonctions, les rapports mutuels de l'esprit et de la matière dans le composé humain, soit qu'il nous montrât le monde divin par le côté où il est accessible à notre infirme raison, son dessein, fermement arrêté et franchement avoué, était de creuser en nos âmes les fondements et de poser les assises de l'enseignement supérieur qui devait nous faire pénétrer dans les arcanes et nous élever jusqu'aux plus hautes cimes de la révélation. Il aimait à nous répéter cette parole du chancelier Bacon, qu'il avait inscrite en tête de ses cours : « Si vous ne buvez qu'en passant à la coupe de la philosophie, vous pourrez, peut-être, vous éloigner de la religion, mais vous vous en rapprocherez chaque jour davantage si vous buvez à longs traits. » Avec quel tact exquis il savait distinguer le certain du probable, le dogme de l'opinion ; avec quelle admirable simplicité il faisait la part des mystères qui s'imposent à la raison, même dans le champ limité des vérités que Dieu a livrées à nos investigations ! Avec quelle

noble fierté il usait des forces de l'esprit humain ; avec quelle franche humilité il confessait ses impuissances ! Comme son âme judicieuse se mouvait à l'aise au milieu des systèmes, cueillant pieusement la vérité, écartant l'erreur sans haine ni colère, également ennemie des engouements puérils et des aversions que commande le parti pris, toujours pleine de bienveillance pour les opinions libres qu'elle ne partageait pas. L'abbé Bourgeois avait cru devoir modifier, d'après des observations récentes, qu'il croyait justes, la classification psychologique des anciens. Nous eûmes plus d'une fois, à ce sujet, d'aimables et courtoises discussions, mais jamais je n'entendis sortir de sa bouche aucune des paroles méprisantes que s'est trop souvent permises l'orgueil insolent de nos philosophes modernes contre les grands esprits qui ont illustré le moyen âge. Il s'inclinait avec un profond respect devant ces penseurs géants ; c'est ainsi qu'il les appelait. Les évolutions bizarres et parfois extravagantes de la raison, dans le champ de la philosophie, contristaient son cœur, sans décourager son intelligence. Je me rappellerai toujours les

belles paroles qu'il prononçait, en forme de conclusion, sur les ruines des systèmes que son impitoyable bon sens avait démolis : « Les erreurs de l'esprit humain ne prouvent pas son impuissance, mais nous enseignent la défiance de nous-mêmes. Approchons-nous de la source de toute vérité, et tenons pour certain qu'il y a plus de vraie philosophie dans le catéchisme des enfants que dans les plus beaux livres de la raison. »

Tout l'abbé Bourgeois est là, Messieurs : c'est-à-dire le penseur modeste, l'homme de foi, le juste que le Seigneur conduit par les voies droites à travers le monde des idées, et qu'il tient toujours en présence du royaume de Dieu : *Justum deduxit Dominus per vias rectas et ostendit illi regnum Dei.*

Tel que je l'ai connu, la plupart d'entre vous l'ont connu, Messieurs. Les anciens élèves de Pontlevoy qui ont suivi ses leçons, alors qu'il n'était que professeur, savent que j'ai peint fidèlement le philosophe qui les a instruits et charmés. Sous la même conduite de Dieu, il montra la même élévation et la même droi-

ture dans un monde où sa réputation fut éclatante : le monde des faits.

II

Remplacé au grand séminaire de Blois par une mesure qui renouvelait tout le personnel de la direction et de l'enseignement, l'abbé Bourgeois vint professer l'histoire au petit séminaire de Saint-François de Sales. Son passage y fut rapide, mais il eut le temps de faire pressentir quel grand maître il serait devenu dans cette branche des connaissances humaines, s'il y eût appliqué ses hautes facultés. A ses yeux, l'histoire n'était pas une simple accumulation de faits qu'il faut coordonner avec méthode et dans lesquels il suffit de découvrir et de montrer l'influence des idées et le jeu des passions humaines. S'il ne méprisait pas ces mesquines intelligences qui se laissent absorber par l'observation méticuleuse des événements, sans songer à les unifier en

une cause maîtresse à laquelle obéissent toutes les forces créées, il en avait pitié.

L'histoire, pour lui, était un drame immense éternellement conçu et perpétuellement joué par des acteurs qui se succèdent aux scènes, aux actes, aux dénouements partiels, sans savoir quelle sera la conclusion d'ensemble ; l'histoire était le royaume de Dieu. Il y admirait la conduite de la Providence, qui fait éclore les peuples, les élève et les abat lorsque son heure est venue ; il y suivait la marche du grand dessein de justice et de miséricorde qui, depuis l'origine des siècles, commande toute la vie du genre humain ; il y cherchait la trace de la sagesse divine dans les évolutions régulières et dans ces foudroyantes surprises qu'on appelle les coups du destin ; il y adorait le tout-puissant Maître qui domine les pouvoirs, et fait servir à l'accomplissement de ses volontés les résistances opiniâtres de la liberté, aussi bien que ses humbles soumissions. Les faits expliqués se rangeaient, avec ordre, dans le religieux cadre où son puissant esprit les faisait entrer sans violence. En une année, il il put peindre à grands traits un magnifique

tableau qui révéla, à ses auditeurs ravis, un maître de l'école à laquelle on doit la *Cité de Dieu* et le *Discours sur l'histoire universelle.*

Dieu l'arrêta sur cet essai magistral ; il voulait que l'abbé Bourgeois fût éminent dans la connaissance, l'observation et l'interprétation d'un autre ordre de faits.

La nature est aussi le royaume de Dieu ; il y a manifesté sa force créatrice et multiplié l'empreinte de ses adorables perfections. Que de provinces mobiles et voyageuses dans ce vaste empire ! Il en est des milliards dont nous ignorons les trésors. C'est à peine si nous pouvons soupçonner la structure et calculer les mouvements de quelques-unes d'entre elles. Mais celle que nous habitons, la terre, est assez riche pour exercer l'activité de notre esprit et défier les persévérants efforts de la science. Les éléments dont elle se compose, les forces qui l'animent, les mystères de la vie qui s'épanouit à sa surface, les végétaux dont elle se pare comme d'un manteau aux couleurs changeantes, les animaux aux innombrables légions qu'elle nourrit de sa substance plusieurs fois transformée, depuis les plus

parfaits jusqu'à ces insectes qui comptent plus de soixante mille espèces dans un seul ordre, jusqu'à ces microzoaires qui se groupent par milliers sur la pointe d'une épingle, autant d'objets de sciences diverses qui peuvent épuiser plusieurs vies d'homme sans avoir atteint leur plénitude.

Et ce n'est pas tout. Sous la surface il y a les nécropoles, où sont enfouies les flores et les faunes dont les espèces perdues racontent l'histoire des époques de formation, les crises violentes qui, à plusieurs reprises, ont bouleversé la nature et moissonné la vie, et proposent à notre pénétration la solution d'une énigme qu'on n'a pas encore devinée : l'âge du monde. Au-dessus de ces flores et de ces faunes, et, quelquefois, mêlés avec elles, des instruments rudimentaires, ouvrages de générations inexpérimentées dont l'histoire n'a point éclairé la vie.

Sur la surface féconde et dans les entrailles tourmentées de notre planète, quel champ immense ouvert à nos investigations ! L'esprit moderne s'y est précipité avec une fiévreuse ardeur, mais, souvent trop préoccupé de ses

observations, il s'est, de parti pris, rivé à des classifications stériles, quand il n'a pas demandé à la nature des protestations contre les traditions religieuses de l'humanité. Des savants dont la loyauté nous oblige à reconnaître le talent, le courage et les services, ont déshonoré leurs labeurs par un dogmatisme grossier qui, dépassant d'un bond gigantesque les résultats de l'expérience, attribue au monde même l'éternité et la toute-puissance ; de telle sorte que ce n'est plus cette religieuse inscription qu'il faut lire sur le temple de la nature : — Au Dieu très bon et très grand ! mais bien : — A la matière ! — ou du moins : — A l'inconnu !

Sans aller à cet excès, d'autres chercheurs, respectant le Dieu de la nature, ont pris à partie le Dieu de la révélation. Toutes les pages des Livres Saints, qui nous racontent son action et nous proposent son enseignement, sont solidaires ; ils le savent bien. Aussi invoquent-ils, avec une opiniâtre insolence, l'autorité de leurs observations contre le chapitre de nos origines. A les en croire, ils ont en mains les preuves de la parfaite ignorance

des auteurs qui ont inventé le dogme de l'intervention positive et surnaturelle de Dieu dans le monde. La Genèse, à commencer par son poétique prologue, est un tissu de légendes puériles et anti-scientifiques qui s'écroulent dès qu'on les met en présence des découvertes modernes. Avec la Genèse, tout le canon des Livres sacrés s'affaisse et tombe au rang des vulgaires monuments de l'esprit humain que l'infatigable critique peut entamer à loisir.

C'en serait fait, Messieurs, de la cause de Dieu et du souvenir des grands biens que lui doit l'humanité, si le monde savant n'était représenté que par ces démolisseurs ; mais, à côté de ceux qui s'égarent, par surprise ou par mauvaise volonté, la Providence suscite, en temps opportun, des hommes intelligents et laborieux, dont la probité scientifique est rehaussée par une singulière élévation d'idées, une touchante modestie et un vif esprit de foi, qui leur montre la voie droite que doit suivre l'expérience dans le monde des faits, et leur relève toute l'ampleur et toute la magnificence du royaume de Dieu.

L'abbé Bourgeois fut un de ces hommes. Au début de sa carrière ecclésiastique, il se sentit entraîné vers l'étude de la nature; et, parce qu'il fallait choisir entre mille objets, il s'appliqua à la science des profondeurs et des êtres disparus, qui lui semblait devoir éclairer l'interprétation, jusque-là insuffisante, des premières pages de nos Livres Saints. Complètement négligées à cette époque par ceux qui se préparaient au sacerdoce, la géologie et la paléontologie pouvaient devenir, au service de la libre pensée, une mine d'objections contre lesquelles il fallait préparer des réponses. Le pénétrant esprit du jeune abbé vit clairement le péril et comprit le devoir qui s'imposait au clergé.

Sans maître, sans guide, il commença résolument son éducation scientifique; mais Dieu, voulant lui épargner les retards de l'isolement, lui fit faire la rencontre d'un homme de bien, auquel il dut ses rapides progrès et sa renommée. Cet homme vous l'avez deviné, Messieurs, et vous voulez lui rendre avec moi l'hommage de votre respectueuse admiration et de votre pieuse reconnaissance. Du reste, si nous nous

taisions, les pierres de cette école publieraient son nom et proclameraient ses bienfaits. Intrépide chevalier d'une cause auguste, gentilhomme accompli, aimable grand seigneur, fervent chrétien, savant laborieux dans les magnifiques loisirs que lui faisait la richesse, le marquis de Vibraye fut l'initiateur de l'abbé Bourgeois. Il mit à sa disposition ses trésors géologiques et le produisit dans le monde savant.

Bientôt le disciple eut dépassé le maître. La prodigieuse mémoire de l'abbé Bourgeois, sa puissance d'observation, son esprit méthodique firent de lui un classificateur émérite, en même temps qu'un admirable instinct le mettait sur la piste des plus intéressantes découvertes. Les communications scientifiques et les échanges le rapprochèrent des plus illustres géologues de France; l'Institut s'intéressa à ses travaux; de tous les pays où fleurit la science, de l'Angleterre, de l'Allemagne, du Danemark, de la Belgique, de la Suisse, de l'Italie, de l'Amérique même, des hommes éminents lui envoyèrent des témoignages de leur reconnaissance et de leur haute

considération; enfin, il devint la lumière des congrès. Rien d'étonnant, après cela, si, lorsqu'il s'agit d'appeler au conseil supérieur de l'instruction publique le chef d'une des écoles libres, l'abbé Bourgeois fut choisi. La renommée avait marqué sa place.

A quel prix a-t-il acquis cette renommée, au milieu de gens dont un grand nombre faisait profession d'indifférence religieuse, et même d'incrédulité? Par des déguisements, des concessions, des compromis indignes de son caractère? Non, Messieurs. Plutôt que de s'engager dans ces voies tortueuses, il se fût retiré du monde savant. Sa foi et sa science marchaient de front et à découvert sur le même chemin de droiture et de simplicité. En lui la foi était servie par la science, la science était dirigée par la foi. Les savants ne s'y trompaient pas, et parmi ceux à qui il imposa le respect, par la sûreté et l'étendue de ses connaissances, plus d'un reçut, du choc de ses convictions religieuses, une lumière bienfaisante, qui ramena vers Dieu son âme depuis longtemps égarée.

Un jour, que je me sentais écrasé par une

montagne de difficultés qu'il me fallait résoudre, je sondai la foi de l'abbé Bourgeois, pour m'instruire et me réconforter. Je n'oublierai jamais la réponse qu'elle me donna. C'était, je m'en souviens, aux premières heures d'une chaude matinée; nous étions assis près d'un massif en fleurs. Un caillou, qu'il releva de terre et qu'il examina avec attention, me servit de prétexte pour lui demander s'il s'était ému quelquefois des découvertes de la science. — « Souvent, me dit-il, pour admirer Dieu, jamais pour sentir ma foi ébranlée. Dieu ne peut pas se contredire dans ses œuvres. Or, la nature et la révélation sont les œuvres de Dieu ; je le crois fermement. Il n'y a que les esprits prévenus, travaillant avec le dessein arrêté de prendre Dieu en défaut, qui s'imaginent trouver des objections insolubles contre nos croyances religieuses. Les vrais sages n'oublient pas que la plupart des données de la géologie ou de la paléontologie ne sont que des hypothèses qu'il faut bien se garder de transformer en certitudes, parce qu'elles peuvent être réformées dans quelques années. Qui sait si la haute antiquité de nos terrains,

dont on fait tant de bruit, ne sera pas un jour mise à néant par quelque grande découverte qui démontrera la rapidité de leur formation !

« Nous procédons par analogie pour déterminer l'âge des couches terrestres, mais déjà l'analogie nous prouve que la nature agit avec plus d'élan et de vigueur dans les êtres qui se forment que dans les êtres établis qui se conservent. Il est possible que l'archéologie nous oblige d'ajouter quelques milliers d'années au comput vulgaire des siècles, mais il est possible, aussi, que nous soyons forcés bientôt de rajeunir les terrains dont nous ne mesurons l'âge qu'avec des chronomètres incertains. En attendant, parmi les vérités qu'on peut considérer comme définitivement acquises à la science, il n'en est aucune qui ne puisse s'accorder avec les grandes lignes de notre genèse. Croyons donc, mon ami, et tenons pour certain qu'aucune des conquêtes de la science ne nous forcera de sacrifier un seul atome de notre foi. »

Il ne craignait rien de la science, et il s'indignait justement contre cette foi craintive qui refuse à l'expérience le droit d'éclairer

l'interprétation des Livres Saints et de réformer, dans les questions de sa compétence, des opinions vieillies que l'Église n'a consacrées par aucune définition ; contre cette foi déloyale qui prétend dissimuler les faits notoires, parce qu'ils présentent des difficultés dont il faut chercher et attendre la solution. Ce qu'il voyait, il le proclamait hautement, et, plus d'une fois, il étonna par la franchise de ses aveux ceux qu'il avait édifiés par la sincérité de ses croyances.

Et voilà l'homme droit dont on a calomnié la loyauté, le croyant dont on a suspecté la foi ! Je ne m'étendrai pas ici, Messieurs, sur la question d'archéologie préhistorique qui valut à l'abbé Bourgeois tant de critiques passionnées. Je me contenterai de vous faire remarquer qu'elle lui fournit l'occasion de montrer, avec éclat, sa modestie, sa charmante simplicité et son grand cœur si facile au pardon.

Il lui fallut payer sa gloire. Il la paya jusque dans la mort, car la louange des sots vint s'abattre sur sa fosse à peine fermée. Un toast burlesque a salué en lui *l'ennemi des préjugés de caste et de l'exclusivisme catholique*, *le*

partisan de la religion universelle, le penseur indépendant. Un long éclat de rire a étouffé ces paroles ridicules ; il ne reste plus que celles qu'il faut écrire, avec nos pleurs, sur la tombe du religieux savant : *Justum deduxit Dominus per vias rectas et ostendit illi regnum Dei.*

III

J'arrive à regret, Messieurs, au terme de ma douce tâche, et j'entre dans un monde mystérieux où le travail, plus délicat, reçoit de la grâce de Dieu une plus profonde efficacité et une plus haute portée. Je veux parler du monde des âmes. L'abbé Bourgeois y rencontra, je le tiens de lui-même, ses plus grandes tristesses et aussi ses plus grandes joies, ses plus grandes surprises et aussi ses plus grands ravissements.

Son âme à lui était humble, douce et pa-

tiente, aimable, bienveillante, ornée d'une piété simple et ordonnée comme son travail et ses collections. Il la nourrissait de la lecture assidue de l'Évangile, de l'Imitation et des belles maximes d'un petit livre qui ne l'a jamais quitté depuis son petit séminaire : la *Journée du chrétien*. C'était assez pour reposer son esprit fatigué des méditations scientifiques et pour réchauffer, en son cœur, la charité féconde en bons conseils, encouragements, consolations, avertissements et paternelles remontrances.

Collègue et ami des savants dont il partageait les travaux, il tenait à leur imposer le respect de son caractère sacré par une politesse exquise et une conduite pleine de dignité; mais, en même temps, sa compatissante bonté s'efforçait de pénétrer jusqu'au fond de leur âme, pour y découvrir ce qui restait des lumières de la foi si souvent obscurcies par l'orgueil de la vaine science. Quelle fête pour son cœur lorsqu'il rencontrait une intelligence vierge, où l'on pouvait lire, au sommet des connaissances humaines, tous les articles du *Credo !* quel bonheur pour lui de

presser la main d'un savant chrétien dont l'âme croyante était sœur de la sienne ! mais aussi quelle profonde tristesse il éprouvait en présence de ces esprits ravagés par l'erreur, en qui la science devient une arme contre les choses saintes ! Il était triste et pourtant il ne se retirait pas. Son cœur miséricordieux se rappelait qu'il ne faut pas briser tout à fait le roseau froissé, ni éteindre la mèche qui fume encore. Sa charitable condescendance admirait les grands dons de l'intelligence en ceux dont il pleurait l'incrédulité obstinée. Il s'efforçait de faire entendre à tout le monde et de leur persuader à eux-mêmes qu'ils étaient plus malades que criminels. Il attribuait leur maladie aux vices de leur éducation et au malheur des temps, plutôt qu'à leur mauvaise volonté. Il gardait avec eux des relations pleines d'une douce urbanité; il demeurait leur ami quand même, espérant toujours que la mansuétude pourrait triompher de l'entêtement et que ses discrètes prières seraient entendues. Les pharisiens rogues, qui tiennent le pécheur à l'écart de leur orgueilleuse justice, ont pu se scandaliser de ce qu'ils appe-

laient les faiblesses de l'abbé Bourgeois ; mais qu'importe, si Dieu les a bénies !

La religieuse bonté qui rendait si aimables et si fécondes ses relations avec les savants fut l'âme de son gouvernement, lorsqu'il fut appelé à diriger l'école de Pontlevoy. C'était un grand sacrifice qu'il s'imposait, lui si ami du travail opiniâtre et solitaire, en acceptant une vie qui l'obligeait à se répandre, au détriment de ses chères études, et juste au moment où la maturité de l'âge l'invitait à mettre en œuvre les admirables matériaux qu'il avait si longuement et si péniblement amassés. Mais on lui demandait un acte de dévouement; il y mit tout son grand cœur et renonça généreusement aux ouvrages qu'il nous eût sans doute laissés, s'il lui eût été permis de n'avoir pas d'autres préoccupations que celles du penseur et du savant. Il travailla toujours, c'était dans sa nature, mais non plus avec la même application et la même suite; car il comprenait le devoir que lui imposait sa charge : s'oublier lui-même pour se donner aux autres. Cet oubli de soi, on pouvait le lire dans ses yeux et sur son visage, dont la paix

ne fut jamais troublée par aucun signe de cette chagrine impatience que manifestent les travailleurs, lorsqu'on vient les surprendre pendant leurs heures de recueillement. Quand on entrait dans le sanctuaire de ses études, il fermait doucement le livre qu'il lisait, écartait d'un geste tranquille la page qu'il écrivait, comme pour dire : je suis à vous.

Il était, en effet, à ses enfants, à ses professeurs, aux parents, aux étrangers, à tous ceux qui, de près ou de loin, relevaient de son administration.

Ses enfants, il les aimait avec la tendresse d'un père plutôt porté à l'indulgence qu'à la sévérité. Il n'était point de ceux qui, uniquement attentifs à la loi et au devoir, oublient la faiblesse du jeune âge et attendent de natures légères et inexpérimentées ce qu'on peut à peine obtenir de gens raisonnables. Peut-être faut-il qu'il y ait des hommes de cette trempe dans le gouvernement d'une grande maison d'éducation ; mais le doux père ne croyait pas que ce fût son rôle, et lorsqu'il lui semblait qu'on noircissait trop le caractère et la conduite de ses chers enfants, il disait avec une

tranquille et fine bonhomie : « Hélas ! ces pauvres petits sont sans doute bien imparfaits, mais rappelons-nous donc ce que nous avons été. » Quelle bonne parole, Messieurs ! Le souvenir de nos jeunes années, comparé à ce que nous sommes aujourd'hui, est plein d'enseignements et de sages conseils. C'est dans ce livre intime que l'abbé Bourgeois allait prendre des leçons pour l'éducation de l'enfance.

Cependant, sa paternelle indulgence n'était point fille de l'insouciance et de la faiblesse. Le soin scrupuleux avec lequel il examinait les notes de chaque jour lui permettait de suivre, pas à pas, la marche du travail, les évolutions des caractères et les progrès de la piété. Il savait appliquer, à propos, les justes corrections, les tendres reproches et les chaleureux encouragements ; châtier les indociles, stimuler les paresseux et enlever les natures généreuses.

Il aimait mieux faire appel à la franchise que compter sur la délation ; habituer les jeunes gens à sentir et à comprendre leur responsabilité, plutôt qu'à s'abandonner molle-

ment à une direction qui les met dans l'impuissance de se conduire eux-mêmes, quand l'heure est venue pour eux de marcher seuls dans la vie.

Il demandait à tous une piété virile, capable de résister plus tard aux séductions de la vie mondaine et aux assauts de l'incrédulité. Bref, il formait en chacun de ses enfants le citoyen et le chrétien, et voulait qu'ils emportassent, gravée en lettres ineffaçables, dans leurs caractères et leurs habitudes, cette belle devise de son école : *Religioni et Patriæ*.

Une autre province du monde des âmes fut confiée à ses soins ; c'est son cher couvent de la Nativité. Là, son ministère sacerdotal dut prendre l'essor vers les régions privilégiées de la perfection. L'âme des vierges que le Christ a épousées est un jardin mystérieux où la grâce prodigue ses trésors, un drame émouvant dont les scènes variées ne se laissent voir qu'à l'œil discret d'un père chargé par Dieu d'en diriger les mouvements. Tantôt c'est la nature luttant avec une énergie désespérée contre le désir qui l'emporte violemment

vers le but sublime de la vie religieuse, la perfection; tantôt c'est une vertu triomphante qui s'établit après de longs efforts; tantôt l'épreuve, avec ses abandons, ses amertumes, ses croix; tantôt la consolation, la suavité, le repos en Dieu; tantôt les doux cantiques de la sainte oraison; tantôt l'épanouissement de la charité active en quelque œuvre de dévouement.

Le pieux directeur s'intéressait à tous ces mystères plus qu'aux merveilles de la nature. Dieu lui semblait plus puissant et plus grand dans les opérations de la grâce que dans l'œuvre, pourtant si admirable, de la création. Il se laissait ravir par les beautés cachées que son ministère lui permettait de contempler; il les cherchait partout jusque dans l'âme des tout petits enfants. S'il en rencontrait une que le péché n'eût pas souillée, une de ces fleurs naïves qui s'entr'ouvrent au soleil de la grâce, tout humides de la rosée du ciel, tout embaumées des parfums de l'innocence, il s'y plongeait, il y respirait avec ivresse, il y jouissait, disait-il, de son plus grand bonheur. Il y a quelques années, après une maladie qui mit

ses jours en péril, on obtint de lui qu'il suspendrait ses travaux et se reposerait sur d'autres des soins de l'administration ; mais, d'une voix suppliante, il disait à l'ami qui l'assistait : « Vous me laisserez mes chères petites âmes, n'est-ce pas ? Si je ne les avais plus, tout me manquerait ; il me faudrait mourir. »

Hélas ! Dieu devait bientôt tout lui prendre : son travail, son gouvernement, ses chères petites âmes. L'heure était venue d'arrêter le glorieux et fécond pèlerinage de ce juste et de lui montrer, non plus les avenues, mais les éternelles splendeurs du royaume de Dieu. Ne pleurons pas sur lui, Messieurs, pleurons sur ceux dont sa mort prématurée a brisé le cœur.

Père, maître, ami, vous êtes arrivé au terme des voies droites, et le monde divin, je l'espère, s'ouvre à vos yeux ravis. Que la sagesse humaine vous paraît petite maintenant, en présence de la sagesse infinie qui se révèle sans ombre à votre belle intelligence ! Que l'histoire est lumineuse à votre âme qui la contemple aujourd'hui dans les décrets divins !

L'univers n'a plus de secrets pour vous ; vous le connaissez mieux en celui qui l'a fait que dans les merveilles où vous cherchiez la main du Tout-Puissant. Vous voyez près de Dieu la place des âmes que vous avez aimées, et vous jouissez, dans la perfection consommée, d'un bonheur qui ne vous sera plus enlevé. Aimez-nous toujours et demandez à Dieu qu'il nous appelle au partage de votre gloire, car nous voulons suivre les traces de votre passage sur cette terre, où nous rencontrons, à chaque pas, le souvenir de vos travaux et de vos vertus. Nous voulons être, comme vous, les justes du Seigneur, toujours conduits sur les voies droites, dans les avenues du royaume de Dieu, en attendant l'entrée bienheureuse du séjour où nous vous serons unis par un éternel embrassement.

DIX-NEUVIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA

MORT DU T. R. P. LACORDAIRE

DIX-NEUVIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA

MORT DU T. R. P. LACORDAIRE

Allocution prononcée dans l'église Saint-Augustin, à Paris, le 29 novembre 1880.

MESSIEURS,

Je n'ai point à vous dire pourquoi nous sommes ici, vous ne le savez que trop. Les sinistres événements qui ont dispersé, avec tant d'autres religieux, la famille dominicaine, en imposant silence à ses prières publiques, devaient, du même coup, supprimer l'hommage solennel qu'elle rend chaque année, depuis bientôt vingt ans, à la mémoire de son illustre et bien-aimé restaurateur, notre père

et votre ami. Mais vous avez cherché, demandé et obtenu pour notre deuil commun une hospitalité sainte ; je vous en remercie du plus profond de mon cœur, et je prie ceux qui vous ont accordé cette hospitalité de prendre dans notre reconnaissance la large part qu'ils méritent.

Vous m'avez appelé à cette triste fête de la piété filiale ; qu'attendez-vous de moi ? Un panégyrique pompeux de l'orateur incomparable qui passionna votre jeunesse, du moine ardent et saint qui fit, au nom de la liberté, une trouée immense dans les préjugés du siècle, et parvint, à force de prestige, à assurer, en France, à la vie religieuse, près de quarante années d'une existence tranquille et respectée ? Hélas ! mon cœur navré n'est pas à la hauteur de cette tâche. Je vous renvoie aux pages émouvantes que de pieux amis ont écrites sur la vie publique, la vie intime et la vie religieuse du très éloquent, très vertueux et très vénérable Père, Frère Henri-Dominique Lacordaire, des Frères-Prêcheurs, lumière et édification de ses contemporains, instrument béni de la Providence pour la restauration de

l'Ordre de Saint-Dominique et des familles religieuses en France.

Semblable aux proscrits qui, pour tromper les douleurs de l'exil, invoquent la douce et chère image de la patrie absente, je viens, près de notre grand mort, me rappeler la patrie spirituelle qu'il m'a ouverte et où j'ai joui, pendant vingt-cinq années, du plus grand bonheur de ma vie ; je viens demander aux sentiments qui l'ont animé dans sa noble et sainte entreprise une espérance pour l'avenir.

Au printemps de l'année 1839 parut un mémoire commençant par ces mots : « Mon pays, « pendant que vous poursuivez avec joie et « douleur la formation de la société mo- « derne, un de vos enfants nouveaux, chrétien « par la foi, prêtre par l'onction traditionnelle « de l'Église catholique, vient réclamer de « vous sa part dans les libertés que vous « avez conquises et que lui-même a payées. « Il vous prie de lire le mémoire qu'il vous « adresse ici, et, connaissant ses vœux, ses « droits, son cœur même, de lui accorder la « protection que vous donnez toujours à ce

« qui est juste et sincère. » Ce mémoire, après une courte et saisissante apologie de la vie religieuse, proposait à la France le rétablissement de l'Ordre des Frères-Prêcheurs ; il était signé Henri-Dominique Lacordaire.

Touché par le souffle de l'incrédulité, sans que la pureté de son cœur en eût été altérée, et tout entier à l'ivresse de sa foi reconquise par un sincère amour et une loyale recherche de la vérité ; doué d'une imagination ardente, tempérée par la froide raison d'un philosophe : imagination et raison servies par une parole soudaine, vive, pleine de magie ; ami passionné de son siècle et fils obéissant de l'Église; pénétré du sentiment de sa dignité et toujours prêt à inventer des supplices pour châtier l'orgueil ; cœur rempli de tendresse et timidement caché derrière les remparts d'une sage réserve; ami fidèle et généreux, mais ne reculant pas devant les plus rudes sacrifices du cœur pour ne pas trahir la sainte cause de Dieu ; fougueux dans l'entreprise et calme dans la contradiction ; sensible aux blessures de l'amitié et laissant s'user tranquillement sur son âme d'acier les morsures de l'envie ; sévère amant

de la justice et de l'honneur et prompt à pardonner au repentir ; modeste en ses désirs et pourtant dévoré de l'ambition de convaincre les égarés et de les conquérir à la vérité, à la vertu, à la grâce de Dieu ; capable de provoquer des admirations enthousiastes et de porter sans fléchir le poids de la gloire ; parlant peu de son tendre amour pour Dieu et lui faisant dans l'ombre d'héroïques libations de son sang : tel était le P. Lacordaire. Dieu avait bien choisi son ouvrier.

L'ouvrier, aussi, avait bien choisi ses points d'appui pour l'édifice qu'il voulait construire. « Nous ne désespérons pas de nous, disait-il, « même en face de tous les obstacles extérieurs. Nous avons confiance à Dieu qui « nous appelle et à notre pays. »

Cette double confiance à Dieu et au pays, nous la retrouvons, Messieurs, dans l'âme de tous les fondateurs et restaurateurs d'Ordres religieux. Le maître des vocations, l'inspirateur des grandes œuvres tient sa grâce toute prête, pour soutenir le courage de ses travailleurs et assurer le succès de leurs efforts, et à cette grâce correspond toujours un instinct et

un besoin des peuples chez lesquels s'établissent les familles religieuses. Pénétré de la grâce de Dieu qui l'appelait, le P. Lacordaire crut entrevoir, à travers les préjugés de son pays, l'instinct et le besoin qui devaient favoriser sa sainte entreprise : l'instinct du droit acquis par la liberté religieuse de prendre sa place parmi les libertés publiques dont on vantait la conquête; le besoin d'entendre une parole neuve et ardente au service des vérités anciennes, presque toutes démolies par les sophismes de l'incrédulité dans les esprits qui se glorifiaient de quelque culture.

Il ne se trompait pas. Mises en demeure de se prononcer sur un appel à l'opinion, contenant l'étrange proposition de « replanter sur « le sol français une institution depuis long- « temps calomniée dans son fondateur et « dans sa postérité, » la tribune et la presse gardèrent le silence, reculant devant l'insigne malhonnêteté de prôner la liberté et de la refuser à qui la demandait franchement, en invoquant les dispositions même de l'esprit public. Mais, quand, revêtu de l'habit dominicain, l'auteur du mémoire eut repris possession des âmes

que sa parole magique avait enivrées, alors qu'il n'était que prêtre séculier, le silence fut rompu. Un long cri d'admiration retentit à travers la France, étouffant les clameurs effarées et les mesquines critiques des trembleurs et des jaloux. La cause des Frères-Prêcheurs était gagnée.

Du côté de Dieu la confiance avait porté ses fruits. Touché par la grâce, un petit troupeau de disciples, jeunes et pleins d'ardeur, s'était réuni autour du maître, et l'avait suivi jusqu'à la ville sainte où se conservaient les traditions de la vie dominicaine. Leur noviciat fut éprouvé par la contradiction, comme sont éprouvées les œuvres divines, mais leur humble soumission triompha de toutes les défiances, et la mort choisit bientôt parmi eux de saintes victimes, invisibles fondements du grand édifice qui devait s'élever en France.

C'est à Nancy que se fonda le premier couvent de la restauration, dans la maison d'un ami qui se donnait lui-même en donnant ce qu'il possédait. Tout y était bien modeste; mais les commencements du royaume de Dieu

qui devait envahir la terre n'ont-ils pas été comparés par le Sauveur à la plus petite des semences ?

Après Nancy, Chalais, vieil asile de moines, bâti dans la montagne, entre des rochers, des forêts et des prairies, sur un plateau tour à tour inondé de soleil et caressé par les nuages, adossé à des pics couronnés d'arbres séculaires, ouvert sur les vallées et les plaines fertiles qu'arrosent l'Isère, la Saône et le Rhône. Riante solitude, au-dessus de laquelle planaient les aigles invitant l'âme à s'élever vers le soleil éternel, où l'on entendait l'écho lointain des pas et des voix des enfants de saint Benoît et de saint Bruno. Leur cloître et leur église étaient encore debout, et, dans sa flèche ruineuse, leur cloche muette attendait que la main d'un novice l'ébranlât pour appeler à la prière les enfants de saint Dominique.

C'est là que vint s'abattre discrètement le religieux essaim d'où devaient partir tant de glorieuses ruches. Les hommes d'État s'émurent et, par des lettres confidentielles, ils invitèrent les évêques à « user de leur pacifique

« intervention pour faire avorter les desseins « de M. l'abbé Lacordaire, et pour arrêter « des entreprises qui n'auraient d'autre résul- « tat que de nuire essentiellement aux inté- « rêts de la religion[1]. » Les évêques savaient à quoi s'en tenir sur les intérêts essentiels de la religion. Leur pacifique intervention s'exprima par des réponses adroites, d'un côté, et, de l'autre, par des bénédictions. Les hommes d'État se turent, n'osant pas évoquer, devant une opinion libérale, — on avait de l'honneur alors, — le spectre des lois existantes. Quand ils eurent, à quelque temps de là, le triste courage de rappeler ces lois contre un ordre plus avancé que le nôtre dans sa restauration, il leur fut répondu par une célèbre consultation que signèrent les plus savants jurisconsultes de France, parmi lesquels... mais je me suis promis de ne mêler aucune récrimination à mes souvenirs.

Du reste un nouveau cri de liberté allait bientôt retentir. N'était-il poussé que par des

1. Lettre de M. Martin du Nord, garde des sceaux, à Mgr Breuillard, évêque de Grenoble.

voix sincères ? Il n'importe, S'il y eut, en 1848, des surprises, elles tournèrent au profit de la chose promise par les chartres depuis plus d'un demi-siècle. L'habit des Frères-Prêcheurs put se montrer publiquement, et leur noviciat, caché aux extrémités du désert de la Grande-Chartreuse, put descendre en des lieux plus accessibles.

Dans la Côte-d'Or, patrie du P. Lacordaire, en face de la colline fameuse au pied de laquelle expira la liberté des Gaules, une petite ville qui fut pendant la Ligue le refuge de la liberté du Parlement de Bourgogne vit alors s'affirmer la liberté religieuse. C'est Flavigny, nid fortifié des moines et des seigneurs du moyen âge, riche encore de leurs souvenirs. Flavigny, séjour cher à mon cœur, piscine sacrée où je reçus un second baptême, le baptême de la vie religieuse. On ne se cachait plus. Les entraves administratives, tout à coup brisées, laissaient passer, joyeuse et pleine d'espoir, la jeunesse qui voulait se consacrer à Dieu ; et, de la route tortueuse qui sillonne les coteaux et la vallée, on pouvait voir, sur les anciens remparts qui leur servaient de jardin,

les fils de saint Dominique promener leur robe blanche et entendre leurs saints cantiques.

On se cachait bien moins encore à Paris même, dans cette ancienne maison des Carmes, où le P. Lacordaire vint, quelque temps après, installer sa famille. Ce n'était plus la horde sanglante des égorgeurs de septembre qui assiégeait l'église et le couvent, mais une foule curieuse et bienveillante, avide de contempler la résurrection de cet Ordre qu'on lui peignait, depuis longtemps, sous des traits odieux, et qu'elle trouvait aimable et sympathique.

Quatre couvents étaient fondés. C'était plus qu'il ne fallait pour l'érection d'une Province. L'acte de cette érection fut signé le 15 septembre 1850. L'illustre et vénérable Province de France, gouvernée par son restaurateur, reprit dans l'Ordre son rang et ses droits. Quinze jours après, un bref pontifical instituait un de ses nouveaux enfants, le sage et pieux P. Vincent Jandel, vicaire général de tout l'Ordre. « C'est un grand honneur pour nous, écrivait, à ce sujet, le P. Lacordaire, pour nous qui avons à peine quelques années

d'existence, et que le vicaire de Jésus-Christ proclame hautement, par un choix extraordinaire, comme le rejeton vivant de l'Ordre de Saint-Dominique, c'est pour moi la récompense la plus précieuse de tous mes travaux... Le P. Jandel, c'est moi-même. »

Oui, c'était lui-même! C'était quelque chose de sa vie qu'on allait infuser dans un corps allangui. Il aurait pu chanter le *Nunc dimittis* sur ce grand triomphe de ses efforts.

Mais Dieu lui réservait de greffer une branche nouvelle sur l'arbre dominicain, par par l'institution du Tiers-Ordre enseignant et de jouir, en lui, d'une liberté pour laquelle il avait vaillamment combattu, pendant sa jeunesse, la liberté d'enseignement. Il la vit fleurir dans les collèges d'Oullins et de Sorèze, où son cœur paternel put contenter le tendre amour dont il était rempli pour la jeunesse.

Plus grande faveur encore! Toulouse, ville aimée de saint Dominique, berceau de sa famille religieuse et tombeau de l'angélique docteur Thomas d'Aquin, Toulouse lui demanda une colonie de Frères-Prêcheurs. De toutes les bénédictions, auxquelles il était accoutumé

depuis dix ans, ce fut celle qui lui alla le plus au fond du cœur et qui l'attendrit davantage. « Il me semble, disait-il, que c'est le couronnement des grâces que Dieu m'a faites dans ma vie et qu'il n'y a plus rien au delà, si ce n'est de ne pas me montrer trop indigne, dans les jours qui me restent, de ce que j'ai reçu si gratuitement. »

L'ouvrier de Dieu avait bien travaillé. Pendant qu'il se reposait dans les embrassements d'une jeunesse pleine d'admiration pour son génie, d'estime pour son grand caractère et de vénération pour sa pitié, la Province de France continuait son œuvre. Bordeaux, Dijon, Mazères venaient enrichir son patrimoine, et la seconde ville de France, Lyon, voyait éclore le germe d'une nouvelle Province.

Rappelé au gouvernement, le P. Lacordaire paya sa bienvenue par la conquête du couvent royal de Saint-Maximin, un des joyaux de notre antique couronne, du tombeau de sainte Magdeleine, protectrice de l'Ordre, et de la grotte vénérée, où, dans la compagnie des anges, l'austère amante du Sauveur attendit pendant trente ans le dernier appel de son

bien-aimé. Saintement fier de cette conquête, il voulut la chanter par un poème en l'honneur du Christ miséricordieux et de la grande pénitente ; et, comme s'il eût eu l'instinct de sa fin prochaine, il traça ces paroles prophétiques : « Puissé-je écrire ici ma dernière ligne, et comme Marie-Magdeleine, l'avant-veille de la Passion, briser aux pieds de Jésus-Christ le frêle et fidèle vase de mes pensées. »

Au moment où il déposait la plume, la mort vint le frapper au cœur et lui ouvrir les portes de l'éternel repos.

Dormez, Père bien-aimé! dormez sous la froide dalle de votre tombeau de Sorèze; vous n'êtes pas mort tout entier. Tout ce qui se fait après vous est pénétré de votre souffle restaurateur. Marseille, Lille, Le Havre, Langres, le second couvent de Paris, Carpentras, Poitiers, Angers, Arcueil, Saint-Brieuc, Coublevie, les quatre Provinces dominicaines de France, d'Occitanie, de Toulouse, du Tiers-Ordre, c'est votre œuvre !

Que dis-je, Messieurs ? L'œuvre du P. Lacordaire est plus vaste que la Province qu'il a restaurée et que l'Ordre auquel il a inoculé une vie

nouvelle. Quand il écarta les plis de son manteau et montra au siècle étonné sa robe blanche, il s'écria : « Moi qui viens à vous, je suis une liberté ! » Ce cri audacieux retentit dans les âmes qui essayaient timidement des restaurations. Enhardis par l'appel de l'intrépide pionnier qui se jetait en avant et les couvrait de gloire, tous les Ordres s'écrièrent avec lui : « Nous sommes une liberté ! » Et l'on vit la vie religieuse refleurir en France sous tous ses aspects.

Ah ! c'était trop de gloire ! Vous qui mouriez heureux en présence d'un édifice si laborieusement construit ; vous qui dormiez tranquille au milieu des religieux progrès auxquels votre grande âme avait donné l'élan, Père, levez-vous et voyez ce qu'on a fait de votre œuvre ! Partout des portes brisées, des maisons dévastées, des sanctuaires scellés, des cellules vides, des citoyens libres violentés, des congrégations d'hommes paisibles, qui priaient et faisaient le bien ensemble, dispersées comme on disperse des associations de malfaiteurs, les

fruits de quarante années d'un travail honorable détruits par une tempête administrative. Hélas! je n'ai vu qu'une scène de ce lugubre drame, et c'est assez pour remplir mon cœur d'une inconsolable douleur que ravivent sans cesse mes souvenirs. Je crois entendre encore ce cri sinistre : « Les voilà! » et les pas de la troupe humiliée qui vient faire le siège d'une maison inoffensive, et les cris du peuple qu'on refoule, et les sommations altières de l'arbitraire, et les vains appels faits à la justice, et les protestations indignées de l'honneur, du droit et de la liberté, et les truands qui s'écrient : « A l'ouvrage! » et les coups retentissants des haches et des marteaux, et les lourdes pesées des pinces, et le bruit strident du fer qui se brise, et les craquements du bois qui vole en éclats, et ces cris impérieux : « En avant! sortez! emportez! » et les voix douces et fermes qui protestent. — Je vois encore sortir, l'un après l'autre, entre deux soldats habitués à conduire des scélérats et honteux, en ce jour, de coudoyer un honnête homme, et les vétérans de la vie religieuse et les jeunes recrues qui en goûtaient les premiers charmes;

je vois les larmes qui coulent, et les gestes désolés qui disent adieu aux chers sanctuaires de la méditation et du travail, et les pieuses génuflexions sur le seuil des portes rompues, et les embrassements de l'amitié navrée, et la foule qui jette des fleurs et des couronnes et crie : « Au revoir ! » à des gens qui ne savent ce qu'ils vont devenir. Je vois encore mon Dieu chassé de son tabernacle et sa demeure scellée comme la chambre d'un mort. Je me retrouve seul dans ces grands cloîtres tant de fois sillonnés par les pas graves et discrets de toute une communauté qui va à la prière, au travail, à la réfection, à la joie, au repos ; je rôde encore autour de l'église tant de fois animée par le chant religieux des hymnes et des psaumes. Je cherche, j'écoute... et je ne trouve plus rien, je n'entends plus rien..., rien que la solitude et le vide, rien que les gémissements du vent dans ce désert, bruit mystérieux et sombre que mon âme troublée prend pour les cris plaintifs des pauvres innocents qu'on a chassés et qui demandent à rentrer..... Mon Dieu ! mon Dieu ! J'ai le cœur encore plein de larmes et de sanglots. Quel coup vous avez

frappé! Et nous en sommes tous, tous, affreusement meurtris!

Amère dérision! Tout cela s'est passé non loin des édifices sur le frontispice desquels on lit ce mot plein de promesses : Liberté! — Mais qu'est-ce donc que la liberté? Ah! ce n'est plus le rêve doré des nobles âmes qui croyaient triompher facilement des énergies du mal, en brisant les entraves qui contenaient les énergies du bien; c'est le cauchemar d'une race ivre de la haine du Dieu qui condamne ses appétits, et impatiente de se débarrasser de tout ce qui le représente. La liberté! ce n'est plus la riante et large promesse des chartres et des codes; c'est le réveil surnois des lois oppressives qui dormaient oubliées et méprisées dans les archives administratives. La liberté! ce n'est plus le pavillon protecteur qui flotte sur la conscience, la demeure, la personne de tous les citoyens honnêtes, pour couvrir leur inviolabilité; c'est le drapeau sinistre qu'on montre aux révoltés que la justice a bannis, pour leur dire : « Revenez, » aux hommes paisibles, dévoués, soumis au gouvernement que le peuple se donne, pour leur

dire : « Allez-vous-en. » La liberté ! ce n'est plus le vaste et loyal chemin où peuvent circuler, sans se froisser, tous les droits et toutes les aspirations légitimes ; c'est la voie scélérate par où l'on arrive au pouvoir, pour étouffer opportunément les libertés dont on veut se défaire, surtout celles des hommes de Dieu.

Mort bien-aimé ! Vous ne comptiez pas sur ces étranges renversements des idées et des faits quand vous disiez à votre siècle : « Je suis une liberté ! » Ne vous êtes-vous pas trompé en vous confiant à Dieu et à votre pays ? Dieu abandonne vos enfants et le pays les chasse.

Non, Messieurs, non, le P. Lacordaire ne s'est pas trompé. Si notre courte sagesse ne peut voir le fond des desseins de Dieu, elle doit compter sur sa justice et sur son infinie miséricorde.

Dieu a-t-il voulu châtier les familles religieuses des défaillances d'une vie que son amour jaloux trouvait trop imparfaite ? Je n'en sais rien. — Ne les a-t-il dispersées que pour les préserver de quelque sanglante catastrophe ? Je n'en sais rien. — N'a-t-il permis leur malheur que pour révéler à ceux qui en

faisaient peu de cas l'estime profonde et les généreuses sympathies qu'elles ont conquises par toutes sortes de dévouements? Je n'en sais rien. — Ne les fait-il passer au creuset de la tribulation que pour les purifier et les rendre plus propres au travail de régénération qu'il médite pour notre pays? Je n'en sais rien. Mais, je sais que s'il permet qu'on froisse et qu'on déchire la page vivante sur laquelle il fait lire au monde les conseils évangéliques, il ne la laissera pas détruire; je crois qu'il n'a pas engagé tant de grâces du ciel et tant de vertus de la terre dans une restauration religieuse pour l'abandonner sitôt aux fureurs de l'impiété; j'espère que sa tendre pitié se laissera émouvoir par une infortune dignement et saintement supportée; j'ai confiance en sa justice autant qu'en sa miséricorde, et, aujourd'hui, 29 novembre 1880, au nom de toutes les familles religieuses en souffrance, je prends, près de son infaillible juridiction, un arrêté de conflit, et j'attends une sentence qui réformera bientôt, je l'espère, les jugements des hommes, si facilement trompés par les préjugés et la passion.

Comme mon Père Lacordaire, j'ai confiance en Dieu, j'ai confiance aussi dans mon pays.

On a prononcé quelque part cette parole malheureuse : il y a deux Frances ; je ne le crois pas. Mais quand cela serait, n'est-il pas évident, Messieurs, que la France qui se souvient de ses religieuses traditions, la France qui comprend l'utilité des vies immolées et les bienfaits des dévouements associés, la France qui sait interpréter le droit sans passion, la France qui voit clair aux conséquences des entreprises compromettantes pour l'inviolabilité du foyer domestique et de la liberté individuelle, la France qui hait la persécution civile et religieuse, la France ennemie des hypocrisies qui se parent de mots retentissants et d'axiomes frelatés, la France des nobles âmes qui ont le sentiment de l'honneur et de la justice, la France qui consent au sacrifice des positions acquises plutôt que de se déshonorer par l'arbitraire et la violence, la France du peuple qui travaille et qui prie, la France qui veut la concorde et la paix publiques, la vraie France, en un mot, la France de l'avenir est avec les familles religieuses ?

Nous l'avons vue à l'œuvre ; nous avons entendu ses protestations indignées; nous avons senti dans nos mains sa main généreuse. Qu'elle reçoive, ici, avec l'hommage de notre profonde reconnaissance, l'assurance de notre parfaite confiance en elle pour des jours meilleurs.

Ailleurs, nous n'envoyons que des pardons. Victimes d'une erreur qui n'est point celle du pays, nous demandons la lumière pour ceux qui se sont trompés, les estimant trop sensés pour se croire infaillibles.

Ouvrier de Dieu, apôtre de la vérité, Père vénéré, Lacordaire, vous nous aiderez dans cette œuvre de réparation miséricordieuse. Il me semble que j'en ai reçu la promesse du ciel, lorsque, ces jours derniers, contemplant le bronze où l'art a gravé vos traits, je crus entendre cette parole qui consola Judas Machabée : « *Hic est fratrum amator et po-* « *puli, hic est qui multum orat pro populo :* « Voilà celui qui aime ses frères et le peuple, « voilà celui qui prie beaucoup pour eux. » — Priez le Dieu qui a couronné vos travaux. Ne demandez pas des vengeances qui répugnent

à nos cœurs chrétiens ; mais demandez pour nous d'être patients et dignes dans le malheur, pour ceux qui nous ont frappés la grâce de voir leur erreur. Puissent-ils dire bientôt : Nous nous sommes trompés : la main qui exécute ne doit jamais précéder la justice ; nous nous sommes trompés : tous les droits sont un péril dès qu'un seul est violé par le pouvoir ; nous nous sommes trompés : un siècle de liberté ne doit pas mentir à sa devise ; nous nous sommes trompés : l'association des sacrifices et des dévouements est, pour les peuples, la plus salutaire et la plus féconde des associations ; nous nous sommes trompés : la liberté religieuse est la sauvegarde et le couronnement sacré de toutes les libertés.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

XIII

POUR L'IRLANDE

Appel à la charité en faveur de l'Irlande. — Droits de l'Irlande suppliante à notre charité : 1° droit du malheur, — 2° de la religion, — 3° de l'affection, — 4° des services. — I. *Droit du malheur.* — Misère de l'Irlande. — L'Irlandais est pauvre. — Comment il accepte la pauvreté. — Causes de sa misère. — Misère actuelle : horrible famine. — Lettres et rapports qui peignent les souffrances de l'heure présente et les angoisses en face de l'avenir. — II. *Droit de la religion.* — Attachement de l'Irlandais au catholicisme. — Il reste fidèle, malgré la persécution. — Il est l'apôtre de sa foi. — III. *Droit de l'affection.* — Affection de l'Irlandais pour la France. — Elle est fondée sur la sympathie de caractère. — Comment elle s'est développée. — Comment elle s'est exprimée dans nos derniers malheurs. — IV. *Droit des services.* — Service du sang. — Service de l'assistance dans le malheur. — Ce que l'Irlande a fait pour nous pendant la guerre de 1870. — La fête de ce jour doit être la fête de notre reconnaissance.

XIV

ŒUVRE DE SAINT-MICHEL

Commentaire des paroles de saint Paul : *Bonum facientes... non deficiamus :* 1° Le bien que fait l'Œuvre de Saint-Michel. — 2° Elle doit le faire sans défaillance. — I. Parmi les biens faits et à faire, l'Œuvre de Saint-Michel a choisi une part glorieuse. — Elle est un appendice de l'Œuvre de l'apostolat. — Rôle de la parole dans l'apostolat. — Comment la parole est fixée dans le *livre*. — Puissance du livre. — But de l'Œuvre : — combattre par la bonne presse les influences de la mauvaise presse. — Surtout par la presse populaire. — II. Empressements et ambitions de la charité au au principe des Œuvres. — Désillusion. — Tentation du découragement. — Un mot : 1° à ceux qui s'impatientent, — 2° à ceux qui se dépitent, — 3° à ceux qui se lassent. — Il ne faut jamais abandonner une position conquise. — Il faut la garder avec courage ; elle peut devenir le point de départ des plus admirables conquêtes. — Vœux pour l'Œuvre de Saint-Michel.

XV

L'AUTEL

Pourquoi l'Église a-t-elle institué les cérémonies des consécrations? — La consécration de l'autel est une prédication en acte : 1° Notre ressemblance avec l'autel consacré. — 2° Le respect que nous devons avoir de notre consécration. — I. Développement de cette

parole de saint Augustin : « Ce qui se fait dans les temples construits de main d'homme se complète en notre édification spirituelle. » — Purifications, onctions, sanctification.—Symboles de notre purification et sanctification par les sacrements. — Le chrétien est un autel vivant et consacré. — II. Ce que dirait l'autel s'il avait la parole. — Pouvons-nous parler comme lui ? — Qu'avons-nous fait de notre consécration ? — Que de chrétiens ne sont plus que des autels profanés ! — Comment l'autel consacré nous invite au respect de nous-mêmes. — Prière pour tous auprès de l'autel nouvellement sanctifié.

XVI

L'ORGUE

But de cette fête à la foi artistique et sacrée. — L'Église sanctifie les lieux et les objets qu'elle consacre au culte divin; leurs services sont pour nous de pieuses et salutaires leçons. — 1° L'orgue dans l'Église, — 2° Leçons de l'orgue. — I. Le monde vaste temple ; l'ensemble des créatures musique immense. — L'homme y tient sa partie, la plus noble et la plus expressive. — Son langage et son chant appliqués au culte de Dieu. — L'homme a cherché hors de lui-même des secours pour sa voix ; il a fait chanter la matière inerte, dont les sonorités vagues se perdaient dans le concert de l'univers. — Instruments de musique. — Antiquité musicale. — Ce que nous avons à chanter. — L'Église, son chant et ses instruments. — Beauté de l'orgue. — Comment les artistes doivent s'en servir. — Comment nous devons l'écouter. — II. L'orgu

chante pour nous inviter à chanter. — 2° Il nous rappelle que nous sommes des orgues vivants dont tous les jeux doivent chanter la gloire de Dieu. — 3° Que l'Église est un orgue immense où le Christ ne veut entendre que des voix dociles et concordantes. — Apostrophe à l'orgue.

XVII

NOCES D'OR DES CONFÉRENCES DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Jubilemus Deo! — Raisons de ces noces d'or. — La Société de Saint-Vincent-de-Paul est grande et sainte : 1° dans son but, — 2° dans ses moyens, — 3° par les bénédictions qui l'ont consacrée pendant un demi-siècle. — I. *But.* — Commencement des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. — Intentions des fondateurs : Réconcilier le pauvre : 1° avec la vie, — 2° avec la société, — 3° avec Dieu. — Comment ce triple but est atteint. — II. *Moyens.* — Accusations portées contre les Conférences de Saint-Vincent-de-Paul. — Leurs moyens sont à la hauteur de leurs nobles ambitions, car ces moyens sont : 1° la publicité d'action, — 2° la liberté de coopération, — 3° l'esprit de foi et l'amour chrétien; — développement. — III. *Bénédictions.* — Dieu et l'Église ont béni la Société de Saint-Vincent-de-Paul et lui ont donné une triple fécondité : 1° fécondité de multiplication, — 2° fécondité d'action, — 3° fécondité d'émulation. — Les conférences devant le Pape Pie IX. — Sa bénédiction. — Pour finir, examen de conscience, encouragements.

XVIII

OEUVRES DE CHARITÉ DE CONSTANTINOPLE

Vue du théâtre sur lequel on montre : — 1° les soldats de la charité qui appellent à leur aide, — 2° les œuvres de bien qu'ils ont à accomplir. — I. L'Orient, ses prévarications, ses châtiments. — L'Islamisme, — ses luttes contre la chrétienté. — Les Sœurs de Charité à Constantinople. — La respectueuse admiration qu'elles ont conquise. — Cause de cette admiration : le dévouement jusqu'à la mort. — Magnifique hommage rendu aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Les Dames de Charité deviennent leurs auxiliaires et leurs émules. — II. La misère chez nous et en Orient. — Comment elle est aggravée par le fatalisme musulman. — L'abandon des enfants, — des vieillards, — des malades à domicile. — Les jeunes filles sans travail. — Les étrangers ruinés. — Ce que la charité a fait Constantinople pour rémédier à ces misères. — Venir en aide à cette charité par l'aumône, c'est non seulement faire œuvre de miséricorde et de reconnaissance, c'est faire œuvre apostolique et patriotique.

XIX

OEUVRE DES ITALIENS

But de cette œuvre. — 1° Sa place dans les œuvres parisiennes. — 2° Réponse à quelques objections. — II. Grand nombre des œuvres de charité à Paris. — Rien n'a été oublié. — Le spectacle de ces œuvres

console l'âme épouvantée par les scandales d'une ville où l'impiété et le vice parlent si haut. — Rendons plus pesantes nos bonnes œuvres dans la balance de la justice divine en ajoutant une nouvelle miséricorde et un nouveau bienfait à l'avoir de la charité parisienne. — La bonté de Dieu nous y invite. — L'Œuvre des Italiens mérite les meilleures sympathies d'un cœur chrétien parce que c'est une œuvre apostolique. — II. Objections : — 1° Pourquoi des étrangers? — Réponses. — Il n'y a pas d'étrangers pour un cœur chrétien. — Les Italiens nous sont moins étrangers que les autres peuples. — Le titre d'étranger, qui ne doit jamais rebuter un cœur chrétien, n'est pas fait pour rebuter un cœur français. — 2° Passions et méfaits des Italiens. — Réponses. — Hommage au nonce apostolique, patron de l'Œuvre des Italiens.

XX

ŒUVRE DES ORPHELINS DE N.-D.-DES-FLOTS

Toutes les œuvres de charité sont intéressantes, mais il en est qui semblent mériter nos préférences. — Telle l'œuvre recommandée des orphelins de Notre-Dame-des-Flots. — Tout nous invite à nous montrer généreux à leur égard : — 1° leur âge, — 2° leur condition, — 3° le malheur qui les a fait orphelins, — 4° l'avenir qu'on leur prépare. — I. Il s'agit d'une Œuvre d'enfants. — Charmes de l'enfance. — Ne pas aimer les enfants c'est manquer d'un trait de ressemblance avec Dieu providence, — avec le Christ qui s'est montré si tendre pour les enfants. — Influence de sa parole et de son exemple sur l'humanité chrétienne. — II. L'enfance

est intéressante par elle-même, combien plus quand elle manque de ses naturels soutiens. — L'orphelin du riche. — L'orphelin du pauvre. — Comment il faut entendre la charité à son égard. — III. Dramatique catastrophe qui a privé les pupilles de Notre-Dame-des-Flots de leurs naturels soutiens. — La mer, — ses bienfaits, — ses perfidies. — Drame en mer, le grand tombeau. — Ceux qui restent. — Bénie soit la charité chrétienne qui répare à leur égard les cruautés du sort. — IV. Dessein patriotique qui préside à l'éducation des orphelins. — On en fait des marins. — L'éducation religieuse renforce l'éducation professionnelle. — Ce que deviennent les orphelins. — Lettres touchantes. — Hommage aux Sœurs de Charité. — Reconnaissance aux bienfaiteurs. — Albuquerque et l'enfant; imitons-le.

XXI

LES ORPHELINS DE SAINT-VINCENT-FERRIER

(Même discours que le précédent, avec la finale suivante).

IV. Le P. Callens, dominicain, fondateur de l'Orphelinat de Saint-Vincent-Ferrier, à Ostende.

XXII

CONGRÈS DES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

Pourquoi ce Congrès? — Pour travailler à la gloire d'un Dieu anéanti par amour pour nous. — Encourager les travailleurs par le commentaire de ces

paroles de saint Thomas d'Aquin : *Christum regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.* — I. Jésus est roi : — 1° parce que nous lui devons notre existence et tous nos biens, — 2° parce qu'il a délivré l'humanité des tyrans qui l'avilissaient et l'opprimaient, — 3° parce qu'il a reçu d'un maître suprême un apanage longtemps promis et chèrement acheté. — Donc : *Christum regem adoremus.* — II. Mais pourquoi ne nous apparaît-il pas dans toute sa gloire ? — Parce qu'il veut substituer à la terrifiante et éclatante domination de sa puissance et de sa majesté la douce et miséricordieuse domination de son amour. — Parce qu'il veut nous communiquer plus sûrement tous ses biens : *Qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.* — III. *Adoremus !* — Par quelles œuvres les membres du Congrès doivent et veulent exprimer leurs adorations.

XXIII

ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Parler de l'Œuvre de la Propagation de la Foi est une tâche douce pour un Frère-Prêcheur. — Trois questions : — Quelle est l'origine et quels sont les développements de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ? — 2° Quelles sont ses espérances actuelles ? — 3° Quelles leçons devons-nous y prendre ? — I. *Origine et développements.* Rapide historique des trois périodes de l'Œuvre : — 1° Période apostolique et plus particulièrement divine. — 2° Période de l'union et du protectorat. — 3° Période populaire. — II. *Espérances actuelles* : du côté de la terre et du ciel. —

La grâce, la nature et la gloire s'unissent pour nous encourager. — 1° Zèle apostolique aussi vif qu'au temps où l'Esprit-Saint venait de se répandre sur les premiers disciples du Sauveur. — 2° Merveilleuses découvertes dans l'ordre de la nature, — usage que Dieu veut en faire pour la propagation de la foi. — 3° Glorification des derniers martyrs de la foi, — puissance de leur intercession en faveur des apôtres. — III. *Leçons*. — Il y en a trois. — 1° L'Œuvre de la Propagation de la Foi confirme notre foi, car il est impossible de ne pas reconnaître l'intervention de Dieu, c'est-à-dire le plus grand et le plus constant des miracles, dans les succès de l'apostolat catholique comparés à l'infécondité des autres propagandes. — Le prédicant et les apôtres. — Notre foi est divine, parce qu'elle est prêchée par des hommes divins. — 2° L'Œuvre etc.... accuse notre indifférence, car nous avons plus de motifs de croire que les infidèles qui se convertissent. — 3° L'Œuvre.... stimule notre zèle, car il est impossible de n'être pas ému du spectacle admirable que nous donnent chaque jour les apôtres de Jésus-Christ. — Appel général, — enrôler les enfants. — Soyons tous apôtres.

XXIV

PANÉGYRIQUE DU B. JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

L'enfant et le portrait de Monsieur de La Salle. — Le Monsieur est devenu *Bienheureux;* l'enfant publie sa gloire. — Trois strophes de l'Écriture encadrent la vie et l'œuvre du Bienheureux. — 1° « Le Seigneur a conduit son juste dans les voies droites et lui a mon-

tré le royaume de Dieu. — 2° Il lui a donné la science des saints. — 3° Il l'a honoré dans ses travaux et en a assuré les fruits. » — I. Comment le Bienheureux est mis à part par Dieu. — Son enfance, — sa vocation ecclésiastique, — le séminaire, — le chapitre de Reims. — Préparation des écoles gratuites. — Le P. Barré, — Mme de Maillefert, — M. Niel. — Comment Dieu dirige et conduit son juste pour être le maître ouvrier de cette grande entreprise. — II. La science de la croix, science pratique des saints. — Abnégation du Bienheureux de La Salle. — Sa mortification. — Non seulement les saints se crucifient eux-mêmes, Dieu les crucifie dans leurs œuvres. — Comment le Bienheureux est éprouvé pendant près de quarante ans. — Persécution du monde, — des écolâtres. — La maladie et la famine. — Trahisons et dénonciations. — Les prêtres et la justice humaine. — Le Bienheureux est déposé, flétri, condamné, obligé de s'enfuir. — Tribulations dans le Midi. — Suprême affront. — Le B. adore en toutes choses la conduite de Dieu à son égard. — III. Après la croix la gloire. — Le Saint est mort. — Six ans après sa mort, lettres patentes du roi et approbation du Saint-Siège. — L'Institut des Frères triomphe et prend place parmi les Sociétés religieuses que protègent l'Église et l'État. — Prodigieuse diffusion. — La Révolution. — Résurrection. — État actuel. — Épreuves présentes. — La Béatification du saint fondateur complète ses travaux : *Complevit labores,* et nous donne confiance pour l'avenir. — Prière au Bienheureux.

XXV

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

Le doigt de Dieu : — 1° dans la vie, — 2° dans le supplice et la mort de Jeanne d'Arc, Pucelle d'Orléans. — I. Crimes de nos rois contre l'oint du Seigneur. — Châtiment. — Au commencement du quinzième siècle grande pitié au royaume de France. — Peinture de nos maux. — Désordres civils, l'Anglais partout; c'est la justice. — Orléans la fidèle. — Dieu choisit l'instrument de sa miséricorde. — Jeanne à Domremy. — Mystérieuse et touchante idylle. — Les apparitions, — les ordres du ciel. — Il n'y a de secours que d'elle pour recouvrer le royaume de France. — Elle part. — Chinon, Tours, Blois, Orléans ! — Combats, levée du siège. — Campagne de la Loire. — Sacre de Reims. — On montre le doigt de Dieu, son intervention miraculeuse en tous ces événements, contre les naturalistes qui ne veulent voir dans la Pucelle qu'une visionnaire, une malade, une patriote exaltée. — II. Après Reims les voix parlent encore. — Avertissements sinistres. — Compiègne, Jeanne prisonnière, — abandonnée et vendue aux Anglais, — contre toutes les lois d'honneur qui protègent les prisonniers de guerre. — Le procès de Rouen. — Iniquités sur iniquités. — Défaillance et relèvement. — Condamnation. — Le bûcher. — Les dominicains Isambard et Ladvenu. — Le feu, le dernier cri. — Larmes et douleurs du peuple. — Jeanne est plus belle, plus grande, et pour ainsi dire plus divine dans son supplice que dans sa victoire. — Sa ressemblance avec le Sauveur. — Le doigt de Dieu dans son atti-

tude et ses réponses, — dans ses prophéties à l'endroit de ses juges et des Anglais. — Accomplissement de ces prophéties; — dans sa réhabilitation par le Saint-Siège. — Espoir d'une plus grande gloire pour elle. — La voix prophétique de Jeanne nous invite à la confiance. — Appel de son esprit dans toute âme française.

XXVI

ÉLOGE FUNÈBRE DE L'ABBÉ BOURGEOIS, ANCIEN DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE PONTLEVOY

Devoir de la piété filiale : louer un père. — Comment la vie de l'abbé Bourgeois fut dans son pacifique développement l'expression pratique de ce texte sacré : « Le Seigneur a conduit son juste dans les voies droites, et lui a montré le royaume de Dieu. » — Il est conduit par Dieu dans les trois mondes où s'exerce l'activité de sa belle intelligence : — 1° le monde des idées, — 2° le monde des faits, — 3° le monde des âmes. — I. Enfance de l'abbé Bourgeois. — Force de son application et rapidité de ses développements. — Son goût pour la philosophie ; à vingt ans il est professeur. — Sa pénétration, sa clarté, son magistral bon sens. — Qualités de son enseignement. — Son but : Préparer l'âme des lévites aux splendeurs de la théologie, véritable royaume de Dieu. — II. Petit Séminaire de Saint-François-de-Sales, à Blois. — L'abbé Bourgeois enseigne l'histoire. — Comment l'histoire est pour lui le royaume de Dieu. — Dieu l'a arrêté dans cette carrière, il voulait qu'il fût éminent dans la connaissance, l'observation et l'interprétation d'un

autre ordre de faits. — Ses études géologiques. — Sa grande renommée dans le monde savant. — Il n'est ému des découvertes de la science que pour admirer Dieu, jamais pour sentir sa foi ébranlée. — Il est certain qu'aucune des conquêtes de la science ne nous forcera de sacrifier un seul atome de notre foi. — Il a payé sa gloire, — calomnies, suspicions, louanges de sots. — Malgré tout, il reste le juste que Dieu dirige. — III. Le royaume des âmes. — L'abbé Bourgeois y a trouvé ses plus grandes tristesses et ses plus grandes joies, ses plus grandes surprises et ses plus grands ravissements. — Ses relations avec les savants; sa religieuse bonté les rend aimables et fécondes. — Sa direction dans l'école de Pontlevoy appliquée à produire une piété virile. — Son cher couvent de la Nativité. — Il s'intéresse aux mystères de la vie religieuse plus qu'aux merveilles de la nature. — Il quitte les avenues pour les éternelles splendeurs du royaume de Dieu. — Invocation.

XXVII

DIX-NEUVIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DU PÈRE LACORDAIRE

Pourquoi cet anniversaire dans une église qui n'est pas à nous? — Un souvenir du passé pour consoler notre tristesse et nous donner une espérance. — Mémoire du Père Lacordaire pour le rétablissement des Frères-Prêcheurs en France. — Son portrait. — Ses ambitions. — Il gagne sa cause dans l'opinion. — Les fondations. — Nancy, Chalais, Flavigny, Paris. — Erection de la province de France. — Toulouse,

Bordeaux, Dijon, Mazères, Saint-Maximin. — Le Tiers-Ordre. — Etendue de son œuvre. — Ce que les démolisseurs en ont fait. — Tableau des expulsions. — Quels ont été les desseins de Dieu dans cette catastrophe? — Confiance en sa justice et en sa miséricorde. — Confiance dans le pays. — Les deux Frances. — Invocation au Père Lacordaire.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.

BX 1756 .M6D5 1891
v.2 SMC
Monsabrbe, Jacques Marie
Louis, 1827-1907.
Discours et
panbegyriques /
BAE-9780 (mcsk)